LE NOUVEAU SAMEDI

71e année, No 13, Montréal, 24 octobre 1959
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Ces sept surhommes vont conquérir l'espace
- Les nouvelles en bref du Samedi-Express

20 cents



Un film Universal-International

"THIS EARTH IS MINE"



DOROTHY McGUIRE et ROCK HUDSON
dans une scène du film.

Philippe Rambeau (Claude Rains) possède dans la vallée de la Californie, à l'époque de la prohibition, le plus grand vignoble au monde.

Dans le but d'agrandir encore son empire agricole, il fait venir d'Angleterre sa petite-fille, Elizabeth (Jean Simmons) à qui il veut faire épouser André Swann (Francis Bethencourt), l'héritier d'un autre important domaine vinicole. Mais Elizabeth devient amoureuse de John Rambeau, le petit-fils de Philippe. C'est une nature rebelle, emportée.

Mais bien des événements surviendront susceptibles d'empêcher l'aboutissement normal de ces amours difficiles. L'aïeul Philippe Rambeau, mourra, à la suite de quoi le domaine familial sera subdivisé. Un groupe de spéculateurs de New-York tentera de s'emparer de toute la vallée. John, pour sa part, sera blessé et restera longtemps infirme.

Tous ces rebondissements de l'intrigue, survenant dans le cadre idéal de la Californie, font de ce film un succès de la production hollywoodienne. Dans la distribution : Claude Rains, Jean Simmons, Rock Hudson, Kent Smith, Dorothy McGuire, Anna Lee.









Le Samedi 24 octobre 1959

— Sommaire —

2 Un film : *This Earth Is Mine*

4 Editorial : La République des Femmes

5 A Miami, les animaux aquatiques tiennent la vedette

6 Télévision : *Premier Plan*

7 Le nouveau premier ministre : L'Hon. Paul Sauvé

8 Par la conquête des grands espaces, se prépare le monde de demain

10 Les véhicules de l'avenir

10 Ne laissez pas vos enfants jouer avec les fusées

11 La machine à écrire existe depuis deux siècles

14 Autos-Nouvelles du monde entier.

16 L'arme secrète des Russes : L'éducation de la jeunesse

17 Un roman d'amour complet :
La Croisière de l'Espérance, par Philippe Mouret

20 Horoscope

22 Dis-moi ton nom . . .

24 . . . et le Ciel t'aidera

28 Sur toutes les scènes

31 Jeu

35 De-ci, de-là

36 Enigme criminelle : *Le secret de la mine*

40 Estes Kefauver : Le crime aux Etats-Unis

42 Notre roman-feuilleton :
Liée par un serment, par Vayre et Florigni

48 Les mots croisés géants du *Samedi*

49 Notre nouveau roman-feuilleton :
La Visiteuse inattendue, par Claude Virmonne

51 Jeu

Rédacteur-en-chef : CHARLES LAFRENIERE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*

ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.
Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Le Monde Merveilleux . . . des enfants de 6 à 8 ans

C'est un monde affairé et merveilleux que celui des enfants de 6 à 8 ans . . . et ils feront un pas de plus dans ce monde quand ils "quitteront" le foyer et devront se tirer d'affaire eux-mêmes dans les classes élémentaires.

Le passage de la maison à l'école . . . période où l'enfant rencontre de nouveaux amis et apprend à faire face à de nouveaux problèmes . . . est marqué de quelques-uns des moments les plus délicieux de l'enfance.

Toutefois, le monde plus grand dans lequel entrent les enfants de 6 à 8 ans n'est pas toujours un monde paisible . . . et les conseils sympathiques et rassurants que maman et papa donneront à leur enfant peuvent être aussi indispensables que lorsqu'il était tout petit.

Les premières années à l'école, par exemple, sont souvent difficiles. L'enfant peut devenir timide ou inquiet. Quand votre enfant se comporte ainsi, c'est le temps de le rassurer . . . au lieu de lui dire qu'il doit apprendre à faire son propre chemin, et d'exiger de lui plus d'effort. S'il peut compter sur l'appui des siens, tant à la maison qu'à l'école, ordinairement, le jeune enfant s'adapte bien, puis son courage et sa confiance s'accroissent.

Il est d'importance capitale que le père et la mère s'intéressent vivement au travail scolaire de l'enfant. Prenez le temps d'écouter, de louanger et d'encourager votre enfant; c'est un excellent moyen de lui assurer le succès.

Même si votre enfant respire la santé, ne négligez pas de le faire examiner régulièrement par le médecin et le dentiste. Ne manquez pas de demander à votre médecin de donner à vos enfants les injections de renforcement dont ils pourraient avoir besoin contre la poliomyélite, le tétanos, la diphtérie et les autres maladies.

Puisque votre enfant échappera à votre surveillance de plus en plus, rappelez-lui de nouveau l'importance d'être prudent. Ne manquez pas de lui montrer où traverser la rue et faites-lui bien comprendre qu'il ne doit la traverser que lorsque le feu est vert.

S'il advenait que votre enfant ait des difficultés particulières dans ses études, vous devriez lui faire examiner les yeux et les oreilles. Les défauts de la vue et de l'ouïe, qui pourraient être corrigés, sont souvent la cause d'un progrès médiocre qui peut porter l'enfant à ne pas aimer l'école.



COLLER CE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

COPYRIGHT CANADA 1959 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social : New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co., Direction Générale au Canada, (Dept. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'expédier, par la poste un exemplaire de votre brochure intitulée "*6 à 8 — Années de découvertes*" 1698.

Nom_____

Rue_____

Ville_____ Prov._____

Editorial

La République des Femmes

Depuis pas mal de décades, l'année présente était allée rejoindre les autres dans le royaume des vieilles lunes, et le progrès avait continué de répandre la pluie de ses bienfaits sur la planète à tel point qu'elle en était presque inondée.

Successivement, et parfois en même temps, la boule terrestre avait été mise à la sauce de tous les régimes ; elle avait essayé de l'absolutisme et du probabilisme, de l'individualisme et du socialisme, du scepticisme et de l'idéalisme, du crétinisme et du machiavélisme, du fanatisme, du cynisme, du parasitisme, du charlatanisme et d'un tas d'autres choses en isme, y compris une dose assez généreuse de cataclysmes.

Tout ça concernait son état de santé morale ; côté physique, la bonne vieille boule avait eu comme depuis toujours sa fièvre intermittente accompagnée de tremblements, éruptions, coups de chaleur et refroidissements ; de temps à autre le mal de mer au cours duquel crachotait un petit raz-de-marée par ci par là.

Bref elle était dans son état normal.

C'est du moins ce qu'affirmaient les gens sérieux, lesquels trouvaient que tout allait pour le mieux dans ce qui n'est pourtant pas le meilleur des mondes. Pour trouver notre boule habitable il faut en effet s'imprégner de philosophie souriante et regarder les choses avec des lunettes à double effet qui grossissent les joies et rapetissent les embêtements.



Donc en cette année imprécise comme date à venir la terre était habitée par ce que les pessimistes actuels appellent les dégénérations futures ; pour moi, je crois qu'elle était beaucoup plus jolie à regarder parce que les femmes y étaient encore un peu plus coquettes. Plus coquettement pomponnées, si vous préférez. A leur grâce naturelle s'était ajouté un chic jusqu'alors inconnu permis par de nouvelles et merveilleuses inventions en matière de crèmes, cosmétiques, poudres, pommades et autres accessoires indispensables de toilette féminine.

Jamais les verres de lunettes des hommes n'avaient été si bien frottés.

Or il est ici-bas une implacable loi d'enchaînement qui s'applique aux événements comme aux pensées, et forme ce qu'on appelle le jeu de conséquences. La femme étant plus belle se sentit plus puissante et, se voyant plus puissante devint tout naturellement plus indépendante de l'homme. Il est en effet notoire que, depuis le père Adam, les hommes sont en état d'infériorité manifeste sous le rapport de la beauté ainsi que des moyens de l'entretenir et de la perfectionner. Ceux qui, par malheur, ont de temps à autre la funeste idée de se maquiller le faciès et de se passer les babines au rouge pouvant tout au plus prétendre à se transformer en caricatures.

Il advint donc ceci, que la femme indépendante et puissante voulut s'affranchir définitivement de ce qu'elle appelait la tutelle masculine. Trop sage pour espérer cet idéal d'une épidémie libératrice fauchant uniquement mais complètement toute l'espèce masculine, elle décida d'organiser un pays qui serait son domaine exclusif, une nation nouveau modèle dont l'accès serait rigoureusement interdit aux hommes.

Les femmes allèrent donc s'installer sur une île déserte des mers du Sud où régnait un printemps perpétuel sous le plus poétique ciel d'azur ; des récifs de corail comme fortifications marines, des fleurs comme ailleurs on n'en peut voir qu'en rêve, des arbres, des sources, des oiseaux et, sur le tout, une atmosphère de félicité vraiment paradisiaque, voilà où s'installèrent les charmantes androphobes des environs de l'an deux mille.

Et c'est ainsi que fut fondée la république des femmes.

Vous dire la joie reposante et le bonheur sans la moindre ride qui planèrent sur la république pendant les premiers temps serait chose impossible, parce qu'il faudrait être tout en même temps Virgile, Horace, Lamartine et Victor Hugo, et que quatre poètes, fussent-ils de premier ordre, ne pourront jamais se mettre au diapason d'une seule âme féminine quand cette âme chante le bonheur de jouer un bon tour aux hommes.

— Quel vide a dû faire notre disparition ! disait l'une.

— Et quelle grimace doivent faire les hommes ! ajoutait une autre.

— Oh ! complétait une troisième, cette grimace ne peut faire que les rendre plus beaux, tellement ils sont laids et nature !

Les propos allaient ainsi leur train dès l'aurore quand les oiseaux — j'allais dire les autres oiseaux — commençaient à gazouiller et le soleil avait depuis longtemps déjà plongé son disque d'or à l'horizon dans l'océan que fusaient encore de tous côtés les rires joyeux des républicaines vraiment indépendantes de l'île de corail.

Pas une d'elles ne regrettait le passé ; il est vrai qu'elles eurent fort à faire pour aménager leur île et donner figure élégante à la république ; les journées ensoleillées passèrent ainsi comme un rêve, mais le résultat fut admirable. C'est incroyable, en effet, ce que peuvent faire de faibles femmes quand elles s'y mettent ; nous avons déjà la preuve de leur extraordinaire résistance en les voyant se promener en bas de nylon par quarante degrés de froid l'hiver, puis s'emmitoufler de fourrures au mois d'août, pas un homme n'y résisterait... Ce ne sera donc pas fausser la vérité que de dire qu'en trois mois elles firent, dans leur île, des travaux d'architecture et d'embellissement qui auraient demandé trente ans à des hommes. Et trente milliards au bas mot, sans compter les taxes, surtaxes et sur-surtaxes.

Bien que la perfection ne soit pas de ce monde, il vient tout de même un temps où l'amélioration devient à peu près impossible, et c'est ce qui arriva dans la république des femmes. D'autre part, comme on avait à peu près tout dit sur le compte des hommes, les conversations se firent languissantes. L'ennui qui s'était sauvé bien loin de la république revint se mettre en embuscade derrière les récifs de corail ; timidement d'abord puis, chaque jour, il s'enhardit un peu plus jusqu'à faire des rapides incursions parmi les groupes de jolies indépendantes.

Un jour, l'une d'elles se mit à bâiller, et l'on sait combien le bâillement est communicatif ; dix, cent, mille républicaines en firent autant avec un ensemble touchant. Ce fut un véritable désastre et l'une d'elles exprima la pensée générale en disant tout haut :

Ça devient embêtant ici !

Pas une, cependant n'osa demander pourquoi mais toutes le savaient bien. A quoi bon édifier tant de belles choses si les ouvrières sont seules à les apprécier ! à quoi sert d'avoir la beauté, le coeur jeune et les lèvres merveilles si ces lèvres doivent toujours ignorer la griserie des baisers !

A dater de ce jour on bâilla beaucoup dans la république des femmes et le soleil y sembla moins réchauffant. Timidement l'une d'elles dit que les hommes devaient s'embêter bien davantage encore de l'autre côté de l'océan ; un silence suivit puis une autre exprima la conviction que les hommes devaient même être tous morts d'ennui et que la république des femmes pouvait en conséquence prendre possession de la terre entière. Un murmure d'approbation courut dans l'assemblée, et le lendemain la république entière fit voile pour le continent. Hélas ! les hommes n'étaient pas morts et n'en avaient même pas du tout envie, mais les femmes les traitèrent comme tels et conservèrent le pouvoir puisqu'elles avaient appris la manière de s'en servir.

Et cela n'a rien changé à l'histoire du monde depuis le déluge et même auparavant.

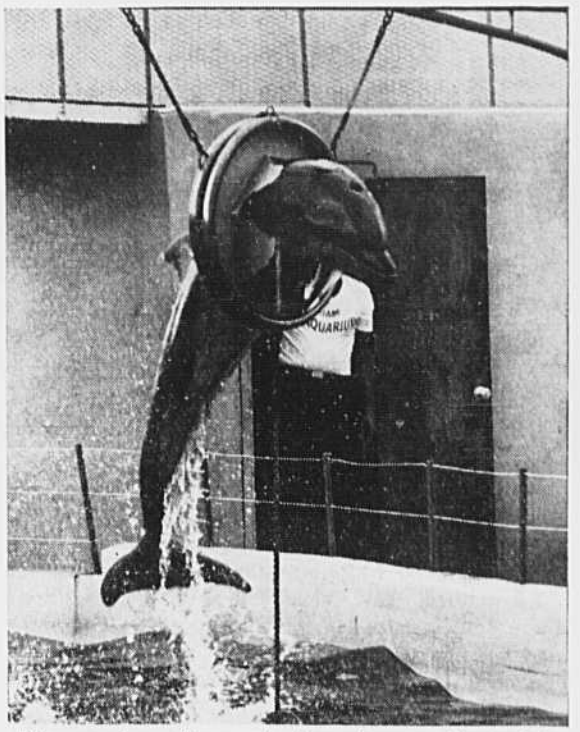
Louis Roland.

A Miami

Les animaux aquatiques tiennent la vedette

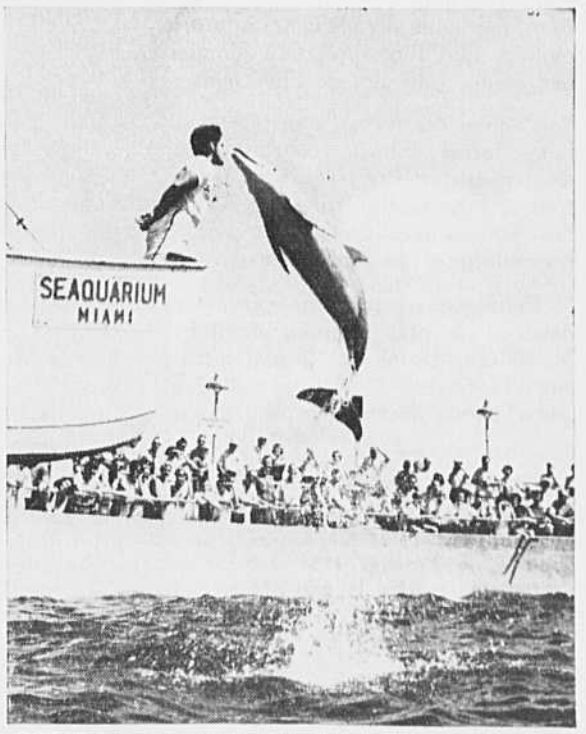
Les promoteurs du Seaquarium de Miami, en Floride, ont réussi la gageure d'étaler aux yeux du grand public la vie du monde aquatique et de faire des habitants de ces lieux des vedettes à l'égal de celles du cirque. En fait, le Seaquarium, c'est un cirque construit à trois milles de la terre ferme, en plein océan, à la jonction de l'Atlantique et de la mer des Antilles. Il a fallu plusieurs millions de dollars pour le concevoir et l'ériger. Quelques chiffres : il s'étend sur une superficie de 55 acres ; 2,000,000 de gallons d'eau sont nécessaires aux différentes espèces d'animaux exposés ; il faut filtrer 6,000 gallons d'eau à la minute, soit la quantité requise pour approvisionner une ville de 80,000 habitants.

Mais ces aspects techniques ne sont pourtant pas ce qui retient l'attention des millions de visiteurs qui se pressent au Seaquarium. Ce devant quoi ils restent béats, c'est devant les performances de bêtes comme le marsouin ou le phoque qu'illustrent nos photos. Ces animaux exécutent des numéros qui révèlent une docilité et une intelligence digne des plus grandes vedettes des cirques terrestres.



Puisque des chiens et des chevaux l'ont fait, pourquoi pas un marsouin. Et c'est ainsi que les entraîneurs du Seaquarium en vinrent à faire exécuter au marsouin la traversée du cerceau avec une précision et un entrain qui arrachent les bravos des spectateurs.





CORKY le marsouin a plus d'un truc dans son sac. C'est ainsi qu'il a appris à venir prendre, dans la bouche de son instructeur, la cigarette que celui-ci est à fumer. Et avec le plus de grâce possible...

Voici TOMMY, le bébé phoque, qui est en ce moment l'un des favoris du public. Pourtant, jusqu'ici, il ne fait rien d'autre que d'exister, manger et dormir car il est trop jeune encore pour que commence son entraînement. Mais son allure de gros bébé joufflu lui a valu la sympathie spontanée de tous les visiteurs du Seaquarium.

Télévision

PREMIER PLAN

par Gabriel Langlais

"Si Nikita Khrouchtchev rendait visite au premier ministre canadien, cet événement serait d'une importance assez grande pour que nous tentions d'inviter le premier ministre russe à *Premier Plan* ».

— Alors, *Premier Plan* se soucie peu de ce qu'on a convenu d'appeler la barrière du langage. Dans un cas semblable il vous faudrait recourir aux services d'un interprète ?

— Oui, tout comme ce fut le cas, quand Nixon et Monsieur « K » parurent au petit écran russe, lors du voyage du vice-président des Etats-Unis en Russie. Mais il faut que la personnalité soit très importante pour que nous l'invitions à *Premier Plan*, car nous savons comme tout le monde, que l'interprétation simultanée enlève toujours de l'intérêt ».

C'est en ces termes que m'accueillait Marcel Blouin, coordonnateur des émissions *Premier Plan*, *Carrefour* et *Pays et Merveilles*, au Service des Emissions éducatives et d'affaires publiques de Radio-Canada.

Pour me servir d'une expression devenue de plus en plus populaire, M. Blouin, disons que je n'ai jamais entendu parler de *Premier Plan* et que vous me décrivez ce programme.

— Il me semble impossible de vous donner une définition précise de *Premier Plan*, parce que c'est une émission aux formules nombreuses. Les Anglais ont un mot qui en interprète bien le sens, c'est le mot *feature* que je n'ai du reste jamais pu traduire. Mais je m'expliquerai et me ferai comprendre en exposant les éléments du programme. Il importe de dire au début qu'il s'agit d'une émission éducative. La formule est variée, je viens de vous le dire. Nous aurons, par exemple, de grandes entrevues d'une demi-heure avec des personnages de marque qui nous permettront de mieux connaître leur activité et leur personnalité. Nous aborderons tous les domaines, celui de la littérature, de la politique, des arts et de la science ».

— Je sais que vous avez déjà accueilli à *Premier Plan* des gens de la trempe de Han Suyin et de Hans Selyé, pourriez-vous me dire les noms de ceux que vous projetez d'y interviewer prochainement ?

— Au moment où paraîtra votre article, nous aurons vu et entendu Georges Simenon, le célèbre auteur de romans policiers ; Albert Schweitzer, philosophe alsacien, médecin et organiste qui consacre sa vie à la



MARCEL BLOUIN, directeur de l'émission *Premier Plan*. *(Photo Henri Paul)*

cause des lépreux ; Oppenheimer, grand physicien nucléaire américain et le Président Duvallier de Haïti.

— Si vous nous parliez des autres aspects du programme ?

— Nous nous intéresserons à l'étude des grands problèmes sociaux de notre époque. Ainsi, au moment où aura paru cet article, nous aurons consacré une émission à l'étude des maladies mentales. Nous toucherons également au problème de la pauvreté. Enfin, nous conduirons des enquêtes sociales en invitant des gens d'expérience à nous déterminer les causes des plaies sociales contemporaines et à nous en suggérer les remèdes.

— Vous inspirerez-vous également d'anniversaires historiques pour faire le point ?

— Oui, nous profiterons d'anniversaires significatifs comme celui de la Bataille des Plaines d'Abraham, ou encore celui de la Deuxième Guerre Mondiale, pour remonter le temps et analyser avec l'aide d'experts et à la lumière du recul historique, les conséquences de ces événements. Enfin, à l'occasion d'événements d'un très grand intérêt, nous monterons des émissions spéciales qui en souligneront l'importance.

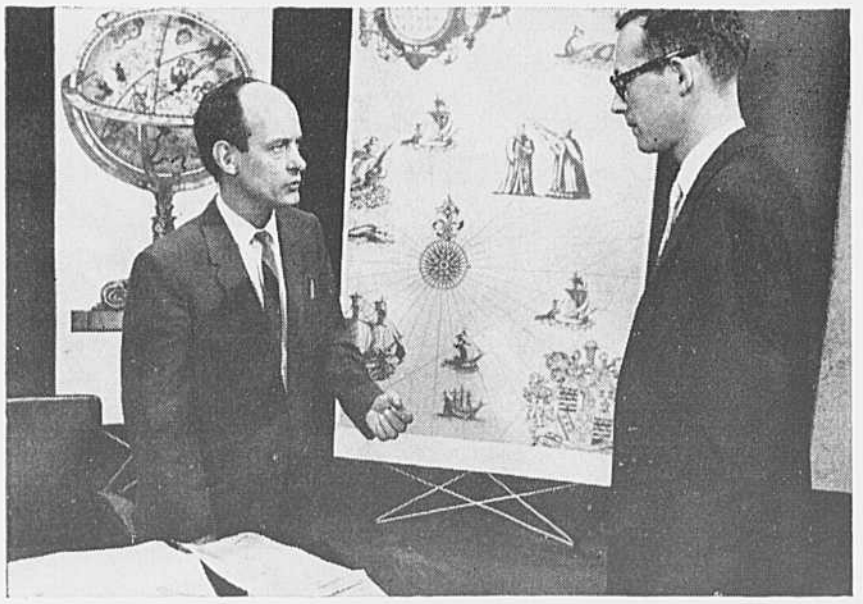
— Vous m'avez parlé de faits accomplis et de projets, si vous m'expliquiez maintenant comment fonctionne la machine de *Premier Plan*.

— Jusqu'ici, je devrais dire jusqu'au 4 octobre, qui en marquera la reprise, *Premier Plan*, a tenu l'affiche le jeudi soir à 8 h. 30. Du 10 septembre au 4 octobre, nous suspendons les émissions pour nous per-

Une télémission d'envergure comme *Premier Plan* exige de longs et patients préparatifs. Et la mappemonde sert de point de repère. Les grands responsables de *Premier Plan* doivent se réunir souvent pour coordonner leurs efforts et mettre la machine en marche. On remarque de gauche à droite : CLAUDE SYLVESTRE, réalisateur ; MARCEL BLOUIN, coordonnateur ; GERARD CHAPDELEINE et ROBERT SECUIN, également réalisateurs. *(Photo André Le Coz)*



Au nombre des animateurs qui participent à *Premier Plan*, on remarque RENE LEVESQUE. Les autres sont JUDITH JASMIN et WILFRID LEMOINE. On voit ici, RENE LEVESQUE discutant les détails d'un *Premier Plan*, avec l'un de ses trois réalisateurs, CLAUDE SYLVESTRE. *(Photo André Le Coz)*



mettre de souffler un peu. Et le 4 octobre, donc au moment où on lira ces lignes, *Premier Plan*, passera sur le réseau français de Radio-Canada, le dimanche soir à 10 h. 30. Le programme durera une demi-heure ou une heure, selon l'importance du sujet abordé. Mais ce travail ne s'accomplit pas sans peine. L'équipe qui l'accomplit peut tout aussi bien mettre une heure qu'un mois et demi à monter une émission. Tout dépend du sujet et de la facilité d'établir le contact avec les personnalités qui y figurent ».

— Vous venez de faire allusion à une équipe . . .

— Oui, il y a une équipe qui accomplit une tâche merveilleuse. Il y a tous les techniciens habituels, ceux qui travaillent dans l'ombre, et il y a l'équipe des réalisateurs et des animateurs. Nos réalisateurs, vous les connaissez, sont Claude Sylvestre, Gérard Chapdeleine et Robert Séguin. Et nous avons recruté nos animateurs parmi des experts de l'interview : René Lévesque, Judith Jasmin et Wilfrid Lemoine.

— On me dit que vous partez pour l'Europe. Vous y allez, j'imagine, au sujet de *Premier Plan ?*

— Vous avez deviné. Mon séjour d'un mois et demi en Europe, et plus particulièrement à Paris, servira à préparer le terrain à de futures émissions de *Premier Plan*, à établir de nouveaux contacts, à pressentir de nouvelles personnalités.

— Vous me disiez au début de cet entretien que dans le cas d'une actualité pressante, vous consacreriez une de vos émissions à cet événement, que se produirait-il alors, si à ce moment, vous en aviez une toute prête à présenter aux téléspectateurs ?

— Nous la mettrions tout simplement sur la glace, pour donner la priorité à l'actualité. Vous comprenez comme moi, que si par exemple la crise de Berlin se dénouait tout à coup d'une façon spectaculaire, nous n'hésiterions pas un instant à lui consacrer un *Premier Plan.*

— Une dernière question et je vous souhaite bon voyage : quand vous allez à l'étranger enregistrer une entrevue, ou des commentaires, comment se fait l'enregistrement, sur kiné ou sur film ?

— Sur film de préférence, car sa qualité est toujours supérieure, mais à défaut de film, sur kiné, comme nous l'avons fait récemment dans un studio de télévision de New-York.

Gabriel Langlais

Le nouveau premier ministre

L'HONORABLE PAUL SAUVÉ

C'est le 24 mars 1907 que l'hon. Paul Sauvé naquit dans l'historique village de Saint-Benoît. Il a grandi dans une atmosphère de patriotisme, au sein même d'une région qui fut l'un des plus ardents foyers des « Troubles » de 1837-38. Son père l'encouragea, dès sa prime jeunesse, à étudier l'histoire pathétique du comté, lui racontant les mémorables batailles de Saint-Eustache et de Saint-Benoît, lui rappelant les tragiques souvenirs que perpétuent les noms imagés du Grand-Brûlé et du Petit-Brûlé. Déjà, il recevait de son père les vertus d'amour et de vénération de la petite patrie grâce auxquelles il est devenu le symbole vivant des Deux-Montagnes.

Le jeune Paul Sauvé reçut les rudiments de l'instruction à l'humble école de son village natal. Il poursuivit ses études au Séminaire de Sainte-Thérèse, puis au Collège Sainte-Marie, à Montréal. Inscrit plus tard à l'Université de la métropole, il fut reçu avocat en 1930. Peu après, il allait être choisi comme candidat conservateur officiel à l'élection complémentaire du 4 novembre 1930, succédant ainsi à son père qui avait représenté le comté des Deux-Montagnes à Québec pendant 22 ans.

En 1936, l'hon. Paul Sauvé épousait Mlle Luce Pelland, fille de M. Zéphirin Pelland, cultivateur du comté de Joliette. C'est à l'occasion de son mariage qu'il acquit à Saint-Eustache la maison de son père. Fait intéressant à noter, cette élégante demeure recèle encore dans ses fondations une partie du solage de la maison qu'habitèrent le Dr Jean-Olivier Chénier, le héros du 14 décembre 1837, et son beau-père, le Dr Jacques Labrie, comme le rappelle une plaque érigée sur place par la Commission des Monuments Historiques.

L'hon. Paul Sauvé était dans l'armée de réserve depuis 1931 lorsque la guerre éclata. De lieutenant, il fut promu capitaine en 1940 lors de l'organisation du 2e bataillon des Fusiliers Mont-Royal, puis nommé la même année commandant de compagnie au Centre de Sorel. En 1941, on lui confiait, avec le major Francoeur, l'organisation de l'Ecole d'officiers et de sous-officiers de Saint-Hyacinthe puis, l'année suivante, il contribuait à la mise sur pied du Centre d'instruction avancé de Farnham. Deux mois plus tard, il était promu major, second en commandement et instructeur-chef à Farnham. S'étant qualifié comme officier d'état-major à Kingston en 1943, il partit pour l'Angleterre où il obtint d'être attaché aux Fusiliers Mont-Royal. Promu second en commandement en février 1944, il prenait le commandement du régiment quelques mois plus tard, avec le grade de lieutenant-colonel, pendant les combats de la forêt de la Londe, en Normandie.

Pendant son absence du Canada, l'hon. Paul Sauvé fut l'objet de l'une des plus touchantes marques d'admiration de la part de la population de son comté. L'élection de 1944 survint pendant les journées les plus meurtrières de la bataille de Normandie.

Rentré de la guerre, l'hon. Paul Sauvé s'empressa de reprendre son siège à l'Assemblée législative. Peu de temps après, le 18 septembre 1946, le premier ministre de la Province lui offrait le portefeuille du nouveau ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse, le premier département du genre constitué par un gouvernement sur le continent nord-américain. Ce ministère se voyait confier des tâches de grande importance : celle d'aider la génération montante à préparer son avenir en lui permettant, au moyen de l'enseignement spécialisé, d'accéder aux différents paliers de la vie industrielle par l'apprentissage des techniques et des métiers ; celle de rééduquer la jeunesse délinquante ou en danger moral pour lui donner l'occasion de reprendre dans la société la place qui lui revient ; enfin, celle d'administrer les grandes mesures sociales : pensions aux vieillards, aux mères nécessiteuses et aux aveugles. Aux pensions de vieillesse devaient être substituées les allocations d'assistance-vieillesse ; une nouvelle mesure, les pensions aux invalides, vint bientôt s'ajouter aux précédentes. Enfin, le 1er avril 1957, l'hon. Paul Sauvé acceptait une responsabilité additionnelle : l'administration de toutes les prestations d'Assistance publique, sauf celles se rapportant à l'hospitalisation ou ayant un caractère médical. Enfin, il a quelques mois, le ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse était divisé en deux entités administratives distinctes, et l'hon. Paul Sauvé assumait les deux portefeuilles. Il est l'artisan de ce réseau d'instituts et d'écoles spécialisés qui a ouvert à la jeunesse les portes de l'industrie et lui a permis non seulement de participer à l'essor de la Province, mais également d'en bénéficier.



(Photo Gaby)

La population du Québec, et plus particulièrement des Deux-Montagnes souhaitait depuis longtemps dire toute sa gratitude à l'hon. Paul Sauvé en dehors des périodes électorales. Cette occasion s'est présentée le 14 août 1955, à l'occasion de son 25e anniversaire de vie publique. Seule la pinède d'Oka était assez vaste pour accueillir la foule. Ainsi que l'écrivait un journaliste, « l'unité de cette foule se faisait dans le nom de Paul Sauvé, et s'il y avait dix mille visages, il n'y avait qu'un seul coeur. »

Le regretté premier ministre, l'hon. Maurice-L. Duplessis, avait tenu à exprimer personnellement un témoignage d'amitié à l'égard de son collègue. Les paroles qu'il prononça alors prenent aujourd'hui une signification toute particulière :

« En 1930, dit-il, il y eut une élection partielle dans Deux-Montagnes, et c'est moi qui ai présidé la réunion au cours de laquelle les électeurs ont donné un appui unanime à Paul Sauvé. A ce moment-là, je connaissais un peu Paul. Je l'ai connu très bien depuis, et c'est avec plaisir que je dis, avec l'expérience que je possède, qui est déjà considérable, que jamais un jeune député à la Législature du Québec n'a remporté des succès aussi nombreux ni aussi salides. Et lorsqu'en 1946, il fallut donner un coup de barre pour sortir la jeunesse de la stagnation dans laquelle elle croupissait depuis tant d'années, lorsqu'il fallut choisir un homme capable d'accomplir cette tâche gigantesque, nous avons institué le ministère de la Jeunesse et nous l'avons confié à Paul Sauvé, probablement l'homme qui possède le plus de talent de toute sa génération ! »

PAR LA CONQUETE DES GRANDS ESPACES

Intelligents comme des génies, entraînés à subir des épreuves physiques voisines de la torture ...

CES SEPT SURHOMMES VONT

Ils sont sept. Rien ne les distingue en apparence des autres Américains de leur âge. Ils ont les cheveux courts, la mine joviale, des complets bien coupés. On les prendrait pour des médecins ou de jeunes hommes d'affaires florissants.

Ils sont sortis vainqueurs d'un terrifiant labyrinthe de tortures scientifiques.

Sur 175 millions d'Américains, ces épreuves les ont désignés aptes à prendre place dans le premier satellite pour passagers, les plus aptes à revenir d'un voyage de 15,000 milles-heure et 130 milles d'altitude.

Quand l'hiver dernier, l'administration américaine décida d'accélérer le programme de satellites habités, on sélectionna les cent dix pilotes d'essai les plus doués des Etats-Unis.

Une série de tests médicaux poussés permit d'éliminer soixante-dix-huit candidats. Les trente-deux finalistes furent envoyés au laboratoire d'aéromédecine de la base aérienne Wright-Patterson, à Dayton. Pendant quinze jours ils vécurent des épreuves que Dante aurait pu faire figurer dans son enfer.

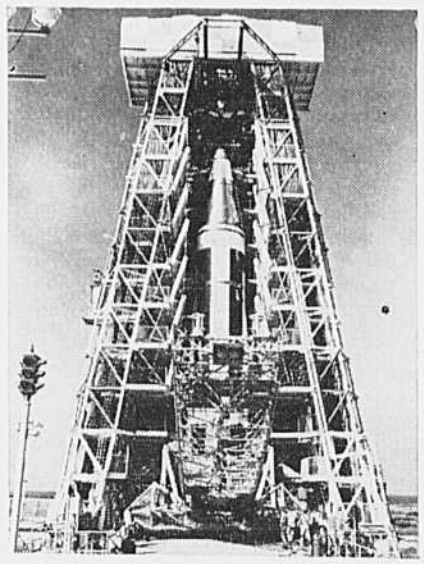
Ils affrontèrent d'abord de grandes accélérations sur une centrifugeuse : une cabine placée au bout d'un arbre métallique tourne comme dans un manège. Lancée à près de soixante milles-heure, la centrifugeuse soumet son passager à une force d'accélération qui multiplie son poids par huit ou neuf, puis freine brusquement, repart, freine de nouveau, imprimant à la carcasse humaine de terribles tensions.

L'examen continua par un séjour d'une heure dans des « caissons à altitude » simulant les conditions de pression à 60,000 pieds de hauteur et par un séjour de deux heures dans des « caissons thermiques » portés à une température d'enfer.

Après vint l'épreuve des bruits. Les 32 volontaires furent bombardés par une cacophonie de sifflements perçants, de décharges tonitruantes et de sons à très haute fréquence. Dans le satellite habité le moindre choc, le moindre frôlement seront amplifiés de façon terrifiante.

Prêt à se faire couper le bras

Observant le sain principe de la douche écossaise, les médecins de la base de Dayton enfermèrent ensuite leurs sujets dans les « chambres du néant ». Des parois hérissés de lames en matière plastique et fibre de verre absorbent tous les bruits. La chambre est plongée dans l'obscurité. Assis dans un fauteuil, le cobaye n'entend absolument rien, ne voit rien. Il connaît l'isolement absolu pendant trois heures au cours desquelles on mesure étroitement ses réactions. A la sortie, une série de tests établissent sa « résistance au néant ». Sans relâche pendant deux semaines, les trente-deux furent soumis par les médecins et les psychologues aux examens les plus détaillés qui aient jamais été effectués. Au bout de deux semaines, les sept meilleurs furent présentés à la presse et à la télévision comme les champions d'une équipe de baseball.



Tous sont mariés et ont un ou plusieurs enfants. Ce sont des hommes équilibrés et qui ont fait preuve de leur adaptation à la vie sociale. Aucun ne s'est porté volontaire pour échapper à sa femme ou à sa famille. Ce sont de superbes spécimens physiques, d'une taille cependant moyenne : autour des 5 pieds 9 pouces. Un homme plus grand ne serait pas à son aise dans la capsule spatiale.

Les sept sont également doués d'une intelligence supérieure. Leurs « quotient intellectuel » se situe entre 135 et 147 : le niveau de génie. Ce ne sont pas seulement des pilotes, mais aussi des spécialistes en physique et en mécanique.

L'énorme rôle qu'ils vont jouer dans la conquête de l'espace les passionne. « Je suis prêt à me faire couper le bras pour être le premier à partir », a proclamé Donald Slayton. Mais le premier sera tiré au sort.

Comme le condamné à mort, il apprendra le verdict le jour du départ seulement. « Comme cela il n'aura pas le temps de s'énerver ou de faire des préparatifs spéciaux », a déclaré le chef du « projet Mercure », nom donné au programme de lancement d'un homme dans l'espace.

Qu'est-ce que verra, sentira, entendra le premier homme lancé en satellite autour de la Terre ? L'un des médecins qui a sélectionné les sept premiers, le capitaine Barr, qui est également un vétéran de l'aviation, vient de décrire dans une conférence prononcée à San Francisco, ce premier voyage dans l'espace tel qu'on peut se le représenter aujourd'hui.

« Les difficultés commenceront avec le lancement de la fusée. L'accélération égale à 8 « g. » (huit fois la force de l'attraction terrestre) rendra la respiration difficile. Les muscles respiratoires du passager devront surmonter une force écrasante, et sa respiration deviendra irrégulière. Son coeur battra deux fois plus vite. Devant ses yeux, les instruments s'évanouiront dans un brouillard. Il lui sera difficile de soulever ses pieds ou ses mains, qui pèseront huit fois leur poids normal. La conscience embrumée, il attendra dans une lourde et silencieuse oppression.

Enfin la fusée se consume, la capsule est devenue satellite. Le corps de l'astronaute deviendra soudain léger, et il commencera sa chute autour de la Terre, qui continuera pendant quatre heures et demie. Il tournera dans un monde immobile et sans poids. Il ne sentira aucun mouvement. Il ne balancera ni oscillera. Il sera libéré de la pesanteur. S'il bouge l'une de ses extrémités, il découvrira qu'elle reste là où il l'a placée. Il trouvera reposant d'étendre son bras d'un côté et de l'y laisser. Peu après son entrée dans la non-pesanteur, il retrouvera sa vue, sa respiration deviendra régulière et lente.

Des taches brillantes de soleil dessineront la forme des hublots sur le mur et le plancher de la cabine. Mais en dehors de ces taches de lumière, la cabine sera obscure. S'il sort sa main du rayon de lumière, l'ombre la rendra invisible. Dans l'espace, il existe une brusque démarcation entre la lumière et l'obscurité. En regardant à travers le voile laiteux des nuages de la Terre, il reconnaîtra des continents et des océans, et pourra même distinguer des objets ayant plus de 600 pieds de long ou de large.

Il entendra battre son coeur

Bientôt le satellite quittera la zone du jour et plongera dans l'obscurité totale. Il n'y a pas de crépuscule dans l'espace — seulement la lumière et l'obscurité. Tout autour de l'aéronaute, ce sera le vide et le noir.

Les petits bruits dans la carlingue seront décuplés. La friction de ses vêtements, lorsqu'il bouge, fera autant de bruit que de l'étoffe qu'on déchire. Il sera seul à un degré sans précédent, dans un isolement inimaginable et dans un état de solitude angoissante, où ses perceptions s'écarteront de toute son expérience passée.

Puis, aussi vite qu'elle était partie, l'étrange lumière du jour spéciale à l'espace reviendra. De nouveau, il n'y aura pas d'aurore, simplement l'obscurité, puis la lumière dans la cabine. Juste avant que l'astronaute termine sa première orbite, une question lui parviendra de la terre : est-ce que l'état de l'engin et l'état physiologique du passager permettent d'effectuer une autre orbite ou peut-être deux ?

Il faudra qu'il interroge le satellite, son corps et son âme pour répondre. Sans doute, toutes les indications prouveront que l'engin se comporte bien. Il ne saura pas grand-chose sur son propre état physique. Il entendra son coeur qui battra fort dans son oreille. A terre, on en saura plus que lui sur son état physique.

Les réactions de son corps sont enregistrées au sol. Des médecins écoutent le bruit de son coeur, de sa respiration, étudient l'activité électrique de son coeur et de ses muscles, prennent sa température et sa tension, tout cela par liaison radio. Il se sentira

Les désagreables aventures d'un futur "space man" américain

par

Nic Romano

SE PREPARE LE MONDE DE DEMAIN

CONQUERIR L'ESPACE

peut-être moins sûr de son état psychologique. Le doigt du destin l'a désigné pour être précipité dans l'espace pour être soumis au test suprême qui permettra de savoir si l'homme est capable de survivre au voyage spatial. Il a été choisi comme un échantillon parmi les deux milliards d'êtres humains qui peuplent la terre afin que l'on sache pour la première fois si l'homme peut aller parmi les étoiles ! Faillir à cette expérience, ce serait faillir à toute l'humanité. Oui — il continuera à tourner encore et encore...

Les deux orbites suivantes ressembleront beaucoup à la première pour leur forme géométrique, mais l'astronaute, lui, aura changé. Il deviendra plus expérimenté. Il ne se fera plus autant de souci pour sa sécurité. Il observera avec plus d'acuité, il sera plus conscient du degré et de la signification de ses perceptions. Le tremblement et le timbre aigu de sa voix disparaîtront. Des inquiétudes persisteront, mais il sera capable de les considérer avec une objectivité presque totale.

Enfin, lorsque la dernière orbite sera terminée, un signal viendra de la terre pour déterminer si l'engin est bien dirigé comme il doit l'être, l'arrière en avant, afin que l'astronaute revienne avec le dos tourné vers la force d'accélération. Un autre signal venu du sol déclenchera des petites fusées arrière, réduisant la vitesse et faisant plonger l'engin. Il tombera dans l'atmosphîre de la Terre comme une pierre dans l'eau, créant un choc soudain pour l'engin comme pour l'homme.

Tandis que la vitesse sera réduite par la friction de l'air, un petit parachute se déploiera ; ensuite viendra un parachute plus grand qui freinera la capsule. Lentement, elle descendra à environ 27 pieds à la seconde jusqu'à ce qu'elle tombe, en douceur, dans les eaux du golfe du Mexique. Là, l'astronaute sera repêché et réconforté, avant d'affronter l'accueil triomphal de l'humanité entière.

Le 10 mai dernier, l'entraînement des sept pilotes commençait à la base de Langley, en Virginie. Plus tard, la préparation au vol même sera faite aux laboratoires d'aéromédecine de Dayton.

Attaché sur un matelas

Les conditions du vol dans l'espace seront reproduites, de façon aussi approchante que possible, au sol, dans des avions ou dans des ballons.

Le projet Mercure prévoit quatorze capsules. Ces capsules n'ont pas encore quitté la planche des épures. Néanmoins, on sait déjà comment sera ins-

[*Lire la suite page* 39]

Autres préparatifs

- **Les singes apprennent à donner de leurs nouvelles**
- **Les savants russes s'initient au yoga**

Les singes rhésus, qui doivent prendre place dans les prochains vaisseaux interplanétaires américains, seront assis dans un fauteuil profond et d'une inclination spécialement calculée pour leur confort. Au-dessus d'eux, une petite lampe rouge. Dès qu'elle s'allumera, le singe doit tirer un levier (reflexe conditionné qui leur a été inculqué longuement dans les laboratoires du docteur Clark, à Randolph (Texas). Ce levier le met en communication avec la Terre.

Les instruments de mesure transmettent alors toute une série d'informations concernant l'état de santé de l'animal. Si le singe oubliait de tirer le levier, une légère décharge électrique le rappellerait à l'ordre. Des caméras spéciales enregistreront chaque mouvement du voyageur, ses bras seront liés, car l'expérience a montré que les adroits rhésus, pour tromper le temps, démontent volontiers les pièces essentielles de leur cabine. On a d'ailleurs pensé à les distraire : la combinaison spatiale laissera leurs orteils libres afin qu'ils puissent s'accrocher à l'une des trois barres disposées à cet effet. Les mains seront également dégagées pour permettre l'usage du levier, à droite, et du distributeur de nourriture, à gauche.

Ce distributeur est conçu sur le principe des sucriers qui ne déversent qu'une certaine quantité de sucre à la fois, ceci afin d'éviter les indigestions. Les provisions sont prévues pour cinq jours : trois jours pour le voyage dans l'espace plus deux jours prévus pour la recherche de l'engin après son retour sur la terre.

Toutes ces précisions viennent d'être fournies par l'Ecole d'Aviation médicale de Randolph (Texas) qui prépare actuellement les futurs voyageurs de l'espace.

Les premières à prendre le départ seront des souris installées dans des satellites capables d'emporter, au plus, 14 livres de charge utile, instruments compris. Elles partiront par groupes de quatre, enfermées chacune dans une cage grillagée. On les a choisies noires, afin de pouvoir constater, le cas échéant, l'effet des rayons cosmiques sur leur pelage. Elles porteront une sorte de petit sac à dos muni d'un instrument destiné à mesurer leur rythme cardiaque, leur pouls et leur température, Leur « cabine » sera climatisée et insonorisée, le seul bruit du lancement risquant de les tuer.

Alors que l'entraînement des souris et des rhésus est aujourd'hui achevé, celui des chimpanzés, qui prendront le départ en dernier, commence seulement. Réunis par groupe de trois, ils apprennent tout d'abord à se contenter de la nourriture « interplanétaire » : pommes, oranges, bananes, pamplemousses, oeufs, lait condensé et farine pour nourrissons.

Quant aux savants soviétiques, tout en préparant, eux aussi, des animaux aux voyages dans l'espace, ils se penchent longuement sur le problème de l'homme. L'une des principales difficultés est le choc produit par le lancement. Pour y résister, estiment-ils, le mieux serait peut-être d'initier les futurs voyageurs aux secrets du yoga. Comme les yogis indiens, les passagers retiendraient leur respiration durant la période critique de l'accélération, contrôleraient la circulation de leur sang et se mettraient « en transes ». Désireux d'étudier les possibilités du yoga, les savants soviétiques se sont rendus en mission aux Indes et ont invité à Moscou l'un des plus célèbres yogis locaux : Sri Ramanada, capable de rester un mois au fond d'un caveau sans boire ni manger.



Voilà l'étrange aventure de Ralph Cokeley, un des hommes que les généraux américains se proposent d'envoyer dans l'espace.

Après avoir subi volontairement bien des tortures dans la « centrifugeuse humaine » et dans le fameux « caisson d'altitude », il arriva à l'Ecole de Médecine Spatiale de Randolph Field au Texas.

Sa chambre : un cylindre de 4 pieds et demi de haut, bourré de fils muticolores, de boutons, de leviers, de cadrans.

Avant de l'enfermer là-dedans, le lieutenant colonel Steinkamp tint à lui exposer les phases de l'expérience :

— A partir de 15,000 pieds, vous autres, pilotes, portez un inhalateur débiteur d'oxygène pour éviter les douloureux symptômes de l'altitude. A 27,000 pieds, si cet oxygène cessait d'arriver, vous auriez 60 secondes de grâce. A 45,000 pieds, cette « réserve de temps » ne serait plus que de 15 secondes et pratiquement nulle à 57,000 pieds. C'est pourquoi au-dessus de 45,000 pieds, le port d'un vêtement pressurisé « antivide » est nécessaire tandis qu'un scaphandre étanche maintient la tête dans une atmosphère d'oxygène.

— Je sais, fit machinalement Cokeley.

— A partir de 57,000 pieds, il est nécessaire de pressuriser la cabine, car la pression extérieure est alors de 47 mm de mercure, justement celle où les fluides du corps se mettraient à bouillir.

— Pas folichon !

— Non... Au-dessus de 75,000 pieds, seule une cabine étanche peut être utilisée.

Le caisson hermétique était là. Le sergent chef Samuel Karst aida Cokeley à vérifier son équipement pressurisé.

Pour nourriture : des boîtes de conserves

Cokeley s'installa sur un siège rembourré de plastique au fond du caisson de métal. Il se trouva en compagnie de caméras et d'une provision de nourriture constituée surtout par des boîtes de conserves et des vitamines.

Karst relia une douzaine d'électrodes en contact direct avec le corps de Cokeley à des instruments aussi variés que bizarres.

— Ne vous inquiétez de rien, fit Karst. Cette cabine est à l'image de celle que nous préparons pour l'espace. L'insonorisation est totale. De la chaux sodée absorbe le gaz carbonique. L'air est constamment renouvelé, mais à certains moments, il sera volontairement sursaturé d'oxyde de carbone.

Cokeley fit la grimace. Cela fit sourire Karst qui continua :

— Pour vos petits besoins, vous utiliserez ce sac de plastique. J'oubliais : c'est le lieutenant-colonel Steinkamp qui s'occupera de vous... D'ailleurs, le voilà !

Steinkamp, maigre et très aristocratique, serra la main de Cokeley :

— Tâchez de tenir de 8 à 10 jours là-dedans, lui dit-il, et de ne pas trop prendre de crises de colère.

— Emploi du temps ?

— Quatre heures de « distraction », quatre heures de « liberté », and so on...

— Les « distractions » ?

— Sur cet écran passeront des problèmes que vous devrez résoudre avec ces boutons et ces manettes.

— O.K...

— Je peux fermer ?

— Verrouillez le coffre-fort ! plaisanta Cokeley.

— O.K... A la semaine prochaine, Monsieur Cokeley.

Steinkamp regarda Karst fermer le caisson et lui dit :

— Vous lui avez dit que la température pourra varier de moins 40° à plus de 110° ?

— J'ai oublié, dit Karst, mais il doit bien s'en douter. Avant d'entrer là-

[*Lire la suite page* 39]

LES VÉHICULES DE L'AVENIR

L'AUTOMOBILE, l'avion, le chemin de fer, le navire sont tous menacés par une formidable révolution. Déjà apparaissent des engins étonnants annonçant des véhicules qui seront tout à la fois automobile de grand sport, canot ultra-rapide, camionnette légère, et hélicoptère individuel. Et cela avec des avantages d'économie et surtout de maniabilité qui bouleverseront toutes les habitudes. Sans roues, sans ailes, « glissant », sans toucher le sol ou l'eau, sur une couche d'air engendrée au dessous de lui, ce véhicule de l'avenir peut passer à peu pres partout. Plus besoin de routes, ni de rails : l'engin file à des vitesses pouvant rivaliser avec l'avion, à travers les champs, les fleuves, les rivières, les marécages, le sable, la mer, la neige, la glace, et plus besoin non plus d'aérodromes ou de ports ; n'importe quel endroit plus ou moins plat : pré, rue, plage, plan d'eau lui suffit pour décoller ou atterrir.

Fantastique ? Pas tant que cela. Et en tout cas pas le moins du monde imaginaire ; il en existe déjà des modèles expérimentaux qui ne sont pas des « modèles réduits » mais bel et bien des engins de taille respectable, emportant au moins un pilote à bord, sinon des passagers.

Les " glisseurs aériens "

L'idée de « glisser » sur l'air comprimé n'est pas nouvelle ; elle est utilisée dans les paliers sans frottement, notamment dans les gyrocompas d'aviation. Elle est également utilisée dans un nouveau type d'aspirateur « flottant » (Hoover Constellation). L'air soufflé par celui-ci au dessous de lui le fait littéralement « flotter » au dessus de la surface (plancher, tapis), exactement comme la balle de celluloïd qui « flotte » sur un jet d'eau dans les tirs forains. Il faut regarder de près pour constater l'écart, mais l'aspirateur ne touche pas le sol ; il n'y a donc aucun frottement et le plus minime effort suffit pour l'entraîner et le promener sur la surface à nettoyer.

Les engins glisseurs aériens utilisent le même principe, mais d'une manière naturellement beaucoup plus puissante et plus spectaculaire. Ils « glissent » sur un coussin d'air comprimé engendré au-dessous d'eux par le souffle d'une hélice agissant un peu comme un « ventilateur » horizontal. On dit qu'ils utilisent l'effet de terrain — l'accroissement de portance dont bénéficie un avion quand il approche du sol. Ainsi maintenue à une petite distance de la surface, ils glissent pratiquement sans frottement sensible sur la couche d'air comprimé et peuvent donc, pour une puissance relativement faible, atteindre de très grandes vitesses, avec un grosse capacité de transport, aussi bien « sur » l'eau que « sur » terre. En effet, la vitesse n'intervient pas, pour les engins « glisseurs » comme pour l'avion puisque contrairement à ce qui se passe pour celui-ci, ce n'est pas à leur avancement qu'ils doivent leur sustentation. Ils échappent ainsi aux inconvénients de l'avion dont la charge est limitée par la puissance considérable qu'exige son avancement à vitesse nécessairement élevée. Et aussi à ceux du navire à qui, s'il peut transporter une très grosse charge, la résistance de l'eau ne permet pas de vitesse élevée.

A titre de comparaison, pour transporter le même tonnage à la même distance, et au même prix un « glisseur aérien » de taille comparable, irait cinq fois plus vite !

Un principe d'une simplicité enfantine

Et le principe est si enfantin que n'importe qui peut construire un de ces engins. Il est facile d'en faire un modèle réduit, à peu de frais ; il suffit d'un couvercle bombé — genre couvercle de lessiveuse — en aluminium, d'un micro-moteur avec son hélice, d'un peu de balsa en planche et de quelque ingéniosité.

C'est pourquoi on ne peut pas à vrai dire parler d'invention ou d'inventeur. Toutefois les recherches d'un savant d'origine allemande : Uwe von Glahn, travaillant pour la N.A.S.A. (National Aeronautics and Space Administration), notamment ses calculs résultant de ses essais statiques, sont à la base des réalisations actuelles et ont été utilisées par la plupart de leurs constructeurs.

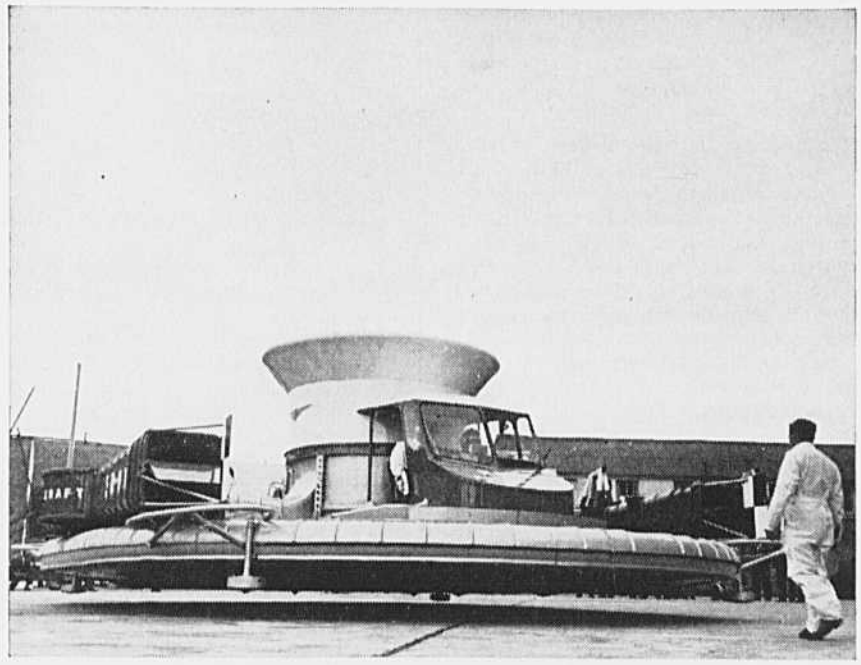
Mais en fait, ce ne sont que des constatations quasi-empiriques, et si l'on peut construire des glisseurs aériens qui « marchent », pas plus von Glahn que d'autres savants ne peuvent dire au juste pourquoi !

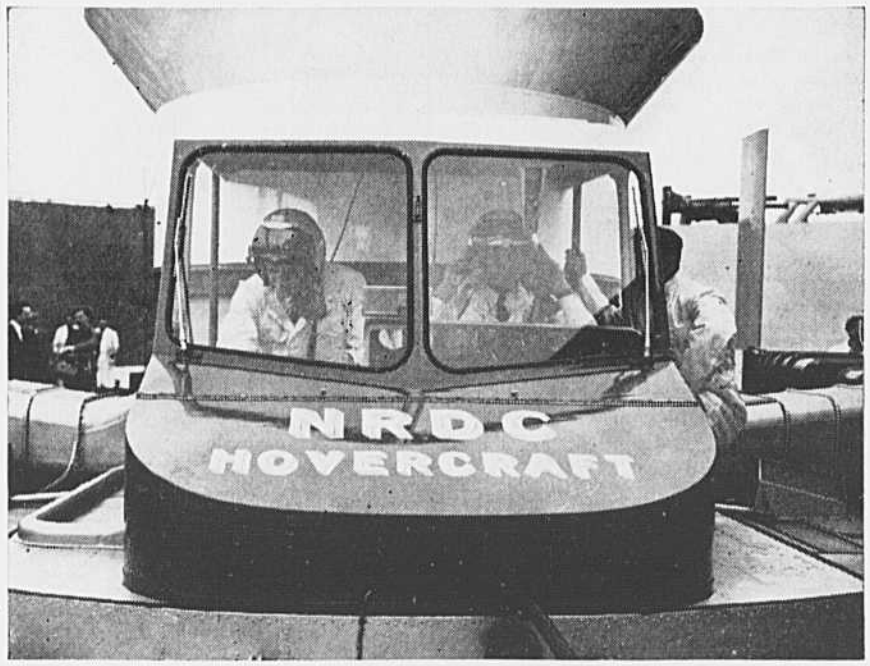
Il en existe de plusieurs types, les uns à deux moteurs, l'un assurant la sustentation, l'autre la propulsion, d'autres qui n'ont qu'un moteur avec des sortes de tuyères, partageant le souffle d'air de l'hélice pour la sustentation et pour la propulsion, d'autres encore qui déséquilibrent le coussin d'air porteur de telle façon que le « glisseur aérien » tombe dans la direction voulue.

Le système le plus simple est celui de Ford. L'engin possède à sa partie inférieure des sortes de « flotteurs » plats, ayant chacun un trou au centre d'où sort un jet d'air à haute pression, créant sous les « flotteurs » une mince couche d'air comprimé qui maintient l'engin au-dessus de la surface. Mais pour un poids raisonnable et une fourniture raisonnable d'air éjecté, l'écart est très petit : de l'ordre du millimètre, ce qui demande évidemment une surface très lisse. L'ingénieur Andrew Kücher envisage d'ailleurs l'utilisation de son système pour un train à réaction. Il glisserait sur la mince couche d'air comprimé engendrée sous les « patins » coiffant les rails classiques.

L'hovercraft anglais réaliserait...

On a pu voir récemment aux actualités cinématographiques et télévisées, les essais impressionnants du « hovercraft » anglais. Construit par la firme d'aviation Saunders-Roe, cet engin biplace a une coque ovale, comme un plat long retourné avec, au centre, une grosse « cheminée » dans laquelle est logée un moteur de 435 CV actionnant une hélice-ventilateur à quatre pales. Le souffle d'air est envoyé dans deux conduits à la périphérie de l'engin d'où il est éjecté vers le bas par de nombreux évents dirigés vers l'intérieur, créant ainsi sous l'engin un coussin





C'est le 11 juin dernier que la soucoupe volante Hovercraft, un engin de fabrication anglaise, fit sa première grande envolée au-dessus de la mer. Le succès de l'expérience fut concluant. En créant au-dessous de lui une couche d'air sous pression, l'appareil peut se maintenir dans les airs et voler avec une parfaite agilité. Il pèse quatre tonnes.

Ne laissez pas

« Encore des victimes de la Fièvre de la Fusée *murmurèrent tristement les médecins d'un hôpital de New-Jersey en y admettant d'urgence trois jeunes garçons d'une quinzaine d'années si horriblement brûlés aux mains, aux bras et au visage que d'eux d'entre eux durent immédiatement être dirigés vers la salle d'opération.*

C'est en effet en construisant une fusée de leur conception : un engin composé d'un cylindre d'aluminium de près de six pieds de long, dressé sur un trépied, que ces trois jeunes gens ont été ainsi brûlés. A la suite de l'explosion du « combustible » amassé dans le tube en question, sous forme de rien moins que 10,000 *têtes d'alumettes qu'ils avaient mis dix-huit mois à acheter, boîte par boîte, avec leurs économies. Mais ils avaient complètement oublié que les allumettes prennent feu par frottement, ce qui arriva lorsque l'un d'entre eux — celui qui a été le plus grièvement brûlé, entreprit de les tasser dans le « réservoir à carburant » à l'aide d'une tige de fer énergiquement maniée...*

Une souris lancée à 2,700 pieds d'altitude (et retombée vivante) par des gosses de 12 à 16 ans

Si l'incident de New-Jersey est le plus grave des plus récents accidents de ce genre, la fréquence avec

d'air comprimé sur lequel il est soulevé. La propulsion avant ou arrière est obtenue par la diversion d'une partie du courant d'air de l'hélice dans des tuyères horizontales agissant par réaction.

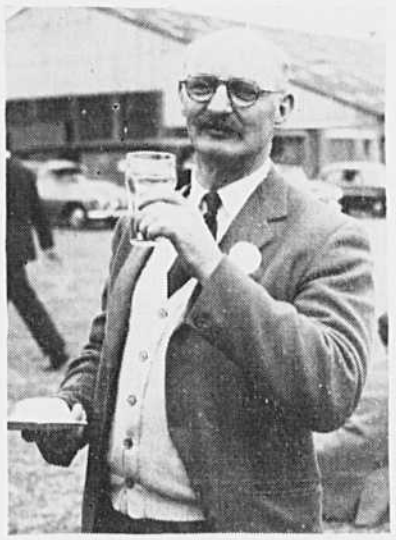
Au premier esai à Cowes, dans l'île de Wight, l'engin, manoeuvré avec aisance par le pilote d'essai Peter Lamb au moyen d'un classique manche à balai, s'est élevé à 35cm de la piste en ciment et l'on a pu voir son « père », l'ingénieur Christopher Cockrell, le pousser à la main sans aucune peine, pour démontrer l'absence de frottement.

Mis à l'eau, l'Hovercraft s'est soulevé dans un nuage d'eau pulvérisée, et on l'a vu se mouvoir docilement parmi les yachts et les navires.

...110 milles à l'heure au ras des vagues

Les constructeurs envisagent des Hovercraft de 40 tonnes pour la traversée de la Manche, emportant 80 passagers à 110 milles à l'heure. Ces engins n'exigeraient que le quart de la puissance d'un avion du même poids et transporteraient une charge deux fois plus forte.

Les glisseurs aériens ont — il faut bien le dire — de vastes possibilités militaires. Quelques-uns pourraient transporter rapidement une division à travers une mer sans risque de débarquement hasardeux — pas besoin de port. Des modèles plus petits fourniraient des plate-formes idéales pour l'artillerie d'assaut ou les engins guidés anti-chars, ou pourraient encore servir aux reconnaissances, aux opérations de commandos, aux transports de ravitaillement, et de munitions, etc., etc. Aussi les Etats-Majors s'y intéressent-ils trop partout dans le monde pour que les recherches en cours ne



L'inventeur de la soucoupe volante est M. C. S. Cockerell. Son appareil, mu par un moteur de 435 CV, se meut à la vitesse de 20 milles à l'heure et vole à 15 pouces du sol, se maintenant en mouvement grâce à l'action d'un moteur qui comprime fortement l'air au-dessus du sol ou du niveau de l'eau.

résolvent rapidement les quelques petits détails qui font difficulté.

Et nous verrons peut-être des glisseurs aériens franchir l'Atlantique à 180 milles à l'heure au ras des vagues, des trains glisseurs n'effleurant pas les rails et capables de concurrencer l'avion, ou des engins de « tourisme » qui, en permettant de filer à travers champs, nous libéreront de la hantise des routes encombrées...

GEOGES GALLET.

La machine à écrire existe depuis deux siècles

Sans prétendre jouer au prophète, on peut prévoir que d'ici quelques dizaines d'années, la machine à écrire aura cessé d'être exclusivement l'instrument de ceux qui écrivent par métier ou par profession. Elle sera dans toutes les familles, comme n'importe quel appareil ménager, et personne n'écrira plus de lettres à la main. Avant un siècle les enfants allant à l'école auront dans leur cartable une machine légère et économique et la leçon de dactylographie remplacera tout naturellement celle de calligraphie. On peut déjà imaginer le temps où l'écriture manuscrite sera complètement abandonnée et où les notes qu'il faudra bien continuer à prendre à la main se griffonneront en une sténographie élémentaire.

Sous sa forme pratique, la machine à écrire a environ cent ans. Il est bien difficile de dire qui fut son véritable inventeur, car celle que nous connaissons est le total de multiples découvertes et perfectionnements, ce qui permet à plusieurs pays de revendiquer le mérite d'avoir été le berceau de cet indispensable auxiliaire.

Prix d'un brevet "historique" : 12,000 dollars

Parmi les précurseurs, on doit mentionner l'Anglais Mills, dont quelques textes tapés en caractères d'affiche sont conservés à Londres, mais dont la machine à écrire construite en 1714 a disparu ; Pelligrino Turi, qui inventa en 1806 une machine pour distraire une petite aveugle ; le baron de Drais (1832) créateur aussi d'un célèbre vélocipède en bois ; Progin, de Marseille (1833), Thurber (1843), Leavite (1845), Foucault (1849), Beach (1857), l'Italien Giuseppe Ravizza, qui prit un brevet en 1858, exposa ses machines à Londres, à Turin et à Milan où il fut copié, puis Cooper et Harger ; le Tyrolien Mitterhofer (1864) qui passe pour l'inventeur de l'articulation des leviers de touches, et dont le modèle acheté par Guillaume 1er pour le Musée des Arts et Métiers de Berlin fut repris par les Américains Glidden, Soule et Christopher Latham Sholes.

A tort ou à raison, ce dernier est souvent cité comme le créateur de la machine à écrire moderne. En tout cas Sholes, journaliste et imprimeur de Milwaukee, sut tirer parti des idées de tous ses devanciers. Son brevet fut payé douze mille dollars par la fabrique d'armes Remington Rien d'étonnant si cette première machine faisait un bruit de mitrailleuse ! Miss Lilian Sholes, fille de l'inventeur, fut assurément la première dactylographe de l'histoire. A ce titre elle devint célèbre aux Etats-Unis.

Préjugés contre l'écriture machine

Pour de multiples raisons, en particulier à cause de son prix élevé, la machine à écrire tarda à s'imposer. Elle fut longtemps la victime d'un ostracisme qui frappa plus récemment le stylo à bille. On lui reprochait d'être anonyme. Dans maints pays, sous prétexte que l'écriture à la machine ne semblait pas devoir résister à l'action du temps et qu'elle pouvait être trop facilement effacée ou falsifiée, on exigea que les documents administratifs, les actes notariés, les contrats, les testaments, etc. fussent écrits à la main.

Encore à la fin du siècle dernier, il y a une soixantaine d'années, la machine à écrire était une rareté en Europe. Quelques grandes banques, un petit nombre d'importantes maisons de commerce, un ou deux consulats l'utilisaient déjà, mais elle était absolument inconnue dans les administrations publiques et aucun notaire qui se respectait — et quoi de plus respectable qu'un notaire ? — n'aurait imaginé sans frémir de signer un acte qui n'eût pas été bellement calligraphié.

Aux Etats-Unis, en revanche, la machine à écrire était déjà d'un usage très répandu. A tel point que le *Handelsbuch* de la ville libre de Hambourg pour l'année 1896 recommandait vivement aux commerçants allemands d'adopter le « type writer » pour leur correspondance avec les Etats-Unis, car, prétendait ce manuel, « les lettres manuscrites restent fréquemment sans réponse, les hommes d'affaires américains ne se donnant le plus souvent pas la peine de les lire ».

"La profession de dactylographe devrait être interdite aux femmes"

Vers 1870, quand les premières écoles de dactylographie s'ouvrirent aux Etats-Unis avec une publicité s'adressant aux jeunes filles, les associations féminines et féministes s'insurgèrent de toute leur puissance contre cette innovation. Il y eut des meetings, des démonstrations bruyantes, de solennelles déclarations de médecins connus attestant que la profession de dactylographes avait été interdite aux femmes, car un travail de cette nature ne tarderait pas à ruiner les nerfs et la santé de celle qui s'y astreindraient. Il est vrai qu'en ce temps-là, la machine était encore si lourde à manoeuvrer — le chariot était propulsé par des pédales, comme une machine à coudre — que les alarmes qu'elle provoquait étaient dans une certaine mesure justifiée. Cela explique aussi que les premiers opérateurs aient été des hommes, et plus particulièrement des employés au télégraphe qui, connaissant l'écriture mécanique, allaient dans des maisons de commerce faire des heures supplémentaires qui leur étaient payées très cher.

En 1875, quand une grande entreprise américaine offrit par la voie de la presse un brillant poste de secrétaire, trois cents candidates se présentèrent. Celle qui fut choisie, Miss Mary Saunders, était la seule à connaître la dactylographie, elle tapait soixante mots à la minute, ce qui lui valut d'avoir son portrait dans les journaux !

[*Lire la suite page* 41]

vos enfants jouer avec les fusées

laquelle on en signale depuis quelques mois un peu partout à travers le territoire commence à inquiéter les autorités tant fédérales que des divers Etats. D'autant plus que les victimes ne sont pas seulement les constructeurs imprudents ou malhabiles de ces dangereux engins, mais parfois aussi de simples passants. Tel ce jeune homme de vingt-quatre ans, Allan Lozier d'Omaha dans le Nebraska, qui eut la poitrine défoncée par une fusée de « fabrication maison » mais singulièrement lourde et puissante qui, après avoir été lancée favorablement par un groupe d'enfants dans un champ voisin se retourna sur elle-même et fonça brusquement sur lui.

Il est cependant juste d'ajouter que les jeunes gens qui fabriquent ces engins semblent dotés non seulement de beaucoup d'imagination, mais même de connaissances techniques beaucoup plus grandes qu'on pourrait le supposer pour leur âge. C'est ainsi qu'un « groupe d'études et de recherches » formé par cinq écoliers de douze à seize ans à Lumberton dans la Caroline du Nord est arrivé à envoyer à une altitude de 2,700 pieds une fusée longue de sept pieds contenant une souris blanche du nom d'Oscar. Chose surprenante, le parachute destiné à sauver la vie d'Oscar lorsque la fusée retomberait à terre fonctionne parfaitement et la souris blanche, premier passager survivant d'un vol-fusée amateur, atterrit saine et sauve.

Enfin, des mesures de police

Souvent, d'ailleurs les engins ainsi fabriqués par les écoliers américains procèdent d'un esprit aigu de mystification.

Ayant aperçu à moitié enfoncé dans un jardin un engin mystérieux — en forme de « soucoupe volante » qui, quand on s'en approcha était un signal lumineux très vif, beaucoup de citoyens sérieux de la petite ville de Pocatello dans l'Idaho ne purent s'empêcher de croire qu'il s'agissait là d'un véhicule spécial extra-terrestre et allèrent confier leur émotion au journal local. Finalement, l'engin interplanétaire déterré s'avéra n'être qu'un simple disque d'aluminium pourvu d'un dispositif d'allumage de magnésium télé-commandé. Et les auteurs de cette mystification : deux gamins de quatorze et quinze ans qui déclarèrent avoir voulu se livrer à « une expérience psychologique »...

La fièvre de la fusée qui a saisi une partie de la population juvénile américaine présente cependant tant de dangers que l'Etat d'Iowa a d'ores et déjà pris des mesures sévères. Le lancement de fusées « interplanétaires » ou non y sera désormais soumis à la réglementation

[*Lire la suite page* 38]

un nouveau départ ...pour la Pontiac en 1960

La suprême élégance de proportions idéales!
Le roulement plus doux de la suspension souple!
La sécurité additionnelle d'une tenue de route impeccable!
Le confort unique d'une insonorité quasi absolue!
L'impétuosité de puissants moteurs!

Comme vous vous y attendiez, les fabricants de la Pontiac présentent pour 1960 une autre de leurs créations imbattables!

Et cette création marque un nouveau départ dans le domaine de l'automobile.

Ils ont créé une nouvelle voiture où la perfection des formes n'a d'égales que leur harmonie et leur unité.

A un roulement plus doux, rendu possible par une suspension souple améliorée, ils ont allié la sécurité additionnelle d'une tenue de route impeccable.

De plus, ils ont virtuellement éliminé tout bruit ennuyeux grâce à une ingénieuse application des principes d'insonorisation. L'acoustique est d'une perfection quasi absolue.

Quel que soit le moteur que vous choisissiez, il sera marqué au coin de l'efficacité Pontiac. Vous aurez le choix d'impétueux V8 ou d'un six-cylindres frugal parfaitement adapté à l'essence ordinaire.

Ne vous contentez plus d'être un admirateur de la Pontiac. 1960 est sans contredit l'année où vous vous devez de goûter tout l'agrément de conduire une Pontiac, où ce plaisir atteint son plus haut degré . . . où la Pontiac marque vraiment un nouveau départ..

Venez la voir, l'admirer, l'essayer dès aujourd'hui

LA PONTIAC 1960

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



La décapotable Bonneville



La Catalina Vista 4 portes

AUTOS-NOUVELLES...

► Nathaniel Downey, portier d'une banque de New-York, quitta l'autre matin sa villa de banlieue pour se mettre au volant de sa Cadillac 1958, qu'il avait payé 6,800 dollars. Elle se refusait à partir. Au cours de la nuit, des voleurs avaient démonté et emporté le moteur et la batterie...

► Témoignage d'un agent de police contre un avocat de San Antonio, A. Seman, accusé d'ivresse au volant : « Cet homme avait l'oeil vitreux lorsque je l'examinai ». « Exact », répliqua l'accusé, « car j'ai un oeil de verre ». Aussitôt acquitté.

► Martha Fay Tyler venait, pour ses 15 ans, de remporter le titre de « la plus prudente conductrice d'automobile (adolescente) de l'Alabama et fièrement elle se mit au volant de la voiture grand-sport, le premier prix. 6 heures plus tard, elle eut son premier accident et fut transportée à l'hôpital.

► Mme Miller dit à son mari : « Chéri, nous avons absolument besoin d'une nouvelle voiture ». — « Comment ? Nous en possédons déjà deux pour nous, plus trois autres pour les enfants, une cinquième pour la cuisinière et son mari, — toutes des modèles récents ». — « Mais les couleurs, as-tu vu les couleurs des carrosseries, chéri ? » — « Elles te plaisaient tant, chérie, tu aimes tant le citron, le violet et le rose ». — « C'est vrai, chéri, mais tu es vraiment indifférent, — ces couleurs ne s'accordent plus avec celle de mon nouveau chapeau ».

► Un jugement vient de faire sensation du Pacifique à l'Atlantique : un automobiliste qui avait traversé une agglomération à « plus de 110 milles-heures » a été condamné à passer trois mois dans une salle d'aliénés du Connecticut. Il n'avait heureusement causé aucun accident.

► A Saint-Louis, les chauffeurs et receveurs des autobus ont été remplacés par des « chauffeuses » et receveuses coiffées et habillées comme des mannequins. La receveuse joue également le rôle d'hôtesse et elle doit dire à chaque arrêt : « Une glace gratuite à chaque voyageur, voiture climatisée et fraîche ».

► Suspense routier : à Greensboro, Caroline du Nord, un policier noir stoppe un taxi, et il demande au conducteur, également un noir, de le conduire à une station d'essence près de laquelle il avait son petit bureau-cabine. Au moment où l'agent s'asseoit pour écrire la feuille d'amende pour excès de vitesse, le chauffeur, Joseph Gerring, sort son revolver et décharge ses 6 balles dans le corps du policier. Pour son excuse, il a dit simplement : « La voiture m'a rendu fou, — 18 heures par jour au volant, en moyenne, vous comprenez ».

► Slogan de sûreté suspendu aux entrées et sorties d'une ville américaine : « Chaque voiture est une convertible : elle peut être convertie en cercueil ».

► Mary Rushton a travaillé 30 ans au fameux restaurant d'Hollywood, *Le Gourmet*. Elle vient de dire : « J'en ai assez de commencer à travailler pour un nouveau patron, le 30ème. Aussi ai-je acheté *Le Gourmet* ».

► Le maire de la ville d'Accident, en Maryland, a déclaré fièrement que, dans sa ville, aucun accident de roulage mortel s'était produit depuis cinq ans ».

► Etats-Unis : Apré le « motel », les Américains viennent de créer le « boatel » ou motel pour les pratiquants du yachting. L'un d'eux, à peine inauguré sur l'île Fire Island (Ile du Feu) a été détruit par le feu, parce que l'Ile du Feu n'a pas de pompiers... Le joli « boatel » avait coûté tout juste 100,000 dollars. A propos de « boatels » et de « yachtels » américains, ils offrent aux passagers des embarcations de plaisance, d'élégantes et luxueuses installations d'amarrage qui ont reçu le joli nom de « marinas » et dont la construction coûte parfois plusieurs millions de dollars. Les navigateurs y trouvent tout ce qu'il leur faut : l'eau potable raccordée au bateau, raccordement au réseau électrique, au téléphone, des cabarets de nuit, des magasins, des terrains de jeux, des piscines, l'inévitable cinéma et la T-V.

► Des savants américains viennent d'affirmer, dans un rapport commun, que la vue d'un conducteur d'automobile est influencée par le mouvement et que sa « vue dynamique », lorsque sa voiture roule vite, n'est pas la même que sa « vue statique » lorsqu'il est au repos ou au travail. Le rapport établit aussi que l'oeil du conducteur transmet au cerveau des milliers de « perceptions visuelles » d'objets qu'il a effleurés mais que la vitesse ne lui a pas permis de « voir » réellement. Ce sont ces innombrables « distractions » qui sont dangereuses et les conducteurs qui doivent faire de longs trajets à grande vitesse doivent, pour leur sécurité, suivre des leçons de « concentration »...

► Les barrages établis par la police routière, dont un membre au mois était généralement armé d'une mitraillette, sur les autoroutes et grand-routes de la Floride, notamment aux approches de Miami, la plage de grand-luxe, avaient suscité la colère du maire de Miami, Abe Aronwitz, qui a cité la police en justice. Le juge a tout simplement déclaré ces « barrages et autres pratiques » illégaux.

► Un automobiliste de Chesterfield, (G.-B.), Joseph Holis, fut arrêté par deux policiers qui lui dirent : « Vous êtes ivre ». L'homme proteste, mais il doit se soumettre à la prise de sang et à l'examen du sang. Le médecin qui vérifia le test le lendemain constata que le rapport indiquait que le sang de l'inculpé contenait une dose d'alcool double de la dose... mortelle. Et l'avocat de l'automobiliste de déclarer au juge : « Selon ce document, mon client est donc mort ». Le juge : « Il n'est pas mort, mais innocent »... Et de l'acquitter. Après quoi, ce conducteur, heureux de n'être pas condamné, n'avait plus qu'à payer les frais élevés que lui a causés cette histoire...

...DU MONDE ENTIER



— Un beau félin ? Certes, à n'en pas douter. Shirli Scott James est à la fois mannequin et peintre et elle a reproduit, sur les murs de son appartement, des têtes de son animal préféré, le chat. Notre photo en montre un joli modèle et l'on dit que leurs deux caractères s'entendent à merveille.

► La G-M anglaise, autrement dit *Vauxhall*, demande à son personnel d'aider la compagnie dans sa lutte contre l'espionnage industriel et de s'abstenir, même en famille, de toute remarque concernant les projets et les travaux à l'usine. « Il est déjà arrivé que nos concurrents ont réalisé nos projets d'amélioration... avant nous ». Le personnel a reçu une brochure qui commence et se termine par la fameuse formule de guerre : « Des oreilles ennemies nous écoutent ».

► Pour ceux dont la voiture roule dans l'eau... un professeur de Dinant, (Belgique), vient de donner une précieuse leçon. Il s'est lancé volontairement avec sa voiture dans la Meuse, pour prouver aux automobilistes qu'un tel accident n'est pas nécessairement mortel. Quelques minutes après son plongeon téméraire, le professeur réapparut à la surface de l'eau et nageait vers la rive. Voici son secret : baissez lentement les vitres, de façon à ce que l'eau inonde votre voiture sans la défoncer : cela vous permettra d'ouvrir facilement la portière et de remonter.

► Chrysler Jr., le fabricant d'automobiles, a fait vendre quelques-uns des tableaux de l'école française moderne, chez Sotheby à Londres, des Cézanne, Braque, Renoir, Picasso, en

[*Lire la suite page 50*]



Voici les nouvelles

OBLIGATIONS D'ÉPARGNE DU CANADA

Plus profitables que jamais!

ENCAISSABLES EN TOUT TEMPS À LEUR PLEINE VALEUR PLUS L'INTÉRÊT COURU—Les Obligations d'Épargne du Canada sont à la fois un moyen facile d'économiser et un placement sûr, avantageux à plusieurs points de vue. Si vous avez besoin d'argent, vous pouvez les encaisser en tout temps à leur pleine valeur plus l'intérêt couru. Ce sont comme des billets de banque avec des coupons d'intérêt.

RENDEMENT PLUS ÉLEVÉ QUE JAMAIS—Intérêt: 1ère année, 4%; deuxième année, 4¼%; troisième année, 4½%; les six années suivantes, 5% plus une prime de 3% à l'échéance finale. Soit un rendement moyen de 4.98% par année si elles sont conservées jusqu'à l'échéance.

EN 5 COUPURES APPROPRIÉES À TOUT PROGRAMME D'ÉPARGNE—Elles sont offertes en coupures de $50, $100, $500, $1,000 et $5,000.

NOUVELLE LIMITE D'ACHAT: $20,000 PAR PERSONNE OU SUCCESSION DE PERSONNE DÉCÉDÉE—$20,000 par personne ou succession de personne décédée, telle est la limite d'achat de cette nouvelle émission. Chaque membre d'une famille peut en acheter pour ce montant.

ACHAT AU COMPTANT ET PAR VERSEMENTS FACILES—Avec le mode d'épargne mensuelle, vous payez 5% comptant et le solde par versements faciles. Avec le mode d'épargne sur le salaire, vous achetez vos obligations par retenues régulières sur votre salaire.

ACHETEZ-LES DE VOTRE EMPLOYEUR PAR LE MODE D'ÉPARGNE SUR LE SALAIRE, OU DE VOTRE BANQUE, COURTIER DE PLACEMENT, AGENT DE CHANGE, SOCIÉTÉ DE FIDUCIE, CAISSE POPULAIRE.



Les grands récits du Samedi

L'arme secrète des Russes:

L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE

par le Dr Milton J. E. Senn
Directeur du Centre d'Etudes
de l'Enfance à l'Université de Yale

II – La soif de science des Soviétiques

De quelque côté qu'on se trouve il y a des gens qui lisent

L'une des premières personnes que j'ai rencontrées à Moscou était un jeune Russe que je ne suis pas près d'oublier. Ses cheveux noirs en désordre lui retombaient sur le front. Il portait un costume luisant d'âge, sa chemise avait d'affreux carreaux et ne s'ornait d'aucune cravate. Il n'avait vraiment rien de sensationnel... jusqu'au moment où l'on remarquait le feu de son regard.

Ce jeune homme était chargé de la présentation d'une exposition de travaux exécutés dans des écoles techniques soviétiques. Celles-ci sont l'équivalent de nos écoles professionnelles. Les garçons y entrent à partir de quatorze ans pour apprendre à devenir constructeurs, radio-techniciens, imprimeurs, cheminots. L'exposition dans une petite rue de Moscou, contenait toutes sortes de modèles mécaniques et électriques du plus haut intérêt. Mais surtout il y avait ce jeune homme plein de fougue.

Il avait vingt-six ans. Son père, journaliste, avait été tué au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Fils unique, il était devenu l'unique soutien de sa mère avant d'atteindre quatorze ans. L'organisation de l'enseignement professionnel en Russie l'avait tiré d'affaire. Il avait été payé pour aller à l'école et en deux ans il était devenu mécanicien, ce qui lui permettait de gagner un bon salaire.

Pour ce jeune homme, les écoles techniques étaient ce qu'il y avait de meilleur au monde. Les moindres écrous, goupilles et fils de fer le remplissaient d'une joie orgueilleuse. Il exhibait les modèles réduits de trains et de tracteurs comme un collectionneur présentant des oeuvres d'art sans prix. Les explications jaillissaient de sa bouche en un flot tel que notre interprète renonça à essayer de nous les traduire.

On rencontre beaucoup d'enthousiastes de son espèce dans l'Union Soviétique d'aujourd'hui. Sa grande ambition est d'enseigner. Il veut aider les autres jeunes à s'élever. Toujours célibataire, toujours entretenant sa mère, il travaille le jour dans une usine et suit des cours du soir pour rattraper la culture de base qui lui manque. Il espère pouvoir entrer dans un établissement d'enseignement supérieur et obtenir un diplôme qui le mettra à même d'enseigner la mécanique dans une école technique comme celle où il est allé. Il nous parle de tout cela avec tant de verve oratoire et de grands gestes que deux femmes qui se trouvaient dans les parages hochèrent la tête et sourirent, comme si son enthousiasme dépassait les bornes même pour des Russes avertis.

Partout des gens qui lisent

Le fait qu'il avait déjà vingt-six ans et aurait encore beaucoup de chemin à parcourir avant de voir se réaliser son rêve ne le troublait nullement. L'Union Soviétique est maintenant une nation de vieux écoliers. Quiconque réunit les qualifications nécessaires pour y entrer peut aller à l'école de son choix et ce jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, en étant presque toujours payé pour le faire. Les Russes ont non seulement des cours du soir pour adultes, mais aussi des cours du jour réservés aux travailleurs ambitieux qui font partie d'équipes de nuit.

Mais qu'ils suivent ou non des cours, les Russes semblent partout dévorés du désir de s'instruire. Il y a des librairies et des kiosques constamment assiégés dans toutes les grandes villes. A la fin de l'après-midi, quand la journée de travail est achevée, il y a de longues queues pour acheter les journaux et les dernières revues. De quelque côté qu'on se tourne, il y a des gens qui lisent. Les liftiers lisent entre chaque voyage. Les chauffeurs de taxi lisent entre deux courses. Sur les bancs du métro de Moscou qui est frais, propre et silencieux, sauf quand les trains entrent en gare, nous avons vu des gens qui paraissaient installés là pour passer l'après-midi à lire.

Le soir, il n'y a pas une place libre à l'Opéra ou aux ballets. Les billets se vendent même au marché noir. Un soir mon compagnon de voyage et moi, nous avons arrêté une femme dans la rue pour lui demander le chemin de notre théâtre ; nous lui avons montré nos tickets pour qu'elle puisse lire le nom. Elle a fouillé aussitôt dans son sac à la recherche de roubles, espérant que nous allions les lui vendre. Au célèbre Théâtre Bolchoï de Moscou, il y avait un public choisi, des étrangers et des notabilités. Dans les théâtres moins importants, que préfèrent de beaucoup les jeunes intellectuels, une représentation d'opéra même médiocre obtient jusqu'à vingt minutes de rappels.

Les théâtres prospèrent dans toute l'Union Soviétique et les dramaturges sont parmi les personnages les plus riches du pays, car une pièce peut être jouée le même jour dans cinquante théâtres à la fois. Les cinémas sont également très fréquentés et présentent pour la plupart des oeuvres sérieuses.

L'arme secrète la plus efficace que possèdent les Russes est certainement leur soif de science. Il y a quarante ans, la majorité des Russes était illettrée ; à l'heure présente, la grande ambition de la majorité est de devenir des intellectuels. Ils ne négligent rien pour en donner la chance à leurs enfants. Pratiquement tous ceux qui en ont le désir et la capacité peuvent atteindre un niveau d'instruction supérieure. Des sommes importantes sont consacrées à la formation de maîtres et au tournage de films éducationnels.

La question que nous devons nous poser est : quelle est la valeur de l'enseignement russe ? Quel bénéfice peut-il nous apporter, que nous réservent les jeunes générations soviétiques formées par ce système ; et, si c'est nécessaire, que devons-nous faire pour ne pas nous laisser dépasser ?

Surprise au lycée No 330 de Moscou

J'avais l'impression, partagée par bien d'autres probablement, que les écoliers étaient organisés en armée soumise à une stricte discipline et orientée vers des buts purement nationalistes.

Le lycée No 330 de Moscou me fut une surprise. Le principal, M. Mostovoi, était un homme aimable aux cheveux gris et aux yeux bleus, en complet brun confortable, sinon d'une suprême élégance, chemise bleue et cravate rouge dont le noeud ne touchait pas tout à fait le col. Il était assis devant un bureau recouvert d'une plaque de verre sous l'inévitable portrait de Lénine — toutes les pièces de Moscou ont l'air de s'orner du portrait de Lénine ou de Staline sinon des deux. Le soleil matinal se déversait par des fenêtres qui étaient abondamment garnies de hautes plantes en pot. C'était une pièce verte, ensoleillée, agréable, qui ne ressemblait en rien à une salle de caserne.

Pas de discipline de fer

Nul doute que le lycée No 330 soit l'une des meilleures écoles de Moscou, et M. Mostovoi l'un des administrateurs du système scolaire les plus aimables et les plus compétents. Les étrangers qui demandent à visiter une école sont généralement conduits à ce lycée ce qui implique que les Russes — qui aiment toujours se présenter sous leur meilleur jour — le considèrent comme « l'objet de démonstration-type ». Mais il serait impossible de former professeurs et élèves, surtout ceux de huit et sept ans, de telle sorte qu'ils abandonnent leurs habitudes et adoptent une attitude spéciale pour les visites relativement rares d'étrangers. Ce que j'ai vu au lycée No 330 est peut-être d'un niveau supérieur à la moyenne, mais n'a rien d'une organisation aux seules fins de propagande.

Je n'ai pas vu trace de la discipline de fer à laquelle je m'attendais. Les couloirs étaient pleins de bruit et de rires entre les cours. Même pendant la classe, il y avait pas mal de bavardages. Les élèves qui commettaient des erreurs — ce qui se produisit fréquemment — ne succombaient pas sous l'ire du maître. Au contraire, ils étaient traités avec ce qui me parut une mansuétude et une compréhension rares. La plupart des professeurs semblaient dans les meilleures termes avec leurs élèves. Après un cours d'histoire naturelle — dans une autre salle ensoleillée exposée au sud, ornée de plantes à la fenêtre et de nombreux oiseaux et autres bêtes empaillées — quatre ou cinq garçons se précipitèrent vers le bureau du professeur pour lui montrer les nouvelles acquisitions de leur collection de timbres. Bien qu'elle eût l'air très lasse, elle les acueillit avec cordialité.

Les enfants craignent leurs camarades plus que leurs maîtres

En dépit de cette atmosphère bon enfant, tout marchait rondement au lycée No 330. Les Russes ont une méthode très efficace de faire respecter la discipline : la désapprobation du groupe. Comme ils mènent une vie communautaire depuis leur plus tendre enfance, l'approbation de leurs pairs a une importance capitale pour les Russes. Dès que l'un d'eux s'écarte de la ligne admise, c'est le mécontentement du groupe qu'il redoute le plus.

On nous a dit que les enfants russes avaient un penchant naturel à l'étude et au travail parce qu'ils « avaient constaté dès leur plus jeune âge que leurs parents étaient industrieux ». Ils auraient honte de décevoir leurs parents travailleurs et ambitieux ou leurs maîtres également acharnés au travail, qui s'efforceront tous d'obtenir les récompenses données par l'Académie de Pédagogie. Si un enfant a démérité, il comparaît devant un comité de ses camarades qui exprime sa désapprobation sans ambages.

Ce genre de discipline par le groupe est appliquée partout en Union Soviétique non seulement parmi les étudiants, mais aussi chez les professionnels. On nous a parlé d'un médecin

[*Lire la suite page 25*]

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

LA CROISIÈRE DE L'ESPÉRANCE

par Philippe Mouret

TANTE Simone cherchait un prétexte pour éloigner la petite bonne lorsque celle-ci, comme si elle devinait son voeu secret, lui avait demandé la permission de s'absenter pour voir une parente de passage. Tante Simone avait soupiré de soulagement. Ce jour-là, elle ne pouvait supporter aucune présence étrangère.

Maintenant elle achevait elle-même de mettre le couvert, lentement, sans se presser, puis elle continuait à tourner autour de la table, en quête d'une occupation. De temps en temps, elle soupirait encore et soulevait le rideau pour regarder par la fenêtre. Non, ce n'était pas Etienne, cette silhouette lasse et voûtée. Il avait gardé fière allure en dépit de son chagrin passé et de ses angoisses actuelles. Mon Dieu, que c'était long, cette consultation. Elle aurait dû insister pour l'accompagner chez Maucombe.

Dans sa chambre tapissée de livres, Dominique étudiait des résumés de droit. Pourtant son esprit était ailleurs. Ses mains abandonnaient souvent les feuillets polycopiés pour se croiser sous son menton, en un geste qui lui était familier. Ses yeux allaient, sans les lire, aux titres de la bibliothèque. Parfois elle interrogeait sa montre. Elle aussi la trouvait bien longue, cette visite chez le cardiologue. Elle s'efforça de se persuader que le retard de son oncle Etienne n'était pas de mauvais augure. Un médecin appelé à se prononcer sur le cas d'un de ses confrères parle souvent de tout autre chose que de la maladie soumise à son jugement. Le docteur Etienne Barry et le professeur Paul Maucombe avaient été de bons camarades de faculté. Sans doute avaient-ils trouvé mille sujets de bavardage.

Non, décidément, le travail était impossible. Elle repoussa ses papiers, se leva et alla rejoindre sa tante dans la salle à manger.

— Veux-tu que je t'aide, tante Simone ?

— Merci, mon petit. Tu vois, tout est prêt.

Leurs regards évitèrent de se croiser. A défaut d'un labeur manuel qui eût distrait leur commune préoccupation, elles s'avouaient aussi désoeuvrées l'une que l'autre. Tandis que la tante se rendait dans la cuisine pour tourner machinalement une sauce déjà parfaitement liée, Dominique retourna dans sa chambre et, s'approchant de la fenêtre, se mit à tambouriner sur les vitres.

— Le déjeuner va être archi-cuit, gémit Simone Barry comme si tel eût été son unique souci.

— Il va pleuvoir dans un instant, murmura Dominique en suivant des yeux un nuage menaçant. Oncle Etienne n'a pas son imperméable.

Enfin l'ascenseur s'arrêta à l'étage et un pas connu martela le palier. Une clé tourna dans la serrure. Dominique frissonna mais ne bougea pas. Elle préférait les laisser seuls. Cependant, elle se tint aux aguets, immobile et entendit :

— Alors, Etienne ?

— Alors, Simone, j'ai vu ce cher vieux Maucombe. Quel magnifique appartement ! Quel goût dans la décoration ! Quel personnel ! Ah ! je suis bien heureux qu'il ait réussi. Il le méritait. C'est vraiment un as. Physiquement, il n'a pas tellement changé, sauf du côté des cheveux. Figure-toi que, de sa tignasse rousse, il ne lui reste plus que...

— Etienne, je t'en supplie, parle sérieusement. Que t'a-t-il dit ?

— Ah ! Simone, que c'est bon d'évoquer ses années de jeunesse avec un ami d'autrefois ! Il m'a présenté à sa femme qui est d'ailleurs très gracieuse. Son fils aîné s'est marié. Sa fille...

Elle cria presque :

— Etienne, ton coeur ! Tu ne vois donc pas dans quel état je suis ? Avec quelle hâte je t'attendais ?

La voix de l'oncle Etienne descendit de plusieurs tons. Dominique dut se rapprocher du couloir pour percevoir ce qu'il disait :

— Eh bien ! mon coeur, en vérité... Ce n'est pas tellement fameux. Oh ! pas de danger immédiat. Maucombe m'a affirmé, non seulement en médecin mais en confrère et en homme, que je pouvais vivre encore de longues années. Mais à une condition absolue, malheureusement : cesser désormais tout travail.

Un silence suivit. Puis Simone interrogea d'une voix presque apaisée :

— Il a affirmé que tu pouvais vivre des années ? C'est bien vrai ? Il ne t'a pas menti et tu ne me mens pas ?

— Notre existence à tous est entre les mains de Dieu, ma bonne chérie. Mais, autant qu'un médecin puisse détenir une vérité, je suis convaincu que Maucombe a été sincère.

Elle poussa un profond soupir de soulagement. Pourtant, quelques instants plus tard, Dominique saisit le mot de « catastrophe ». Délivrée du plus obsédant de ses tourments, Tante Simone, comme il était naturel, songeait à la « condition absolue » que son mari venait de mentionner.

— Une catastrophe dit celui-ci n'exagérons rien, Simone. J'aurai la retraite des médecins. Que cette retraite existe, c'est encore une chance pour nous.

— Avec tout ce que nous avons à payer !

La voix de Simone s'était brisée. C'était là le drame de leur existence. Cinq ans plus tôt leur fils unique, Jean-François, une tête brûlée, avait, à l'insu de son père, roulé à toute vitesse au volant d'une voiture non assurée. La voiture avait accroché un cycliste, le blessant grièvement et le mutilant pour la vie. Jean-François avait été condamné à payer une somme énorme à cet homme. Tout ce que possédaient les Barry, — leur économies — avait servi à indemniser le blessé. Ce n'avait pas été suffisant, il avait fallu emprunter. En finirait-on jamais de rembourser ? C'était fini, en tout cas, pour Jean-François lui-même qui, décidément incorrigible, était allé s'écraser contre un platane, sur une route du Midi, à l'issue d'une trop bonne soirée passée avec quelques autres fous de son espèce. Toute la charge restait au malheureux père. Lourde charge, charge écrasante pour le budget d'un médecin de quartier désormais réduit à l'inaction.

— Nous vivons si modestement, ma pauvre amie ! remarqua Etienne.

— Je sais. Nous vivions déjà modestement avant l'histoire de Jean-François. Nous n'avons jamais fait de folies. Enfin, je vais donner son congé à la bonne puisqu'on n'aura plus besoin d'ouvrir la porte aux clients... Mais la vie est chère, de plus en plus chère. Comment y arriverons-nous ?

— Nous allons réfléchir. Surtout, ne t'affole pas. Au fond, les médecins exagèrent parfois. Maucombe est peut-être pessimiste. Si je continuais à travailler...

— Non ! non ! surtout pas cela ! Je veillerai moi-même à ton traitement, à ton repos. Tu ne feras pas la moindre imprudence.

Il eut un petit rire forcé.

— Voilà bien les femmes ! Elles envoient souvent leur mari à tous les diables, mais quand elles le sentent menacé, elles s'aperçoivent qu'elles tiennent à lui. Embrasse-moi, Simone... Dominique est là ?

— Oui, elle est rentrée de son cours depuis longtemps. Nous allons nous mettre à table. Dominique !

La jeune fille, avant de répondre à cet appel, prit le temps de s'essuyer les yeux. Peine perdue. Elle recommença à pleurer quand Etienne la prit dans ses bras.

— Ma chérie !

— Mon petit oncle !

— Oh ! la vilaine ! Ces larmes me prouvent que tu es curieuse, comme toutes les filles, et que tu as écouté aux portes. Allons, pas d'attendrissement. Retraité ou non, je meurs de faim. C'est d'ailleurs ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'histoire : il faut manger deux fois par jour, même si l'on a le coeur malade... Tu as bien travaillé, ce matin ?

— Oui, oncle Etienne. Mais je n'ai pas fait que cela. J'ai réfléchi et je me suis renseignée.

Simone, qui s'était éclipsée, revint avec les hors-d'oeuvre. Son visage avait cessé d'être douloureux pour devenir sec et crispé. Elle lança vers sa nièce un regard presque hostile.

— Dominique, il faut en venir à cette solution que ton oncle avait reculée jusqu'à présent. Tu dois chercher une situation.

— Je le sais, tante, dit la jeune fille avec douceur. J'étais justement en train de dire à mon oncle que non seulement j'y suis décidée, mais que j'ai déjà noté des adresses...

— Allons, allons, mon enfant, dit Etienne Barry dont le teint pâle se colora, pas de hâte inutile. Tu as ta licence en droit et tu commenceras ton doctorat. Tu ne vas pas tout gâcher, maintenant, à cause de moi.

— Etienne ! interrompit Mme Barry, mets-toi en face des réalités. Tu seras toujours le même, prêt à faire du sentiment quand il s'agit d'une nécessité. Domi elle-même le comprend très bien, n'est-ce pas, Domi ? Et c'est toi qui la décourages avant qu'elle ait commencé.

— Mais non, je ne la décourage pas. Au contraire, je voudrais qu'elle aille encore plus loin pour prétendre à une plus belle situation. Je dis simplement qu'il serait peut-être plus raisonnable qu'elle n'abandonne pas des études qui lui ont coûté bien des efforts.

— Et qui nous ont coûté bien de l'argent.

— Tu as des mots malheureux, Simone. Cette petite ne nous a donné que des satisfactions et elle est toute notre famille.

— Enfin, suis-je chez moi, oui ou non ? J'ai le droit de parler.

Dominique baissait les yeux sur son assiette. Elle se fût bien gardée de dire un mot qui eût envenimé la discussion. Elle n'en voulait pas à sa tante qu'elle savait meurtrie et aigrie. N'osant même pas regarder son oncle dont elle devinait la gêne, partagée entre les deux êtres qui lui étaient le plus chers au monde, elle garda le silence.

Le docteur Barry soupira et se tut. Simone essuya ses larmes, se moucha et mangea d'un air désabusé la viande qui avait refroidi dans son assiette.

Ils achevèrent le repas sans parler. Chacun d'eux songeait à l'avenir chargé de nuages et se reportait tout naturellement vers un passé qui avait été souvent cruel et parfois doux.

II

Il y avait vingt-deux ans de cela. Françoise, la jeune soeur d'Etienne, élevée comme les jeunes filles d'autrefois, très sévèrement, sans connaître rien de la vie, s'était éprise du premier danseur qui lui avait fait la cour.

André Gervais était un garçon doué d'un joli physique, gai, brillant, superficiel, qui tournait la tête de toutes les jeunes filles, voire de certaines femmes mariées, et affolait les gens sérieux. Dans la petite ville de province qu'habitait la famille Barry, l'amour de Françoise pour André, dont elle ne pouvait se cacher, avait pris la mesure d'un scandale.

Le jeune homme n'était certes pas pressé de se marier, préférant les conquêtes faciles aux responsabilités d'un ménage et d'un foyer. Mais Françoise avait tenu bon. Il en fallait peu, en ce temps-là, pour compromettre une jeune fille : une danse un peu trop alanguie, une conversation prolongée au jardin ou à la patinoire. Bref, Françoise s'était compromise. De guerre lasse, ses parents avaient fini par céder et André s'était résigné à porter à la main gauche le poids écrasant d'une alliance.

Lorsque, pour la première fois, elle le sut infidèle, la jeune femme pleura beaucoup, puis pardonna. La seconde fois, elle le menaça de s'éloigner pour toujours. Elle n'en fit rien, bien entendu, mais sa gaieté s'éteignit. Peu après, naquit Dominique. Françoise, profondément blessée dans son amour conjugal, allait essayer de vivre pour le seul amour de sa petite fille. Toutefois, la troisième fois que son mari la trahit, Françoise n'eut plus à menacer ni à pardonner. La nouvelle conquête était exclusive. Pleine d'illusions, elle voulait André pour elle seule. Ils avaient fui ensemble, vers Paris, disait-on. Vers des terres beaucoup plus lointaines, révéla l'enquête ultérieure.

Françoise attendit son mari pendant des mois, toute prête à la miséricorde. Il ne reparut jamais et ne donna point de ses nouvelles. Quelques années plus tard, chez ses parents où elle avait réintégré bien tristement sa chambre de jeune fille, une mauvaise bronchite la terrassa. Elle mit deux mois à mourir, sans se défendre.

Les parents d'Etienne et de Françoise étaient âgés. Le père presque aveugle, ne pouvait guère se passer de l'assistance de sa femme. La petite fille eût mené chez eux une existence solitaire et dépourvue de toute joie. Le coeur sensible du docteur Barry s'en alarma. Déçu par son fils unique, Jean-François, adolescent paresseux et indiscipliné que les meilleures pensions religieuses ne parvenaient pas à dompter, il se désespérait de n'avoir pas d'autre enfant. Sa femme, Simone, guettée par la neurasthénie, ne savait comment employer les trésors enfouis dans son coeur de mère. Elle devenait susceptible, irritable, jalouse, et rendait la vie impossible à son mari qu'elle aimait pourtant de toutes ses forces. Etienne lui proposa alors de se charger de sa petite nièce orpheline. Ne pouvait-on vraiment la considérer comme telle, puisque sa mère était morte et son père émigré au-delà des océans ?

Simone commença par protester. Elle avait un fils à elle. Bien qu'il ne fût presque jamais là, il n'était pas question qu'une petite « étrangère » prît sa place. Et puis les enfants étaient tous des monstres d'ingratitude, ils n'étaient capables de procurer que des chagrins. Etienne insista et fit appel à sa piété. Avait-elle le droit de laisser cette petite âme neuve s'étioler entre deux vieillards ? Non, elle avait une belle oeuvre à accomplir. Chez eux, Dominique connaîtrait une vie normale et confortable. Ils avaient une bonne situation, de l'argent en réserve, une belle santé et une longue vie en perspective. La charité n'est-elle pas une obligation ?...

Le coeur des femmes, même ulcéré par une déception maternelle, n'est jamais sourd à la voix de la sollicitude ; Simone finit par accepter que son mari allât chercher la petite fille.

Semblable à presque tous les hommes, le docteur Barry avait souhaité que son fils embrassât la même profession que lui. Il lui fallut de très bonne heure déchanter : Jean-François ne ferait jamais sa médecine. Il ne ferait jamais rien, que des sottises plus ou moins lourdes de conséquence. Heureusement que Dominique, elle, était douée pour les études. Etienne regretta qu'elle choisît le droit plutôt que la médecine. Enfin, c'était ainsi et on n'a pas le droit de forcer une vocation. Quand arrivèrent « les malheurs », c'est-à-dire le premier accident de Jean-François, bientôt suivi de sa propre mort, la jeune fille joua naturellement auprès de ses parents adoptifs le rôle de consolatrice. Ce fut sans doute grâce à elle, à sa douceur, à sa patience, à l'intelligence de ses soins, que Simone ne perdit pas la raison. Quant à Etienne, il aima plus que jamais sa nièce, reportant sur elle toute l'affection qu'il avait pu conserver à son misérable fils.

... Dominique attendit l'heure paisible du café et de la cigarette pour confier avec tranquillité à son oncle :

— Je ne voulais pas être prise au dépourvu, petit oncle. Pour te dire toute la vérité ; je crois que j'ai déjà trouvé quelque chose. C'est une vraie chance !

— Allons donc ! On ne déniche pas une situation de cette façon, du jour au lendemain.

— Mais il y a des jours et des jours que je m'informe ! Depuis que tu as eu cette faiblesse cardiaque en donnant une consultation, et que tu as été inquiet, et que tu as pris rendez-vous avec le professeur de Maucombe... Je pensais bien qu'il allait t'ordonner de te reposer.

— Mon pauvre petit ! Moi qui avais cru, en t'adoptant, t'assurer une vie sans heurts...

— Ne me plains pas, tout ira bien. Ecoute, une de mes amies du droit fait partie du cabinet de Chanclos, tu sais, le célèbre avocat. Il a toute une équipe de collaborateurs. Or, elle est sur le point de se marier avec un des stagiaires de ce cabinet et son fiancé ne veut pas qu'elle continue à travailler. Elle a déjà posé ma candidature auprès de son patron et il n'y a aucune raison pour qu'il me refuse. Je devrai seulement m'inscrire au barreau le plus vite possible.

— Domi, en robe d'avocate, c'est trop drôle !

— La robe d'avocate m'ira bien.

— Je n'en doute pas, ma chérie, tout te va. Mais je dois d'abord me renseigner moi-même. Il faut que je sache si cet homme a une bonne réputation, s'il est sérieux...

— Oh ! mon oncle, un grand avocat !

— Ce n'est pas une référence suffisante !

— Il a même été député !

— La belle affaire ! Tu es jeune, mon enfant... Chanclos, attends un peu... Chanclos... Mais oui, c'est cela, j'y suis. Un très bel homme d'une quarantaine d'années, un grand talent, une voix superbe...

Etienne Barry fronça les sourcils :

— Je crois que c'est un homme à succès. Je n'aime pas cela pour toi, petite.

Dominique éclata de rire.

— Oncle Etienne, cela ne tient pas debout, ce que tu dis ! Raoul Chanclos est marié !

— Et alors ?

— Et alors, il n'y a plus de problème. Une jeune fille qui serait amoureuse d'un homme marié, tu vois cela ? Un homme marié n'existe plus, il est fichu, annulé, enterré... Imagines-tu, par hasard, qu'on puisse être amoureuse de toi ?

— Hé ! Hé ! fit le docteur Barry qui sourit avec finesse. Cela prouverait, en tout cas, que les femmes n'ont pas mauvais goût.

Simone Barry haussa les épaules. Elle avait horreur de ce genre de plaisanterie.

III

Sortie de l'ascenseur, elle sonna d'un doigt tremblant. Un domestique en veste blanche vint lui ouvrir. Monsieur n'était pas rentré du Palais. Si elle désirait être reçue par l'un ou l'autre de ses collaborateurs. Me Luciani, par exemple, ou Me Jeanine Dupré ?

Elle secoua la tête. C'était avec lui-même qu'elle avait rendez-vous. Elle n'était pas une cliente. Le domestique consulta un bloc-notes.

— Mademoiselle Gervais ? En effet. Je vois : 7 heures... Dans ce cas, entrez et veuillez vous asseoir.

Comme il la précédait dans la vaste galerie qui conduisait au salon, un gros garçon assez jeune, au visage hilare, sortit d'une autre pièce en courant et la heurta presque. Il s'excusa avec gentillesse et familiarité.

— Oh ! pardon ! Je ne vous ai pas fait mal ?... C'est Maître Chanclos que vous attendez ?... Et bien, il ne va sûrement pas tarder nous étions sûrs de l'acquittement.

Un autre personnage passait dans la galerie, des documents sous le bras, puis ce fut une jeune femme brune, très affairée. On sonna. Le valet de chambre prit le temps de désigner un fauteuil à Dominique et, avec une lenteur pleine de majesté, referma la porte du salon et alla ouvrir. Comme personne ne fut introduit dans le salon, la jeune fille en conclut qu'il s'agissait d'un client de second ordre à qui suffisaient les offices de l'un ou l'autre collaborateur du grand patron.

Elle rêva. Quelle atmosphère de luxe, de réussite, de fortune ! Et aussi quelle ambiance de travail fiévreux ! Des sonneries de téléphone retentissaient de tous côtés à la fois. C'était une ruche, un atelier en pleine activité à l'heure où se ferment la plupart des bureaux. Cela ne lui déplaisait pas. Peut-être un jour, dans quelques années, si elle savait le mériter, aurait-elle aussi ses clients à elle. Me Dominique Gervais. Pourquoi pas ?...

Raoul Chanclos tardait. Elle se demanda si celui qu'il défendait aujourd'hui serait réellement acquitté. Elle verrait cela le lendemain dans les jour-

Entre amis

— Le seul moyen pour un homme de bien connaître les femmes, c'est de se marier.

— Et d'observer sa femme ?

— Non... D'observer ce qu'elle dit des autres femmes.

Au Cirque

Il est quatre heures du matin et le farouche dompteur va regagner sa roulotte après avoir terminé la soirée avec des amis.

Mais il réfléchit soudain que son irascible épouse le recevra très mal et, faisant demi-tour, s'en va coucher dans la cage du terrible lion : Néron.

Le matin, sa femme retrouve son mari près de la roulotte.

— Où as-tu passé la nuit ?

— Ma chérie, réplique le dompteur, à mon retour j'ai pensé que tu dormais et que je pourrais te réveiller. Pour ne pas te déranger, je suis allé m'installer dans la cage de Néron.

Alors, la « chérie » méprisante :

— Ah ! le lâche !

Entre père et fils

— Papa, demande le petit garçon, un bigame, c'est un homme qui a une femme de trop, n'est-ce pas ?

— Pas nécessairement, répond le père avec un soupir. Un homme peut avoir une femme de trop sans être bigame.

Chez le chausseur

— Non, vraiment, ces chaussures sont trop étroites et trop pointues !

— Mais, Monsieur, la mode, cette année, veut que l'on porte les chaussures en pointes et très étroites...

— C'est possible. Mais voyez-vous, moi, malheureusement, je porte toujours mes pieds de l'année dernière !

Enfant terrible

Tante Berthe cherche à guérir sa nièce d'un vilain défaut.

— Quand j'étais petite, dit-elle, ma maman me disait toujours que si je faisais des grimaces je resterais laide toute ma vie.

— Eh bien ! tu ne pourras pas dire qu'on ne t'avait pas prévenu ! rétorque posément la fillette.

Au Texas

Un cow-boy s'installe à la table d'un « saloon » avec sa femme et son gosse de six ans.

— Deux doubles whiskies secs ! commande-t-il.

Sur quoi, le mioche :

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Maman ne boit pas ?

naux. En attendant, elle examina le salon.

De magnifiques boiseries, des tapis profonds, quelques meubles de grande qualité et un ensemble de fauteuils Louis XV tapissés de brocart blanc. Aux murs, une superbe toile impressionniste et une peinture abstraite qui la laissa perplexe. Et puis, au centre d'un petit panneau spécialement bien éclairé, le portrait d'une femme blonde, assez belle, en robe du soir.

Une minute plus tard, la porte s'ouvrait brusquement, comme par mégarde. Devant Dominique se dressait le modèle du portrait et la jeune fille put constater que celui-ci devait dater de plusieurs années. Mme Chanclos, en chair et en os, avait été fort embellie par le peintre. En réalité, elle offrait un physique agréable, sans plus, mais sa coiffure et sa toilette étaient d'une sobriété raffinée, d'une élégance très sûre.

— Excusez-moi, dit-elle, je venais chercher un livre. Je croyais qu'il n'y avait personne dans le salon. Vous attendez... mon mari ?

— En effet, madame, dit Dominique qui s'était levée. Je viens de la part de Jacqueline Ganderie, son ancienne secrétaire.

— Très bien, je suis au courant.

Il n'y avait pas le moindre livre dans le salon. D'ailleurs, la femme de l'avocat semblait avoir tout à fait oublié ce qu'elle était venue chercher. Elle examinait la jeune fille avec une attention aiguë, presque douloureuse. Et, aussi rapidement qu'elle était entrée, elle s'en alla.

Juste à ce moment, Dominique entendait un double coup de sonnette, impatient et impératif, un pas masculin et la voix joyeuse du gros homme qui avait failli la bousculer.

— Alors, vous les avez eus, les jurés ?

— Comme d'habitude. Je suis éreinté, Luciani. Dites-moi, personne ne m'attend ?

— Mais si, maître, une jeune fille. Elle est dans le salon depuis un bon moment.

Raoul Chanclos grommela quelque chose que Dominique ne comprit pas. Il était cependant vraisemblable qu'il l'envoyait à tous les diables, elle, son rendez-vous, ses ambitions, son espérance... Elle fut prise d'une soudaine envie de disparaître. Mais comment faire, dans cette maison, pour fuir sans être répérée ? Si on la rattrapait, de quoi aurait-elle l'air ?

Une porte s'ouvrit. Ce n'était ni celle par où elle était entrée tout à l'heure, ni celle par laquelle Mme Chanclos avait surgi. Elle devina que cette porte donnait directement accès au bureau de « l'enchanteur ». Et, en effet, il parut.

— Mademoiselle Gervais ? Veuillez passer dans mon bureau. Je m'excuse d'avoir été en retard.

Elle le suivit, le coeur battant, en proie au plus abominable « trac » qu'elle eût jamais éprouvé. Il s'assit dans son fauteuil Empire, devant sa magnifique table de travail ornée de cuivres ouvragés. Il lui désigna un autre siège en face de lui.

Il était grand et large d'épaules, le physique que l'on attribue volontiers aux tribuns. Avant que Dominique ait pu ouvrir la bouche, il dut répondre à un coup de téléphone et elle vit qu'il avait les traits réguliers, les cheveux à peine grisonnants, le regard noir et très vif. L'appareil raccroché, il se mit à l'interroger posément, d'une belle voix vibrante, cette voix mille fois célébrée et vantée. Deux ou trois fois, de nouveau, des coups de téléphone l'interrompirent. Il s'excusait alors auprès d'elle avec courtoisie. Peut-être était-il difficile dans le travail, mais son aspect n'était pas antipathique, au contraire. Enfin, il fixa les conditions tandis que la jeune fille devenait écarlate. C'était la première fois de sa vie qu'elle traitait de questions d'argent. Il parut ne pas remarquer sa confusion.

— Pouvez-vous commencer dès demain, mademoiselle ? Ah ! je dois vous prévenir que, chez moi, les heures n'existent pas. Ne comptez pas non plus sur les samedis : je plaide le samedi comme les autres jours. Quant aux dimanches... Il m'arrivera parfois d'avoir besoin de vous, de vous emmener dans ma propriété des environs de Fontainebleau ou dans mes chasses de Sologne. Je ne puis mobiliser Luciani qui a déjà de nombreuses affaires personnelles, ni madame Dupré qui est mère de famille, ni Auffages dont le mariage a lieu ces jours-ci, précisément avec votre amie Jacqueline Ganderie, ni de simples dactylographes. Ceci dit, sommes-nous d'accord ?

— Tout à fait, maître. A partir d'aujourd'hui, mon temps vous appartient.

Il sembla satisfait, alluma une cigarette à l'aide d'un briquet en or et, pour la première fois, regarda la jeune fille autrement que comme une banale interlocutrice. Elle se levait pour partir.

— Vous n'avez encore jamais travaillé ? demanda-t-il avec une ombre de sourire.

— Non, maître, mais j'espère m'adapter rapidement, ne pas vous sembler trop novice, trop maladroite.

— Et vous vous intéressez aux maquis de la Justice ?

— Disons que je m'intéresse à la Justice elle-même.

L'ombre de sourire s'accentua.

— Je vois. Vous avez de la foi, de l'enthousiasme, de la conscience. Nous sommes faits pour nous entendre.

Il la conduisait à la porte quand le valet de chambre se dressa devant eux, impressionnant de dignité :

— Madame fait dire à Monsieur que le smoking de Monsieur est préparé pour le dîner de Monsieur et de Madame chez Monsieur le Bâtonnier. Madame fait aussi dire à Monsieur que Monsieur va être en retard. Madame est déjà habillée.

— Nom d'un chien ! s'écria l'avocat. Et moi qui l'avais complètement oublié, ce maudit dîner ! Et moi qui voulais me reposer, dormir, enfin, dormir ! Est-ce vraiment impossible ?

L'accès de colère était si subit, si imprévu, que Dominique se fit toute petite et, comme on ne s'occupait plus d'elle, s'éclipsa sans dire au revoir.

IV

"DOMINIQUE, dit une voix masculine à côté d'elle, ai-je donc tellement changé depuis la semaine dernière ? De l'autre côté de l'avenue, je vous adressais des sourires et de grands gestes. Rien, pas de réaction, vous regardiez sans voir... Allô, allô, mademoiselle Dominique Gervais ?... Ici c'est Alain de Kergilles qui vous parle ! Dois-je raccrocher ? »

Elle commença par le dévisager avec un ahurissement si sincère qu'il éclata franchement de rire et qu'elle ne tarda pas elle-même à l'imiter.

— Excusez-moi, Alain. Vraiment, je suis stupide. Je ne sais pas où j'ai la tête. Ou plutôt, si, je le sais, mais... Voilà, je vais vous expliquer.

— Dans l'autobus, Domi, si vous le voulez bien. Je suppose que c'est pour le prendre que vous êtes arrêtée ici, un numéro à la main. Alors mieux vaut ne pas le manquer, par cette douce température. Moi, je vais tout près de chez vous, boulevard Raspali, où je dîne avec des amis. Nous allons faire route ensemble et vous me direz la raison de votre air « entre ciel et terre ».

Alain de Kergilles était l'un des meilleurs camarades de Dominique. Son père était médecin dans une petite ville balnéaire de Bretagne où les Barry et



— Allons, tu ne te plaindras plus à l'avenir de n'avoir pas suffisamment d'espace de rangement.

leur nièce, plusieurs années de suite, avaient passé leurs vacances. Installé à Paris pour toute la durée de ses études, il logeait chez de vieux amis de ses parents, gens fort austères. Un peu isolé, privé de sa famille, il appréciait l'accueil intime que lui réservaient l'oncle et la tante de Dominique chaque fois que, par un coup de téléphone, il annonçait sa vite. Il était le danseur préféré de Dominique, précisément parce que ni l'un ni l'autre n'aimait fanatiquement la danse. Habituellement, dans les soirées, ils étaient préposés aux disques. Ils bavardaient inlassab'ement, échangeant leurs idées sur la musique de jazz, les livres ou le cinéma, sans oublier les mérites comparés du droit et de la médecine.

Souvent, un peu trop souvent pour que ce fût un pur hasard, Alain « passait dans le quartier » à l'heure où la jeune fille sortait de la faculté. Ils descendaient alors ensemble la rue Soufflot et le boulevard Saint-Michel et il reconduisait Dominique jusqu'à l'appartement de son oncle, rue du Bac.

— Vous avez « séché » des cours, ces jours-ci, dit Alain en affectant de froncer des sourcils trop blonds pour paraître sévères. Deux ou trois fois, comme je... je passais dans le quartier, je vous ai attendue à la porte. Ni vu ni connu. Pas de Dominique.

Ses yeux bleus souriaient malgré lui. Il paraissait à peine ses vingt-six ans malgré sa silhouette athlétique et la ligne presque invisible de moustache qu'il laissait pousser afin de se donner l'air sérieux.

— C'est justement ce que je veux vous expliquer, dit la jeune fille qui avait hâte de placer enfin son histoire. Inutile désormais d'aller me chercher à la faculté. Je n'irai plus Alain. J'ai pris une situation.

— Comment ? Ce n'est pas possible !

— C'est comme cela, pourtant.

Brièvement, elle lui exposa les circonstances qui avaient déterminé cette brusque décision, mais elle garda pour la fin ce qu'elle considérait comme un coup de théâtre, propre à lui assurer la considération du jeune homme ébloui.

— Telle que vous me voyez, je sors de chez Chanclos.

— Alors... je ne vous verrai plus ?

Elle le regarda dans les yeux, surprise plus que flattée de son intonation. Alain n'était qu'un ami. Il n'était pas le seul à lui dire qu'elle était jolie, que sa « queue de cheval » d'un brun sombre nuancé de mordoré ressemblait à un écheveau de soie, que des paillettes luisantes pétillaient dans ses yeux noirs, que ses mains, ses chevilles, sa taille... Bref, elle savait qu'elle lui plaisait comme elle plaisait aussi à d'autres. Mais, pas plus pour lui que pour d'autres, le coeur de Dominique n'avait encore battu.

— Je ne vous verrai plus, reprit-il. Et vous m'annoncez cela froidement, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle ? Mais. Domi, je vais vous faire un aveu : ce n'était pas par hasard que je passais devant la faculté.

— Figurez-vous, dit-elle avec un petit rire, que je m'en doutais un peu. Eh bien, vous aurez davantage de temps pour travailler. Vous en serez récompensé au moment de votre concours.

— Seriez-vous vraiment méchante ?... Je vais me sentir tellement seul !

Elle eut honte de sa dureté et dit en se penchant un peu :

— N'exagérons rien, Alain, il ne faut pas m'en vouloir. Comprenez-moi, je suis fière de me rendre utile. Je suis sous le coup de cette fierté et tout le reste disparaît. Plus tard, peut-être...

— Plus tard, mais quand ?... Dans toutes les professions du monde, il y a des jours de liberté.

— Je crains fort d'en avoir peu, je vous l'ai dit.

L'autobus avait atteint le carrefour Bac—Saint-Germain. Domi se prépara à descendre et le jeune homme la suivit.

— C'est ici que vous descendez, vous aussi ?

— Oui, je monterai à pied le boulevard Raspali. Je vais vous déposer devant votre porte, comme je l'ai fait si souvent. Vous permettez ?

— Bien entendu.

Dominique était joyeuse mais, en la quittant, Alain de Kergilles ne riait pas. Il la regarda disparaître sous sa porte. Comme s'il ne pouvait se décider à rompre brutalement avec ce qui avait été une période de sa vie dont il découvrait seulement l'exquise

saveur évanouie, il fit les cent pas dans la rue, sans se soucier d'être en retard chez les amis qui l'attendaient. « Je suis un idiot, pensait-il, j'aurais dû me déclarer plus tôt... Mais c'est que je n'étais pas absolument sûr de l'aimer à ce point-là ! Je croyais tenir à ma liberté, à mes privilèges de célibataire. Quelle sottise ! »

Alain finit par s'éloigner à regret, les mains dans les poches de son gros manteau. Il n'avait pas la moindre envie d'assister à ce dîner. Il y aurait des femmes, étudiantes en médecine. Elles parleraient d'anatomie, de maladies, d'opérations. Et, surtout, elles ne seraient pas Dominique, ce qui était leur pire défaut. Il les en détestait d'avance.

V

Une vie de chien, c'était le mot juste. Raoul Chanclos était un bourreau de travail, bourreau pour lui-même comme pour les autres.

Dans la pièce qui lui avait été affectée et qu'elle partageait avec deux dactylographes, Dominique s'asseyait à neuf heures du matin et se penchait sur un dossier. Quelques minutes plus tard, on l'appelait chez « le patron ». Il était là, frais, détendu, bien que la présence sur son bureau d'une immense cafetière vide et d'un cendrier empli de mégots de cigarettes révélât clairement qu'il travaillait depuis l'aube. Déjà harcelé de coups de téléphone, c'était cependant pour lui le meilleur moment de la journée, celui où on le considérait comme abordable. La jeune fille en profitait pour obtenir de lui d'une façon précise toutes les instructions dont elle avait besoin.

Ensuite le défilé des clients commençait. On ne verrait plus le grand maître qu'entre deux portes, le visage crispé, la voix irritée. Et rien n'impressionnait davantage Dominique que ces brusques éclats de voix, ces colères pas toujours motivées, ces bordées de jurons qui transformaient instantanément l'homme du monde en débardeur.

Le dimanche amenait une détente relative. Tant que durait la saison des chasses, Chanclos se rendait en Sologne où il possédait un luxueux pavillon. Sa femme l'accompagnait en voiture et, le plus souvent, Dominique. Mme Chanclos conduisait, silencieuse, tandis que le maître, assis à l'arrière avec la jeune fille, compulsait des dossiers, dictait des notes et toute une correspondance. Au pavillon, envahi d'amis dès le matin, Dominique devait donner des séries de coups de téléphone, après quoi elle avait le droit de se reposer, c'est-à-dire d'aider Mme Chanclos à faire les honneurs du logis. Elle côtoyait ainsi les personnages les plus notoires, avocats, magistrats, écrivains, industriels, banquiers ou artistes. Rentrant tard dans la soirée, elle marchait sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller son oncle mais, toujours, l'ayant entendue, il sortait de sa chambre en tapinois, enveloppé dans une grosse robe de chambre et chaussé de pantoufles fourrées, lui faisait signe de se taire et de se rendre dans le salon. Là il s'asseyait dans un fauteuil et allumait une cigarette :

— J'en profite pour fumer en cachette de ta tante. Domi, raconte-moi ta journée.

— Oh ! oncle Etienne, si l'un de tes clients t'avait ainsi désobéi...

— C'est ce que je parviens difficilement à me mettre dans la peau d'un « client ». Une pauvre petite cigarette ne me fera pas de mal. Alors, qui as-tu vu ?... Qu'as-tu fait ?...

Elle donnait son emploi du temps et citait des noms illustres. Etienne Barry hochait la tête.

— Ne te laisse pas éblouir, Domi, ce n'est pas un milieu pour toi. Beaucoup de ces gens ont une vie irrégulière, un passé trouble. Leur réussite même est un mauvais exemple. Ah ! je n'aime pas cela, je n'aime pas du tout cela.

— Mais, petit oncle, ils sont amusants, pittoresques. Leur conversation est intéressante. Ils ont tout vu, tout connu. Le temps file si vite, en les écoutant !

— Je serais très peu rassuré si je ne savais que tu es là-bas sous la protection de madame Chanclos qui a la réputation d'une femme très convenable. Comment se comporte-t-elle à ton égard ?

— Elle est glaciale, avec moi comme avec les autres. Un vrai réfrigérateur. Si on ne comptait que sur elle pour mettre de l'entrain ! Heureusement que son mari s'en charge à lui tout seul. Aujourd'hui il a été particulièrement brillant. Il a une façon à lui de raconter l'affaire Brusson, tu sais, Berthe Brusson qui a empoisonné six personnes... Figure-toi qu'il a refait sa plaidoirie comme s'il était partie civile, c'est-à dire dans un sens diamétralement opposé à celle qu'il a prononcée en faveur de la coupable. Eh bien ! la pauvre, heureusement qu'elle l'a eu pour elle et non contre elle ! Elle aurait été condamnée six fois à avoir la tête coupée !

— Rien de tout cela n'est moral, Domi. Je me suis toujours demandé comment un avocat pouvait montrer tant de conviction plaidant contre sa pensée. Cela tient de l'art du comédien

Etienne Barry soupirait, sceptique. Avant de retourner se coucher, il donnait de l'air dans la pièce et jetait par la fenêtre le mégot de sa cigarette.

VI

La voiture roulait lentement, à cause des virages et du brouillard épais, sur la route qui domine la Seine et, des Andelys, vient à Paris. Raoul Chanclos ne disait rien, ayant assez parlé pendant toute la journée. Son front et ses joues se creusaient des stigmates de la fatigue.

Le matin, ayant déjà reçu plusieurs personnes, il s'était rendu à Rouen, accompagné de Dominique. Ils y avaient déjeuné rapidement avec un groupe de journalistes. A une heure, ils étaient au Palais de Justice et, pour la première fois vêtue de la robe noire, la jeune fille s'était assise près de lui au banc de la défense. Durant les débats, le rôle de Dominique consistait à préparer pour son patron les pièces des dossiers dont il avait besoin et à les lui tendre au moment voulu. L'affaire était ardue, complexe.

Pour ce pauvre individu qui ne disposait pas d'un centime pour lui payer ses honoraires, pour ce déchet d'humanité, intoxiqué d'un alcoolisme héréditaire, il avait plaidé superbement avec fougue, avec une générosité communicative. A l'évocation de l'enfance du malheureux, deux jurés s'étaient essuyé les yeux, la seule femme que comptât le jury avait pleuré, sans se cacher, dans son mouchoir. Le vrai coupable, selon Chanclos, n'était autre que la Société qui laisse parvenir ses enfants à ce dernier degré de détresse. C'était moi, vous et tout le monde.

Dans le fond de la salle, on avait applaudi.

Après une brève délibération, la Cour était revenue avec un verdict de pitié : cinq ans de prison avec sursis.

La route du retour qui s'allongeait au-dessus des méandres du fleuve, semblait ne devoir jamais finir. Les mains de Chanclos se crispaient sur le volant et Dominique, de profil, voyait que sa bouche se pinçait. De temps en temps, il lui demandait :

— Allumez-moi une cigarette, je vous prie.

Elle obéissait, se taisant à son exemple. Il eût mieux valu qu'elle parlât pour l'empêcher de s'endormir mais, pour cela, elle était trop intimidée.

Brusquement la voiture obliqua à gauche, rétablit sa position et stoppa.

Raoul Chanclos, la tête renversée, semblait respirer avec peine. Ses paupières étaient baissées. La cigarette qu'il fumait était tombée à ses pieds. Dominique, en hâte, ouvrit une vitre et posa l'une de ses mains fraîches sur le front de l'avocat.

— Oh ! maître, que puis-je faire pour vous ?

Elle se souvint qu'il ne voyageait jamais sans emporter un thermos de café chaud. Vite elle lui en versa un gobelet. Machinalement, il avala quelques gorgées. Il ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard égaré.

— C'est absurde... absurde... dit-il d'une voix blanche tout en continuant à boire du café.

— Maître, vous allez mieux, vous reprenez un peu de couleurs. Voulez-vous encore un gobelet ?

Ce fut d'une voix plus assurée qu'il protesta :

— Quoi ? Vous êtes folle, ma petite ! Imaginez-vous que j'ai absorbé plus d'un litre de café depuis mon réveil. Je m'endors au volant mais, quand je serai couché, il faudra que je prenne deux ou trois comprimés de gardénal pour arriver à m'assoupir.

— Tout cela est très mauvais, murmura Dominique. Vous devriez...

— Bon sang de bon sang ! C'est la première fois que m'advient une telle défaillance. Heureusement que j'ai encore de bons réflexes. J'ai freiné juste au moment où je me sentais partir... m'évanouir bêtement, comme une quelconque Dame aux Camélias. Un peu plus, nous étions tous les deux précipités dans la Seine. Vilaine fin pour un homme qui a fait la guerre ! Et pour vous, pauvre petite... Allumez-moi une cigarette, je me repose quelques minutes.

— Vous travaillez trop, maître.

— Eh parbleu, je le sais bien ! Mais que voulez-vous que je fasse d'autre ? Au fond, c'est tout ce qui m'intéresse. Je l'ai payée assez cher, la situation que j'occupe. Toute mon enfance, toute ma jeunesse, je les ai offertes en holocauste aux succès de mon âge mûr. D'ailleurs je ne travaille pas seulement pour moi, mais pour mon usine, comme disent ceux qui sont polis ou mon écurie, comme disent les autres. Oui, je travaille comme une brute alors qu'on m'accuse surtout de faire travailler mes collaborateurs. Qu'en pensez-vous, vous, petite fille, depuis un mois que vous êtes chez moi ?

Doucement elle corrigea :

— Presque deux mois déjà, maître.

— Vraiment ? Il y a si longtemps que cela ? Je ne l'aurais jamais cru. Cela prouve que les semaines m'ont semblé courtes en votre souriante compagnie.

C'était la première fois qu'il lui disait une amabilité de ce genre. Elle bénit la nuit qui voilait la brusque rougeur de ses joues.

— Allons, donnez-moi tout de même ce qui reste de café. A moins que vous ne désiriez le boire vous-même.

— Merci, je n'en prends jamais le soir. Mon oncle ne m'y autoriserait pas.

A la pensée de son oncle, une inquiétude lui vint qu'elle exprima aussitôt :

— Votre coeur n'est pas malade, au moins, maître ? Vous savez, il faut le surveiller. On va, on va, et puis un jour...

— Rassurez-vous, dit-il, j'ai un coeur excellent. Si mes nerfs se comportaient aussi bien... Alors, ce café...

Cette fois, il saisit lui-même le gobelet pour le porter à ses lèvres

— Maître, dit Dominique d'un ton consterné, votre main tremble. Il est imprudent que vous repartiez tout de suite. Reposez-vous, détendez-vous... Pourquoi ne dormiriez-vous pas quelques instants ?

— Non, mon petit, il est tard. Votre oncle et votre tante seraient affolés. J'ai failli vous tuer, tout à l'heure. C'est suffisant pour aujourd'hui.

— Mon oncle et ma tante commencent à s'accoutumer à mes horaires fantaisistes. Ne vous tourmentez ni pour eux ni pour moi.

Il s'essuya le front et lissa ses cheveux. Sa pâleur le faisait paraître

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	5	7	3	8	4	2	6	5	3	7	2	4	8
V	V	V	I	U	V	P	O	O	O	L	O	N	T	U	E
8	4	3	7	5	2	6	4	3	8	5	2	6	4	3	7
R	S	U	R	Y	R	U	N	S	S	A	E	S	E	V	E
7	4	2	8	6	5	3	4	2	7	4	3	5	2	4	7
G	G	E	E	F	D	O	L	T	I	I	U	E	O	G	M
7	4	3	8	2	6	4	7	3	5	6	2	4	7	3	8
E	E	S	V	I	U	Z	V	A	L	M	L	V	O	N	E
7	4	2	6	5	7	3	4	2	8	5	3	6	2	4	7
U	O	E	E	E	S	K	T	B	R	S	Y	Z	R	R	A
7	4	3	6	5	7	2	4	8	6	3	7	4	5	7	2
I	E	L	T	P	D	I	S	E	R	O	E	A	O	R	L
7	4	3	5	6	2	7	4	3	8	6	4	2	5	3	7
A	N	S	I	O	L	I	T	E	Z	P	E	E	R	Z	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



plus jeune. Dominique se pencha sur lui en un geste plein de sollicitude, presque maternel.

— Il y aurait bien une solution, maître. Je sais conduire, j'ai mon permis. Mon oncle n'a plus de voiture, et puis... Enfin, il se méfie, il a des raisons pour cela, le pauvre. Mais j'ai eu l'occasion, pendant les dernières vacances, de conduire la même voiture que la vôtre, une « Comète », qui appartenait à des amis. Oseriez-vous vous fier à moi? J'irai tout doucement. Si je fais des sottises, vous reprendrez le volant.

Il la regarda avec une inquiétude dont ils rirent tous les deux. Elle ne l'avait jamais entendu rire ailleurs que dans le pavillon de chasse, lors de dîners qui réunissaient vingt personnes. Finalement il accepta.

Ils changèrent de place et elle démarra, aussi appliquée qu'une enfant qui « se colle » à ses devoirs. Il commença par la surveiller de très près puis, rassuré, se laissa aller au sommeil.

VII

Quand par hasard Chanclos ne plaidait pas et se trouvait chez lui vers cinq heures, il se faisait servir le thé dans son cabinet et s'arrangeait, à ce moment-là, pour y convoquer Dominique. Négligemment, il sonnait le valet de chambre :

— Vous donnerez une seconde tasse, s'il vous plaît. Il y a bien quelques petits gâteaux, dans la maison ?

Une fois ou deux, il décréta « qu'il n'y était pour personne », fit brancher toutes les communications sur l'appareil de Luciani, quitta son fauteuil imposant et vint s'installer en face de Dominique auprès de la table à thé.

— Il y a des limites à tout, déclara-t-il en s'étirant. Parlez-moi de n'importe quoi pendant une demi-heure, sauf de fripouilles, de divorces ou de chicane. Avec vous, je prends un bain de jeunesse et de pureté. Racontez-moi votre enfance.

Elle parlait et, à mesure qu'il l'écoutait, les rides paraissaient s'effacer sur le front de l'avocat. Il s'attendrissait sur les malheurs d'Etienne Barry.

— Je voudrais bien le connaître un jour, ce petit oncle. Tel que vous me le décrivez, avoir eu un fils pareil! Et se trouver ruiné à cause d'un grand crétin qui ne savait pas conduire! Dommage qu'il ne m'aît pas pris pour avocat, à l'époque. Je lui aurais obtenu des conditions moins draconiennes. Et la tante Simone, comment est-elle ?... Pas drôle tous les jours ? Oui, je vois cela... Ils ont de la chance de vous avoir, petit oiseau.

Ce fut dans les mêmes circonstances qu'il évoqua sa propre enfance, sa propre jeunesse et le récit fut conforme à ce qu'en avait rapporté Luciani.

— Une chemise seule et unique à me mettre sur le dos... Quand je les entends grogner, les jeunes, parce quils nont pas encore leur voiture à vingt-cinq ans... Et quand on me jalouse, quand on me brocarde, quand on me déteste à cause de mon train de maison, de mes chasses, de mes réceptions! Ai-je acheté le droit, oui ou non, de faire tout ce que je veux ?

Il reprit un peu plus bas :

— Cest une façon de parler. Il y a des droits qui ne s'achètent pas.

Il faisait rarement allusion à son mariage. Dominique savait cependant, par une phrase de Jeanine Dupré, que celui-ci ne devait guère remonter à plus d'une douzaine d'années. Raoul s'était marié, relativement tard, déjà « arrivé », à une femme qui, elle aussi, avait dépassé la trentaine. On la disait même un peu plus âgée que lui. Mme Chanclos, d'ailleurs, était à peu près invisible, sauf quand elle paraissait au palais à l'occasion des grandes plaidoiries de son mari. Elle sortait beaucoup, se rendait à des bridges, des thés, des cocktails, des conférences. Elle était une sorte de publicité mondaine de son mari. Son élégance était célèbre.

— Ma femme est aussi sociable que je le suis peu, dit-il un jour. Moi, je ne suis qu'un ours. Je désire de toute mon âme le bonheur de mes semblables, à condition de les fréquenter le moins possible. Naturellement, quand je me trouve au milieu d'eux, je m'efforce de leur faire bonne figure. Ils sont là pour m'entendre parler. Alors, je parle, je parle comme un clown fait son numéro. Et, comme le clown, j'amuse les autres, mais pas moi.

Un grand dîner, une réception officielle étaient pour lui une corvée.

— C'est le côté le plus noir du métier, disait-il. J'envie les gens, qui, après le bureau, ont la possibilité de rentrer chez eux, de chausser leurs pantoufles et de fumer leur pipe. Ils ne connaissaient pas leur bonheur.

Un soir quil venait de se mettre en habit pour aller dîner à l'Elysée, il fit irruption dans son cabinet où Dominique s'attardait pour classer une correspondance. Sa cravate blanche pendait sur son plastron empesé et il tempêtait furieusement :

— Bon sang de bon sang! Encore toute une soirée à faire le joli-coeur alors que je prends demain matin le train pour Clermont-Ferrand... Je vais être obligé d'éplucher le dossier toute la nuit, et dans le train... Luciani! Où est Luciani ?

— Maître, vous savez bien qu'il plaide à Lille l'affaire Rougière.

— Parbleu, cest vrai! Et Dupré ?

— Elle est partie. Il est huit heures. Ses enfants ont la coqueluche.

— Et les autres ? Auffages ? Benoît ? Rodriguez ?

— Je crois bien qu'il ne reste que moi qui allais partir aussi.

— Vous, naturellement. Ah! si je ne vous avais pas! Dites-moi, mon petit, savez-vous nouer une cravate d'habit ? C'est le plus urgent pour l'instant. Ma femme s'habille et mobilise tout le personnel pour sa toilette. Elle vient d'envoyer le valet de chambre lui acheter des orchidées ou je ne sais quoi. Rendez-moi ce service et ne m'étranglez pas.

Il leva la tête et elle noua la cravate avec un art tout instinctif car l'oncle Etienne, s'il sortait le soir se mettait en smoking avec une cravate toute faite.

L'opération terminée, elle recula d'un pas et le contempla.

— Comme vous êtes beau, maître! dit-elle en souriant. La Présidente va certainement être éblouie.

Pour la remercier, il lui baisa la main.

— Si seulement je pouvais vous emmener! Ce serait plus gai.

Désormais il lui arrivait plus souvent de rire, de plaisanter avec elle Parfois il lui disait qu'elle avait assez travaillé, qu'elle était pâle, qu'il la libérait sans attendre. Un autre se chargerait de son travail. Ils étaient assez nombreux, dans la maison. Mais elle ne voulait pas de passe-droit, déjà ulcérée par les regards sournois des secrétaires ou ironiques des collaborateurs masculins. Et puis, auprès de lui, pour lui, aucune fatigue ne la rebutait. Elle eût veillé des nuits entières. Elle refusait :

— C'est mon teint habituel, je n'ai pas de couleurs quand je ne me maquille pas. Je vous assure que je vais très bien.

Mais ce qui l'emplissait de joie, c'était de l'entendre lui dire :

— Dominique, j'ai besoin de vous ce soir... J'ai besoin de vous dimanche...

Ces mots : « J'ai besoin de vous », même s'ils s'appliquaient à des tâches fastidieuses, la rendaient heureuse et fière.

Elle était encore persuadée, après des mois de collaboration, qu'elle l'admirait, simplement.

Malheureusement personne, autour d'elle, ne s'y trompait.

VIII

Nul ne sait comme un amoureux jaloux prononcer le mot qu'il ne faut pas dire, éveiller le sentiment qui ne demande qu'à dormir.

Ce fut donc Alain de Kergilles qui, le premier, obligea Dominique à regarder en elle-même. Ce n'avait certes pas été son intention. Il devait ensuite maudire sa maladresse.

Ils s'étaient rendus ensemble au théâtre. Pendant les entractes, la jeune fille n'avait pas cessé de faire l'éloge de son patron. Son talent, son prestige, son éloquence, sa gentillesse quand on le connaissait bien, son coeur qui se cachait sous des aspects de rudesse... Le jeune homme, à la fin, ne put réprimer un accès de mauvaise humeur.

— Oh! votre Chanclos, vous ne respirez plus que par lui! Vous ne voyez plus que par ses yeux.

Elle rougit et se fâcha tandis qu'ils regagnaient leurs fauteuils de balcon.

— Vous êtes stupide, Alain. Quand on passe la majeure partie de son temps avec un homme de cette valeur, il est normal qu'on subisse son influence. Je ne m'en défends pas et je ne vois pas en quoi cela peut vous choquer.

— Cela ne me choque pas mais... Eh bien, oui, cela me fait de la peine. Enfin, Domi, comprenez-moi. Mes sentiments sont-ils pour vous un mystère ? Etes-vous aveugle, ou sourde, ou sotte ? Non, n'est-ce pas ? Alors disons que vous ne voulez ni voir, ni entendre, ni comprendre. Et tout cela parce que...

Le rideau s'était relevé et les voisins proféraient des « chut! » impérieux. Dominique fit alliance avec eux en imposant, elle aussi, le silence à son compagnon. Pourtant, elle saisit mal la signification des scènes finales. Les paroles d'Alain l'avaient piquée au vif.

A la sortie, une pluie de printemps, fine et tiède, se transforma vite en averse compacte. Alain, son imperméable trempé, se débattait pour obtenir un taxi. Quand il l'eut enfin trouvé, il lui vint encore aux lèvres une parole d'amertume :

— Je regrette de n'avoir pas une « Comète » à vous proposer. Moi, je n'ai pas un garage avec trois voitures.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que j'aurai fini ma médecine l'année prochaine, si tout va bien, et que mon père a tout juste de quoi financer mon installation en province. Il m'achètera une « 4 cv », c'est prévu dans les frais de démarrage. Vous savez bien, ces nobles Bretons un peu fauchés ? Eh bien, j'en suis. Celle qui sera ma femme devra se contenter de peu, dans les débuts.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Pour rien, par hasard. Je ne serai jamais célèbre. Je ne ferai jamais fortune. On ne parlera jamais de moi dans les journaux.

— Et alors ?

— Je voulais vous prévenir, Dominique, au cas où vous ne vous seriez pas aperçue toute seule de mon infériorité.

Lorsqu'ils se quittèrent, rue du Bac, elle en voulut à Alain de son visage taciturne. « Il devient vraiment impossible », se dit-elle. Rien ne semble plus importun que le chagrin qu'on a créé.

Alain jaloux de Raoul!

Jamais elle n'avait, jusqu'alors, établi un rapport quelconque entre les deux hommes. Le fait qu'Alain l'aimât ne la surprenait pas. En y réfléchissant bien, elle découvrait que, depuis longtemps, cet amour lui était précieux, tout comme un objet d'usage courant auquel on ne pense guère et qui s'avère indispensable. Alain n'avait jamais parlé aussi nettement que ce soir parce que, dans cette génération, on se dérobe devant les grandes phrases. Il y a des détails d'études, d'examens, de situations. On se montre réaliste ou, tout au moins, on s'en donne l'air. Avant de dire : « Je vous aime », on commence par prononcer avec désinvolture : « Vous me plaisez ». Le fait est qu'on n'en pense pas moins.

Que serait-il arrivé si oncle Etienne n'avait pas été obligé de prendre une retraite anticipée, si Dominique ne

s'était pas mise à travailler, et précisément chez Chanclos ?

N'aurait-elle pas, peu à peu, considéré Alain comme un fiancé officieux ? N'aurait-elle pas été touchée par son amour ? Ne se serait-elle pas mise à l'aimer, simplement ?

Mais tout avait été changé et, malgré cela, Alain avait rompu le silence. Il était jaloux, il souffrait. Oui, son visage, tout à l'heure, n'était pas maussade mais bouleversé.

Dominique, étendue dans l'obscurité, cherchant le sommeil qui ne venait pas, se livrait à un tardif examen de conscience. Faire souffrir, cela devient grave. Il ne s'agit plus d'un jeu. Au moins cette souffrance d'Alain, sa jalousie surtout, avait-elle des motifs ? On ne prend pas ombrage d'un patron quelconque, mais d'un être admiré, aimé...

Brusquement elle se demanda ce qu'elle éprouvait exactement à l'égard de Raoul Chanclos. Une sorte de vertige se creusa en elle. Elle eut peur...

IX

La semaine de Pâques fut marquée par plusieurs événements.

Dominique reçut une lettre d'Alain. Le jeune homme n'avait pas paru rue du Bac, n'avait même pas téléphoné depuis la soirée théâtrale qui avait fini pour lui de façon si décevante. Dominique se disait simplement qu'il boudait. Il saurait bien se manifester quand il en aurait envie.

Et voilà qu'il se manifestait, non pour annoncer sa visite ou solliciter une entrevue, mais pour déclarer qu'il abdiquait. Sa lettre était encore plus triste qu'amère. Il allait jusqu'à s'excuser d'avoir été désagréable.

« Chère Domi, disait-il, *j'ai conscience d'avoir été l'autre soir à la fois ridicule et odieux. En tout cas, c'est ainsi que vous m'avez jugé. Je vous demande pardon, Domi.*

« Mais, croyez-moi, ce n'est pas ma faute. Le moment est certainement mal choisi pour vous écrire une déclaration en bonne et due forme. Tant pis pour moi, j'aurais dû m'y prendre plus tôt et avec plus d'habileté. Maintenant il est trop tard et j'en suis bien malheureux.

« Seulement, comme je me sens tout à fait incapable de continuer à vous voir sans vous dire que je vous aime, sans vous ennuyer de mes sentiments et, surtout, sans vous faire des scènes de jalousie, je crois qu'il vaut mieux pour nous deux que nous cessions de nous rencontrer.

« Je suis certain que vous avez de l'amitié pour moi. Je n'ai jamais vu en vous ni une égoïste ni une coquette. Je suis exigeant, Domi, parce que je suis amoureux. Alors l'amitié ne me suffit pas. Tout ou rien. Plutôt que des sentiments tièdes, je préfère rien.

« Ne me répondez pas, je vous en prie. Vous seriez trop embarrassée. Je ne veux pas d'une lettre de consolation. On ne peut pas consoler un chagrin dont on est l'auteur, sauf en en supprimant la cause. En cela je n'ai pas assez de prétentions pour l'espérer.

« Si, un jour pourtant, vous aviez « réellement » envie ou besoin de me voir, j'arriverais au premier mot, au premier coup de téléphone.

« Adieu, chère, chère Domi. Je vais essayer de vous oublier, mais je crains que ce ne soit pas commode.

« Votre dévoué,

« ALAIN. »

Elle décida de ne pas montrer la lettre à son oncle et de ne pas lui dire un mot de ses différends avec Alain. La pensée d'avoir tant de secrets pour celui qui était pour elle un père et le meilleur des amis la désolait. Elle se sentait coupable, l'âme chargée de fautes confuses impossibles à exprimer, plongée jusqu'au cou dans cette atmosphère équivoque qu'elle supportait si mal.

Toutefois il était nécessaire plus que jamais d'établir autour du docteur Barry une zone de calme et de paix.

Etienne avait revu Maucombe qui l'avait affectueusement gourmandé.

Une retraite, cela ne signifie pas seulement un arrêt de travail, mais un changement de décor, un climat plus sain que celui de Paris, des arbres, de l'herbe, de courtes promenades à pied dans les bois et une chaise-longue sur une terrasse ensoleillée. C'était à ce prix seulement que le coeur cesserait de battre la chamade. « Voyons, mon cher, la campagne ! La campagne, il n'y a que cela ! Laissez tout tomber et allez-vous en !... »

— Facile à dire, grognait Etienne. Ils sont bien gentils, les médecins. Moi aussi, j'ai dit cela à des malades il n'y a pas si longtemps. Et ils en faisaient une tête, ceux qui n'avaient ni maison, ni ressources suffisantes pour aller se mettre au vert ! Je les comprends mieux, maintenant, les pauvres !

Au moment du drame déclenché par Jean-François, Etienne avait dû vendre, comme tout le reste, la modeste demeure provinciale qu'il tenait de ses parents. Simone était sans fortune. Où se retirer, dans ce pays ? N'importe quelle bicoque louée aux environs de Paris coûterait encore trop cher puisqu'il fallait, pour Domi, conserver l'appartement.

— Il y aurait bien une solution, suggéra Simone. La maison religieuse dont ma soeur est Supérieure, près de Blois, reçoit des pensionnaires à l'année, ou même définitivement pour un prix extrêmement modique. C'est un ancien château entouré d'un très beau parc. Nous y serions tranquilles et parfaitement soignés. Quel calme, Etienne ! Plus de soucis. Ni, pour moi, de tâches ménagères. Pense à ton coeur, mon ami. Puisque Maucombe a dit que c'était indispensable...

Il ne répondit ni oui, ni non hocha la tête et tourna les yeux vers Dominique. La jeune fille comprit que, s'il restait à Paris, c'était pour elle, à cause d'elle, pour ne pas la laisser seule. Quand elle voulut prendre la parole, il lui imposa silence, d'un geste ferme.

— Je n'ai aucune envie de mourir, assura-t-il, et j'obéirai à Maucombe. Mais pas tout de suite. J'ai des affaires à régler. Nous verrons cela pour l'été. En ce moment, je suis trop las pour me transplanter où que ce soit.

— Je me demande de quelles affaires tu veux parler, murmura Simone avec scepticisme.

— Tu auras peut-être une surprise. Et moi aussi.

La surprise fut si belle qu'Etienne faillit en mourir. En lisant dans son journal, deux jours plus tôt, la rubrique financière, il avait été frappé par un nom qu'il n'avait plus l'espoir d'y rencontrer depuis une vingtaine d'années. Il s'agissait d'actions d'un chemin de fer sud-africain dont il possédait toute une liasse. Or, quand il avait tout vendu pour désintéresser la victime de son fils, aucune banque n'avait voulu de ces actions. C'est tout juste si on ne lui avait pas conseillé de s'en servir pour allumer le feu. Et voilà que le fameux chemin de fer sud-africain paraissait en pleine prospérité. Les actions recommençaient à être cotées en Bourse et montaient d'un jour à l'autre !

Etienne, en grand mystère, consulta un agent de change qui se chargea de la vente. Il fallait se hâter, la hausse étant factice et l'entreprise sans grand avenir. C'est ainsi que, certain soir, le petit oncle étala sur la table du dîner, sous les yeux de sa femme et de sa nièce ahuries, un impressionnant paquet de billets de dix mille francs.

— Etienne ! s'écria Simone avec angoisse. Que signifie ?... Tu n'as pas ?... Tu as ?... Explique-toi, voyons

— Je n'ai rien à te cacher, ma bonne amie, dit Etienne avec le plus grand naturel. Tel que tu me vois, j'ai cambriolé un grand bureau de poste. Un magnifique hold-up, mitraillette à la main. Tu n'aurais jamais cru cela de moi, n'est-ce pas ?

— Cesse de plaisanter, Etienne.

— Je ne plaisante pas. Le coup terminé, je me suis rendu dans un tripot et, en quelques minutes, j'ai doublé ma mise. Tu vois, c'est extrêmement simple. Si l'on me découvre, Chanclos me défendra. Ou Domi elle-même, pourquoi pas, en somme ?

Il se mit à rire de la mine perplexe des deux femmes. Il rit tant et si bien que, tout d'un coup, son rire se transforma en grimace. Il porta la main à son coeur, se plia en deux et glissa sur le tapis. Les deux femmes durent le relever et le traîner jusqu'à sa chambre où elle l'étendirent sur son lit.

Ce fut seulement beaucoup plus tard dans la soirée, le malaise étant dissipé, qu'il eut la force de leur conter en quelques mots l'heureuse aventure qui venait de lui advenir.

C'était la fin des difficultés les plus graves. Sur cette importante somme, seraient prélevées les centaines de mille francs que les Barry devaient encore. Plus de dettes, quel soulagement ! Le ciel s'était éclairci, on pourrait dormir sans cauchemars.

Oui, mais le reste, qu'en ferait-on ?... C'était, au chevet d'Etienne qui garderait le lit pendant une semaine, un sujet d'inlassables discussions et de projets sans fin.

— Il n'y a pas assez pour acheter une maison, disait Etienne. Aller chez les religieuses est beaucoup plus raisonnable.

— C'est bien, j'écris à ma soeur.

— Je n'ai pas dit que c'était pour tout de suite.

— Tu ne sais pas ce que tu veux... Si nous devions rester ici, j'emploierais cet argent à transformer la cuisine. Tu sais, une belle cuisine moderne, avec un évier à double bec inoxydable, un frigidaire, un gros appareil électrique... Non, peut-être au gaz... Non, électrique, je préfère. Avec des éléments superposés, tout blancs, à poignées chromées... J'y suis souvent, dans la cuisine, et je la voudrais plus confortable.

— Mais puis que nous partons, Simone ! C'est toi qui ne sais pas ce que tu veux.

— Nous partons, nous partons... Avant que tu sois décidé...

— Et toi, petit, qu'en penses-tu ? demanda Etienne à Dominique.

— Oh ! moi, je pense que le plus important est tout de même de soigner ton coeur.

— Mais si tu avais de l'argent, toi, qu'en ferais-tu ?

Elle réfléchit en souriant. Un sourire mélancolique. Ses désirs, si imprécis, ne s'achetaient pas avec de l'argent. Ce fut donc un peu au hasard qu'elle prononça :

— Je crois que je ferais avant tout un beau voyage. Par exemple une croisière en Méditerranée. J'aimerais connaître la Grèce et la Turquie, et aussi...

Elle s'interrompit brusquement, car il lui semblait voir projeté devant elle, en couleurs et sur grand écran, sa propre silhouette auprès de celle de Chanclos, tous deux appuyés à un bastingage de navire et contemplant le

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

ULYSSE

Que faut-il croire ? L'étymologie qui nous donnerait un Ulysse ayant le caractère ordiairement attribué au « bouillant Achille », ou la légende grecque qui nous montre un Ulysse prudent, rusé, souple ? Peut-être ni l'une ni l'autre... Les Ulysse sont trop rares aujourd'hui pour que l'on puisse se faire une idée juste de leur caractère.

URBAIN

Urbain, est-ce « l'habitant de la ville », le bourgeois, ou l'homme rempli « d'urbanité », c'est-à-dire de bienveillance et d'aménité ? Il est vrai que ce peut être les deux à la fois... En fait, les Urbain, qu'ils soient villageois ou citadins, se signalent par leur grande sociabilité dans les petites choses et au dévouement dans les grandes.

URSULE

Pas si « ourses » que cela, malgré l'étymologie peu gracieuse de leur prénom. Pas non plus extrêmement sociables, ou plutôt, pas mondaines, très indépendantes, très originales ; assez adroites et débrouillardes pour faire réussir les projets en apparence les plus extravagants. Très bonnes, mais d'une bonté un peu bourrue qui ne cherche pas les compliments et les remerciements.

VALENTIN - VALENTINE

Que leur prénom ne soit pas menteur et ce sera un grand point pour les Valentin. Est-ce parce qu'ils escomptent cette tenace bonne santé qu'ils sont, en général, plutôt optimistes, gais, mais non pas insouciants, car ce sont, malgré tout, gens prudents, qui ont souci de leurs intérêts et savent les sauvegarder, au besoin, par un travail acharné.

Coeur émotif, mais non pas passionné.

coucher de soleil sur des coupoles de mosquées.

Une obsession, décidément.

Elle se secoua avec un rire de petite fille.

— C'est un peu bête, ce que je dis là. Avant que j'aie le moyen de m'offrir un tel voyage, il coulera de l'eau dans la Corne d'Or...

— Sait-on jamais ? dit Etienne en la regardant du coin de l'oeil. Un voyage, ce n'est jamais bête. Un dépaysement total...

Il avait fermé les yeux. Elles le laissèrent se reposer.

X

L'ONCLE Etienne allait mieux, mais Simone s'impatientait. Le couvent où régnait sa soeur ne pourrait pas les recevoir avant le mois de septembre. Pourvu que le coeur d'Etienne n'eût pas d'accroc jusque-là ! Elle le surveillait plus que jamais, ne parlait plus de cuisine moderne et suggérait que Dominique se cherchât une chambre meublée pour la rentrée.

— Dominique est avocate, répliquait Etienne. Il ne lui faut pas une chambre, mais un appartement.

Simone haussait les épaules :

— Avocate ! Avocate !... Elle se mariera comme les autres, et tant pis pour le barreau.

— Elle ne va tout de même pas, pour le plaisir d'évacuer cet appartement, épouser le premier freluquet venu. Elle mérite mieux. Je souhaite qu'elle se marie avec qui lui plaira.

— Tu ne trouveras jamais qu'un homme soit assez merveilleux pour elle.

— Ma foi, c'est vrai !

— Si Chanclos n'était pas marié, je suis sûre que tu ne la trouveras pas indigne de lui ! Une énorme situation, un grand avenir. Et cela m'étonnerait beaucoup qu'il ne refît pas de politique. Ta Dominique, femme de ministre ! Il te faudrait au moins cela.

Etienne fronça les sourcils et porta la main à son coeur. C'était le moyen le plus péremptoire d'indiquer à sa femme qu'elle devait se taire. Lui aussi détestait certain genre de plaisanterie.

Cependant la jeune fille s'étourdissait de travail. Lorsqu'elle rentrait de chez son patron ou du Palais, ou de la ville de province où elle l'avait accompagné, elle se précipitait sur ses livres et étudiait avec acharnement. Elle pourrait affronter sans péril, au mois de juin, son premier examen de doctorat. Mais ses pensées s'adaptaient mal à un tel changement de direction. Travailler pour son compte personnel ne lui apportait aucune joie. Il fallait aussi tenir compte de la limite de ses forces. Souvent son esprit flottait, absent, refusant de s'astreindre à une aussi sévère discipline. Elle abusait des remèdes toniques ou soporifiques suivant les heures.

— Tu es folle, disait l'oncle Etienne, folle à lier. Tu ferais mieux de prendre de l'exercice ou d'aller danser. La vie que tu mènes n'est pas de ton âge. Puisque mes affaires sont arrangées, tu n'as plus aucune raison de te tuer de travail.

— As-tu fait autre chose toute ta vie, oncle Etienne ?

— Ah ! tu peux m'invoquer en exemple ! Le résultat est joli ! Donc c'est à cela que tu tiens, tomber malade ? Ma chérie, tu vas devenir pâle, maigre et laide. Ton vieil oncle sera obligé de mettre des annonces dans les journaux : « On demande un mari pour une jeune fille disgraciée par la nature, mais possédant de solides qualités morales ». Naturellement, personne ne répondra, car les hommes, ces imbéciles, accordent beaucoup plus d'importance à un museau frais et gracieux qu'à toutes les vertus du monde.

— Eh bien, je resterai vieille fille, mon petit oncle, et je serai une célèbre avocate à lunettes.

— C'est cela, parce que tu auras usé tes yeux... Sérieusement, ma chérie, fais attention à toi.

La tante Simone elle-même trouvait que Dominique « en faisait trop ».

— Je vais aller le voir, moi, ce monsieur Chanclos, et lui dire qu'il exagère. On n'a pas idée de cela. Une jeune fille de vingt et un ans n'est pas un boeuf.

Imaginant sa tante Simone faisant irruption chez Chanclos et le menaçant de son face-à-main, Dominique avait froid dans le dos.

— Je t'en supplie, tante Simone, n'en fais rien. Si quelqu'un doit lui parler de ma santé, je préfère que ce soit moi.

C'était l'oncle Etienne, désormais, qui lui demandait d'un air timide et implorant :

— On ne voit plus du tout Alain, depuis quelque temps. Y a-t-il eu quelque chose entre vous ? Il me semble que tu le négliges. Peut-être est-il occupé par son concours... C'est dommage, il est bien sympathique, ce garçon. Le plus sympathique de tous ceux qui tournent autour de toi avant que tu ne sois si absorbée. Je suis sûr qu'il fera un bon médecin, consciencieux et réconfortant pour ses malades. Et puis, Domi, il t'aime bien...

Naturellement, il se passa ce que les personnes raisonnables avaient prévu. Quoi qu'en pense la jeunesse, elles ont quelquefois raison.

Ayant refusé de soigner un simple rhume, Dominique se trouva tout à coup la proie d'une mauvaise grippe qui dégénéra en bronchite. Il fallut tout l'arsenal des sirops, gouttes dans le nez, sinapismes, ventouses et autres accessoires indiqués en pareil cas pour éviter une congestion pulmonaire. La fièvre la cloua dans son lit pendant trois semaines et elle se retrouva chancelante, terriblement faible, sans volonté ni ressort.

Un magnifique hortensia, envoyé par Raoul Chanclos avec une boîte de chocolats, voisinait dans sa chambre avec une modeste gerbe de lilas qu'Alain de Kergilles, informé par une amie commune, avait fait déposer sans indication d'origine. Malgré cela, Dominique n'avait pas mis en doute l'identité du donateur. « Il faudra que je lui écrive, dès que j'irai mieux. Mais que lui dire ?... »

Un soir, on sonna à la porte. Tante Simone alla ouvrir, fit entrer le visiteur dans le salon et revint, très excitée, dans la chambre où Dominique essayait ses premiers pas sous l'oeil attentif de son oncle.

— C'est maître Raoul Chanclos, annonça-t-elle avec respect. Je le trouve tout de même bien correct, cet homme-là. Se déranger pour voir Domi quand il a tellement de travail ! C'est bien, c'est très bien. Il doit être charitable. Il y a des gens qui gagnent à se faire connaître.

Dominique frissonna dans sa longue robe d'intérieur en laine blanche qui la rendait semblable à une jeune novice. Elle n'hésita pas une seconde à suivre sa famille dans le salon. Des forces, tout d'un coup, lui étaient revenues. Ses joues pâles s'étaient colorées. En passant devant une glace, elle vérifia la courbe harmonieuse de ses cheveux qui flottaient librement et couvraient ses épaules.

— Je suis heureux de vous connaître, docteur, dit Chanclos en saluant Etienne. J'ai tellement entendu parler de vous par votre nièce, et avec tant d'affection ! Vous aussi, madame, elle vous aime beaucoup...

Puis, se tournant vers Dominique comme s'il avait voulu, jusqu'à cet instant, reculer une émotion trop visible :

— Je suis venu prendre de vos nouvelles, ma pauvre enfant. Vous semblez encore bien lasse, mais je vois que vous remontez la pente, grâce aux excellents soins de votre oncle...

Il s'assit sur le plus beau fauteuil de la pièce, que Simone Barry lui désignait avec une considération marquée, et s'adressa de nouveau à Etienne.

— C'est incontestablement ma faute si votre nièce est malade. Je plaide coupable. Mais comme j'ai besoin, moi aussi, d'un peu de repos, j'ai décidé de profiter de la Pentecôte pour m'accorder quelques jours de vacances avec ma femme dans notre propriété de Fontainebleau. Que mademoiselle Dominique nous accompagne, beaucoup plus comme une amie que comme une collaboratrice. Un séjour en forêt achèvera sa convalescence.

Etienne et Simone se regardèrent, perplexes. Les sourcils de Simone se froncèrent. Pour un monsieur d'un certain âge, Chanclos avait l'aspect très jeune. Enfin, si sa femme était là, il n'y aurait rien d'inconvénient dans ce séjour.

— Je ne lui demanderai chaque jour, reprit Chanclos, et encore si cela ne la fatigue pas, que de me taper quelques lettres... Vous connaissez la machine à écrire, n'est-ce pas Dom... mademoiselle ?

— Un peu. Je tape avec trois doigts.

— C'est largement suffisant... Je vous répète, docteur, que je ne la surmènerai pas... Elle fera surtout de la chaise-longue, et des promenades quand elle se sentira plus forte. Cet intermède durera une dizaine de jours. Nous partirons vendredi soir. Est-ce possible ?

— Pour ma part, dit Etienne Barry, je n'y vois pas d'inconvénient... Je vous remercie, maître, de votre sollicitude... Es-tu d'accord, Simone ?... Et toi, petite ?

Toute frêle, le visage rose et tendu, Dominique protesta pour la forme :

— Maître, je ne sais si je dois accepter... Vous êtes beaucoup trop aimable. Si je ne puis que si peu vous aider, il n'y a pas de raison...

Alors il n'eut qu'à prononcer les mots qui avaient le don de la bouleverser, les mots qui suscitaient en elle un inexprimable enthousiasme :

— Mais si, Dominique, il y a une raison. Je crois que j'aurai besoin de vous...

— Merci, maître, répondit-elle seulement.

Même si l'oncle Etienne et la tante Simone se fussent, de toutes leurs forces, opposés à son départ, même si elle avait encore eu 40° de fièvre même si ses jambes avaient refusé de la soutenir, rien n'eut été capable de l'empêcher de le suivre alors qu'il avait besoin d'elle.

Dès le lendemain, elle commença à préparer ses affaires, laver ses blouses de printemps, choisir les robes et chandails qu'elle emporterait à Fontainebleau. Elle se donna un shampooing et soigna sa mise en plis.

— Dominique va beaucoup mieux, disait tante Simone. Regarde, Etienne, ses joues sont déjà moins creuses.

— Oui, je trouve même qu'elle va trop bien, gronda l'oncle à l'abri de son journal déplié.

XI

LE vendredi soir, Raoul Chanclos vint chercher Dominique en voiture. Il emmenait aussi Luciani avec lequel il devait travailler toute la journée du lendemain, mais qui repartirait chez lui le samedi soir. Etienne Barry poussa un soupir de soulagement en apercevant cette seconde silhouette d'homme à l'arrière de la « Comète ».



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES.....	$5.50	$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 10 au 24 octobre 1959 pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Rapports cordiaux avec votre entourage, auprès duquel vous trouverez beaucoup de compréhension. Mais quelques complications sans gravité proviendront des enfants.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Quand il le faut votre esprit est fertile en ressources. Vous aurez l'occasion de vous en servir à la maison pour faire face à des complications dues à l'imagination des vôtres.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Votre ciel sentimental sera au beau fixe, ce qui pour vous doit être assez rare. N'en cherchez pas les raisons, contentez-vous d'en profiter sans discuter la bienveillance des astres.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Bonnes perspectives sentimentales. Vous renouerez une idylle déjà ancienne et presque oubliée, mais sans les motifs d'incompréhension qui jadis vous avaient fait l'abandonner.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Durant la première moitié de la quinzaine, attendez-vous à des heurts conjugaux ou des difficultés d'associations. Ennuis et soucis peuvent venir d'une imprudence.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Excellente quinzaine pour l'amour et pour l'amitié. Dans les relations sentimentales, on saura faire plaisir. Du reste, la plupart des amoureux seront très optimistes.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Des complications interviendront dans votre vie privée. Toutefois, celles d'entre vous qui se fieront à leurs intuitions pourrez éliminer ou atténuer ces préoccupations désagréables.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Ceux qui sauront faire valoir leur charme ou leur beauté au cours de cette quinzaine remporteront des succès qui réjouiront très sensiblement leur coeur et leur amour-propre.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



On devra se méfier des mirages de l'imagination, sous peine de se préparer des déceptions. En outre, les arguments qu'on emploiera pour tenter de convaincre autrui auront peu de succès.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Cette quinzaine, vos liens se consolident. Qu'ils appartiennent au passé ou qu'ils soient récents, ils sont en vous si fortement ancrés que, seule, une profonde fissure à la base pourrait les rompre.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Vous serez sujets à des sautes d'humeurs, surtout dans votre vie professionnelle. Vous aurez tendance à exagérer de menues contrariétés. Gardez-vous des décisions hâtives.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Bonne quinzaine pour les rapports familiaux qui s'amélioreront nettement. Vous serez plus tolérante vis-à-vis d'autrui. Possibilité d'amélioration dans votre vie matérielle.

Depuis des heures, il se demandait s'il n'avait pas le devoir d'empêcher ce voyage. Sa femme l'avait plusieurs fois entendu murmurer en marchant de long en large : « Cette enfant ne se rend pas compte... Elle ne comprend sûrement pas... »

— Etienne, avait-elle dit, ne t'agite pas ainsi. Je ne sais ce qui t'inquiète au sujet de Dominique. D'abord, elle n'est plus une enfant. Elle est majeure. Assieds-toi et ne fatigue pas ton coeur. Tu me donnes le mal de mer

Il l'avait regardée dans les yeux, immobilisé soudain et le visage contracté :

— Simone, n'as-tu pas l'impression... que Dominique a un petit sentiment à l'égard de son patron ?

— Tu es fou ! Evidemment, c'est un bel homme et je reconnais qu'il a du charme. Mais un homme marié, Etienne ! Pense aux principes que nous avons inculqués à Dominique.

Il n'osa pas répondre qu'à leur fils également, ils avaient essayé d'inculquer de bons principes. A quoi bon rouvrir une plaie toujours prête à saigner ? Et puis quel rapport y avait-il entre Jean-François et Domi ? Jean-François avait été un accident comme il s'en produit de temps à autre dans les familles les plus honnêtes, les plus droites. Domi avait un coeur vulnérable, c'était tout.

— Un petit sentiment, Dominique !... Je te demande un peu !...

— Tu as raison, hélas, soupira-t-il en reprenant sa marche fébrile. Je le crois incapable de petits sentiments et c'est bien ce qui me tourmente. Enfin, nous verrons au retour.

Mme Chanclos accueillit la jeune fille avec beaucoup de gentillesse. La maison de Fontainebleau était située en dehors de la ville, déjà en pleine zone forestière. Toute couverte de vigne-vierge, elle présentait un aspect vétuste obtenu grâce à l'art de l'architecte. L'intérieur était décoré et meublé dans un style de cottage anglais, avec tout le confort désirable, d'immenses et profonds fauteuils, des tables basses, une vaste cheminée où, quand les soirées étaient fraîches, on brûlait d'énormes branches.

A la campagne, la femme de l'avocat se dépouillait totalement de sa « mondanité ». Elle se vêtait de robes simples, ne se maquillait pas, lisait, brodait des services de table destinés à des ventes de charité. Elle recommanda à la jeune fille de rester couchée toute la matinée, lui prêta des livres et lui offrit des confiseries.

L'après-midi, la brève formalité du courrier étant expédiée, elle l'emmenait faire de brèves courses en forêt. Jamais Dominique ne l'avait autant vue. Dans le pavillion de Sologne, on recevait chaque semaine des foules d'invités. A Fontainebleau, c'était le calme, l'intimité, le vrai repos.

Mme Chanclos apparut à Dominique comme une femme intelligente, affable et cultivée sans pédanterie. Elle avait connu beaucoup de monde et sa conversation était intéressante. En outre, elle était très bonne, s'intéressait à toutes les misères humaines et particulièrement à l'enfance malheureuse. Son regret non dissimulé était de n'avoir jamais eu d'enfant.

Parfois, elles parlaient de Raoul, mais, dans ce cas, le visage de Mme Chanclos se fermait, devenait impénétrable. Elle disait les qualités d'esprit de son mari, son talent, sa puissance de travail mais jamais une parole ne lui échappait concernant leur vie intime. Trop peu instruite de l'existence pour se dire qu'il y avait là précisément un mystère psychologique et pour se demander si là ne résidait pas la grande douleur cachée de son interlocutrice, le secret de sa froideur et de sa réserve excessive, Dominique concluait un peu légèrement que M. et Mme Chanclos ne constituaient qu'un ménage de parade, associé par une ambition commune à l'exception de tout sentiment humain. Raoul n'avait-il pas parlé dans ce sens sur la route des Andelys ? Elle le croyait d'autant plus que nous aimons assez à croire ce qui correspond à nos désirs.

Or, depuis sa bronchite et de plus en plus, la jeune fille se laissait vivre hors du temps et de la réalité. Ce qui lui donnait l'impression de ne pas reposer sur terre, de se mouvoir sur fond de nuage. Elle ne savait pas si c'était une faiblesse physique ou un état d'espérance confuse et inavouée. Mme Chanclos, comme la plus anonyme promeneuse de la forêt, n'était qu'une figurante. Elle n'existait pas. Il n'y avait pour acteurs principaux de cette comédie qui pouvait devenir un drame, que Raoul Chanclos et Dominique Gervais.

Le séjour touchait à sa fin et, bien que Dominique se portât parfaitement, les heures prenaient ce goût de cendre des vacances presque achevées. Un matin, à la table au petit déjeuner servi dehors sur la terrasse — car Dominique avait cessé de faire la grasse matinée — la femme de chambre tendit à Mme Chanclos un télégramme. Celui-ci, à peine ouvert, trembla dans la main de celle qui le lisait. Mme Chanclos demeura longtemps silencieuse puis tendit le papier bleu à son mari.

— Alors, que faites-vous ? demanda-t-il d'une voix très douce.

— Je pars, bien entendu, dit-elle. Je prends l'*Aronde*.

Dominique, se sentant de trop, avala en hâte son café et disparut. Quelques instants plus tard, par la fenêtre de sa chambre, elle vit Mme Chanclos démarrer, au volant de sa voiture personnelle. Elle était en costume de voyage très sombre. L'*Aronde* guidée sans doute par des mains trop nerveuses, manqua le visage de sortie et faillit heurter la grille.

La jeune fille n'osait plus descendre de sa chambre. Où Mme Chanclos était-elle allée ? Serait-elle absente longtemps ? L'idée de rester seule avec Raoul la faisait frissonner de la tête aux pieds. Elle finit par se raisonner. C'était une solitude très relative, en compagnie d'une cuisinière, d'une femme de chambre et d'un jardinier. Elle ne se décida pourtant à remettre le nez dehors que lorsqu'elle entendit claquer la porte du bureau de Raoul situé au premier étage.

Elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds, prit un livre et alla s'allonger sur un des transatlantiques de la terrasse, en plein soleil. Le temps était magnifique, un temps de plein été. Elle ferma les yeux sous ses lunettes noires et s'abandonna aux rayons ardents.

Elle s'était endormie. La voix de Raoul, tout auprès d'elle, la réveilla.

— Faites attention, disait-il. Pour l'instant, vous avez le teint de la même couleur que les roses du jardin, mais, en vous attardant, vous risquez de devenir aussi rouge que les pivoines. Le soleil de printemps est traître, Dominique.

Elle sursauta et s'assit, ne trouvant pas un mot à dire.

— Enlevez vos lunettes, reprit-il. Je déteste ne pas voir les yeux d'une personne qui me regarde. C'est déloyal.

Elle ôta ses lunettes machinalement, sans discuter, et se frotta les yeux, éblouie par la clarté. Elle posa une question qui, aussitôt, lui parut très sotte :

— Madame Chanclos est partie ?

— Oui, dit Raoul en allumant une cigarette. Une personne de sa famille est au plus mal. Elle reviendra dès demain. Peut-être même cette nuit. Elle n'est allée qu'à Dijon, ce n'est pas loin.

[*Lire la suite page* 29]

[*Suite de la page* 16]

qui avait commencé à négliger quelque peu ses malades — une femme, la plupart des médecins russes étant d'ailleurs des femmes — il lui fut vite donné à entendre que ses collègues étaient toutes outrées de sa conduite. Rares sont ceux qui peuvent résister à cette sorte de censure de masse.

Les enfants commencent à fréquenter l'école à l'âge de sept ans et rapportent du travail à faire chez eux dès le premier jour. A la fin de l'année, ils reçoivent une liste de livres à lire pendant les vacances. L'élève de treize ans a environ deux heures et demie de travail à faire à la maison. Dans les classes terminales, les plus assidus peuvent y consacrer chaque soir cinq heures ou plus.

Le « bûcheur » n'est jamais un objet de moquerie. « Réussir dans ses études n'a rien de déshonorant », m'a dit un Russe. Décrocher des bonnes notes est, en effet, une entreprise qui en vaut la peine, puisque l'étudiant qui a obtenu la médaille d'or a la possibilité de fréquenter l'université de son choix sans obligation d'examen d'entrée et avec une bourse dont le montant égal souvent bien des salaires dans l'industrie. Au moment des examens il arrive que des élèves surmenés s'évanouissent de fatigue. Ranimés, ils continuent les épreuves avec obstination. Des carnets de notes sont envoyés aux parents chaque trimestre pour être signés par eux. Les notes données sont 5 (excellent), 4 (bien), 3 (moyen) et 2 (mauvais). 1 équivaut à très mauvais. Les élèves qui ont du mal à suivre sont pris en main et ont des cours de rattrapage, car en Russie l'échec est souvent considéré comme plus grave de la part du maître que de celle de l'élève.

Classes par roulement

L'Union Soviétique a connu une énorme expansion de population après la Seconde Guerre Mondiale, et les écoles sont bondées. Les Russes ont résolu le problème en établissant un roulement de classes de vingt-cinq à trente élèves. Au lycée No 330, les élèves des quatre premières classes arrivent à huit heures et demie et restent jusqu'à une ou deux heures. Les élèves des classes supérieures vont au cours de deux heures et quart à cinq heures et demie. Grands et petits utilisent les mêmes pupitres — ce qui aboutit à quelques situations pénibles — mais ont des professeurs différents. Le lycée No 330 avait trente-six professeurs femmes et quatorze professeurs hommes, ceux-ci chargés pour la plupart des classes terminales.

Les plus jeunes élèves étudient surtout la lecture, l'écriture et le calcul, faisant par-dessus le marché un peu de chant, de dessin et de culture physique. Apprendre à lire ne semble présenter aucune difficulté majeure. J'ai constaté un nombre qui m'a paru étonnant de défauts de prononciation, bégaiement ou bredouillement, mais aucun enfant n'éprouvait d'empêchement majeur à lire correctement. En fait, bon nombre d'entre eux savent déjà lire avant d'aller en classes. Peut-être est-ce parce que les mots russes se prononcent exactement comme ils s'écrivent : le russe est une langue phonétique qui se prête aux anciennes méthodes d'enseignement phonétique. Du moins en partie en est aussi responsable l'attitude de la famille et des maîtres. Personne ne met de point d'honneur à ce que l'enfant sache lire à tel âge, et celui-ci a tout son temps devant lui pour apprendre.

En avance sur les contemporains américains

Dans les classes supérieures, la tâche se complique : les élèves apprennent l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, la physique, l'électricité, la chimie l'histoire, la géographie économique et des matières techniques comme le dessin et la construction d'automobiles.

Vers quatorze ans (en 5e ou 4e), ils apprennent une langue étrangère, anglais ou allemand. Ils passent une bonne partie de leur temps à lire la littérature tant russe qu'étrangère. La liste de livres traduits de l'anglais en russe qu'ils doivent obligatoirement avoir lus est imposante et comprend des titres tels que Tom Sawyer, Huckleberry Finn, l'Ile au Trésor, les Voyages de Gulliver, Ivanhoe, Olivier Twist, la Foire aux Vanités, la case de l'Oncle Tom et les oeuvres de Shakespeare.

Quand ils terminent leurs études, les jeunes Russes ont probablement lu plus de *classiques* anglais et américains que la plupart des Américains de leur âge.

A première vue, les élèves de là-bas semblent en avance sur leurs contemporains américains. On a cité le cas d'une fillette qui ayant fait sa quatrième en Russie vint aux Etats-Unis. Après examen, les autorités du collège décidèrent de la faire entrer en première. Malgré ses difficultés avec l'anglais, elle suivit très bien.

C'était une élève exceptionnellement douée et il serait injuste de conclure de son exemple que tous les Russes prêts à entrer en troisième valent nos élèves de première. Mais il semble exact que la scolarité russe secondaire équivaut à la scolarité secondaire plus une année de collège ici. C'est en partie une question de répartition d'heures : comme tout en Russie, les écoles marchent sur la semaine de six jours. Les Russes passent en classe dix ans, alors que les Américains en passent douze.

Les écoles russes ont un défaut évident. On y apprend « par coeur » — comme un catéchisme, à telle question,

[*Lire la suite page* 37]

Blaupunkt

La perfection absolue n'existe probablement pas . . . mais il y a des moments où une impression de rare satisfaction vous dit que vous vous trouvez en face d'une réalisation l'approchant de très près . . . comme, par exemple, lorsque vous voyez et entendez le nouvel appareil stéréophonique BLAUPUNKT "ST. LAWRENCE" à haute fidélité AM-FM. En effet, cet appareil comprend l'art des ébénistes canadiens et l'habileté consommée d'ingénieurs européens en électronique afin de créer un chef-d'oeuvre mémorable.
Le "ST. LAWRENCE" s'obtient en deux bois magnifiques. Noyer suédois et teck, et comporte un système de réglage sonore Variocoustic avec commande séparée des basses et des hautes et un adaptateur de pièce à bouton-poussoir à quatre positions.
4 gammes d'ondes de la radio. Six haut-parleurs pré-réglés et euphoniquement assortis.
Suppression automatique du bruit de fond.
Changeur de disques ultra-silencieux, à 4 vitesses. Prises pour haut-parleur supplémentaire.
Le "ST. LAWRENCE" offre un grand espace pour garder plus de cent albums, de même qu'un enregistreur magnétique incorporé.
Prix (en noyer suédois) $699.00
Cette élégante ébénisterie est exclusivement conçue et façonnée au Canada pour ROBERT BOSCH (CANADA) LTD.

Blaupunkt

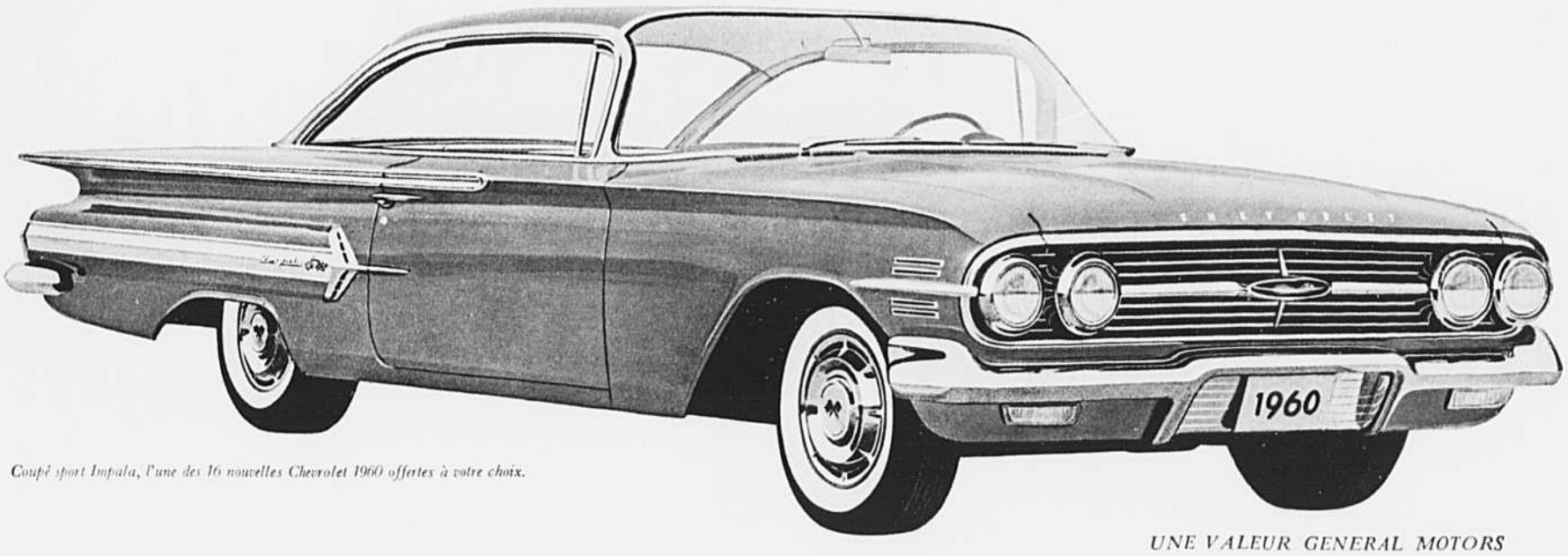
BLAUPUNKT vous offre le choix le plus complet de modèles pour tous les goûts en appareils de radio à haute fidélité, AM-FM de table, depuis $99.50, jusqu'aux consoles stéréophoniques à haute fidélité à $959.00.
Ces appareils s'obtiennent en différents bois et finitions. Prix légèrement plus élevés dans l'Ouest du Canada et les Maritimes. Les appareils BLAUPUNKT, secondés par un service d'entretien sûr, sont exposés chez des vendeurs qualifiés à travers tout le pays, et sont garantis par ROBERT BOSCH (CANADA) LIMITED, également distributeurs de changeurs de disques portatifs et stéréophoniques à haute fidélité PERPETUUM-EBNER, et des enregistreurs à ruban stéréophoniques à haute fidélité UHER.

BLAUPUNKT



9818

voici, pour la toute première fois... l'élégance alliée à l'économie



Coupé sport Impala, l'une des 16 nouvelles Chevrolet 1960 offertes à votre choix.

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

L'INCOMPARABLE CHEVROLET '60

Voici une voiture d'une beauté vraiment exceptionnelle. Une voiture vaste et confortable, mue par un moteur robuste et plein de fougue, et pourtant remarquablement économique et silencieux. Perfectionnements modernes, construction de qualité . . . la Chevrolet '60 est la voiture qu'il vous faut: elle est vraiment incomparable dans sa catégorie.

Attendez jusqu'au moment de la voir. Tout en la Chevrolet '60 — la moindre de ses lignes, chaque caractéristique mécanique — atteint une perfection qu'on aurait cru impossible dans une voiture de ce prix.

La Chevrolet allie des qualités pratiques et économiques (grâce à un nouveau V8 à faible consommation) au confort et au silence qu'on ne trouve habituellement que dans des voitures de prix élevé. Voici la Chevrolet 1960: sobre élégance, lignes nouvelles et hardies, vaste intérieur offrant des sièges larges et profonds, et tout l'espace qui permet à des occupants de grande taille de voyager à l'aise, en particulier sur le siège avant. En un mot, voici la voiture familiale rêvée.

Il faut examiner en détail cette voiture pour en apprécier la beauté, la qualité de fabrication. Il faut aussi l'essayer pour se rendre compte de l'étonnante douceur de son roulement silencieux et exempt de vibrations. Une fois que vous serez passé chez votre concessionnaire Chevrolet, vous comprendrez notre enthousiasme, et nul doute que vous le partagerez. *Car, il n'est rien comme une voiture neuve, et il n'y a jamais eu de voiture neuve comme cette Chevrolet '60.* Voyez et essayez une Chevrolet aujourd'hui même.

LA VOITURE À PRIX POPULAIRE LA PLUS PROCHE DE LA PERFECTION!

UNE RÉVÉLATION, UNE RÉVOLUTION

LA Corvair PAR CHEVROLET

★ ★ ★ AVEC LE MOTEUR À L'ARRIÈRE COMME IL SE DOIT DANS UNE VOITURE COMPACTE!





Vous avez le choix entre deux Corvair. Ci-dessus, le modèle de luxe Corvair 700.

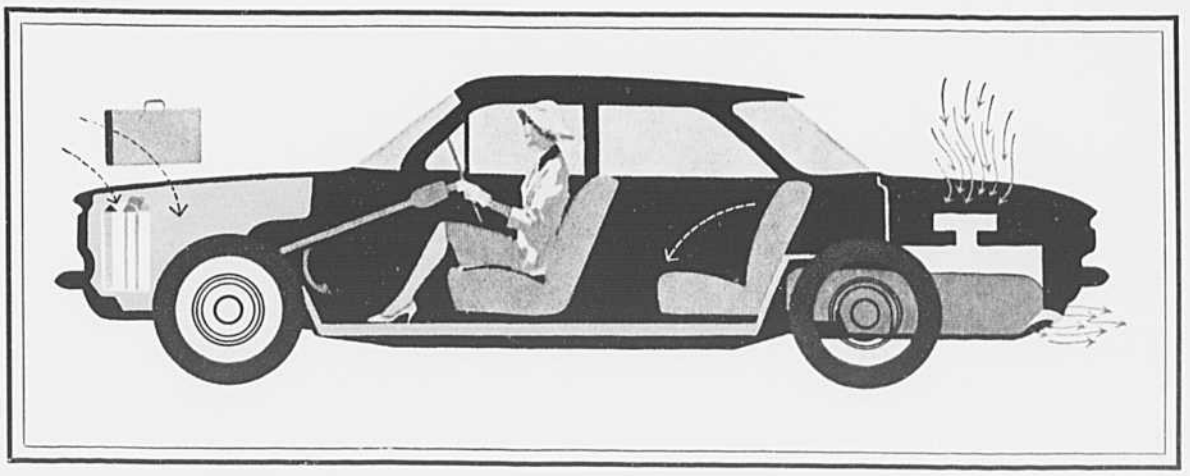
UNE VALEUR GENERAL MOTORS

La seule voiture canadienne avec moteur horizontal type aviation!
La seule voiture canadienne avec suspension à 4 roues indépendantes!
La seule voiture canadienne avec un moteur d'aluminium refroidi à l'air!

Les rumeurs à son sujet étaient vraies . . . mais elles ne disaient pas tout. En effet, voici, pour la première fois, une voiture canadienne vraiment compacte, vraiment économique, qui possède la suspension et offre le confort des voitures à 6 places auxquelles vous êtes habitué. Le secret de cette réussite: le *premier moteur en aluminium monté à l'arrière* dans une voiture canadienne, un 6-cylindres absolument sensationnel formant bloc avec la boîte de vitesses et la transmission, ensemble de grande légèreté. Un moteur qui vous fera parcourir 30% plus de milles au gallon et vous fera oublier l'antigel, car il est *refroidi par air.*

Le plancher est pratiquement plat, ce qui signifie plus de place pour les jambes. La Corvair est de 5 pouces plus basse, de 2½ pieds plus courte, de 1,300 livres plus légère que les sedans classiques; c'est un plaisir de la conduire dans la circulation dense, dans les endroits encombrés. Pourtant, sa carrosserie monocoque Unistrut signée Fisher, autre exclusivité, offre suffisamment d'espace pour 6 occupants de forte taille. Grâce au montage à l'arrière du moteur, le plancher est pratiquement plat, de l'avant à l'arrière, en sorte qu'il y a suffisamment d'espace pour les jambes de chacun des occupants. *La direction est douce*, sans qu'il soit besoin de servo-mécanismes. Le poids du moteur étant reporté à l'arrière, la conduite est plus facile, le freinage est plus efficace. De plus, *grâce à ses 4 roues indépendantes*, la Corvair a une suspension plus moelleuse que bien des voitures plus coûteuses.

Et vous apprécierez son prix. Aussi remarquables, aussi pratiques que puissent être tous ces avantages, il en est un que vous apprécierez par-dessus tout: c'est son bas prix. Ne manquez pas de passer chez le concessionnaire Chevrolet aussitôt que possible. Voyez cette merveille de mécanique, la Corvair . . . la première voiture canadienne vraiment "compacte" et qui vous est offerte pour un prix vraiment modique.



LE PLANCHER EST PRATIQUEMENT PLAT, laissant le maximum d'espace pour les jambes. Le réservoir d'essence est à l'avant. On peut obtenir un siège arrière pliant (moyennant léger supplément) qui laisse un plus vaste espace encore pour les bagages. Le moteur léger monté à l'arrière forme bloc avec la boîte de vitesses et la transmission. C'est le premier moteur à 6 cylindres horizontaux opposés jamais fabriqué en série. Il développe une puissance ultra-douce. Et pour "habiller" cet ensemble, une carrosserie aux lignes sobres, simples, modernes. IL N'Y A RIEN COMME UNE VOITURE NEUVE . . . ET IL N'Y A AUCUNE VOITURE COMPACTE COMME LA CORVAIR CHEVROLET.

SUR TOUTES LES SCÈNES

par Francine Montpetit-Poirier

REHABILITATION DU PUBLIC

— « Or donc, vous vous flattez d'atteindre le succès sans la moindre concession aux exigences vulgaires du public ? »

— « Je n'ai jamais vu pour ma part que le public eût des exigences vulgaires. Mais j'ai observé qu'il témoignait sa reconnaissance à ceux qui lui marquent du respect ».

Cette réponse admirable appartient à Jacques Copeau. Elle est extraite de *L'Impromptu du Vieux-Colombier*, publié à New-York en 1917. Rappelons tout d'abord à nos lecteurs que Copeau a été l'instigateur génial du renouveau théâtral en France. C'est lui précisément qui a soulevé le grand vent purificateur qui a nettoyé les scènes parisiennes de ses immondices. Jusque-là, le public s'abêtissait au spectacle de pseudo drames psychologiques, véhicules de l'adultère, de l'inceste et de la vulgarité. Copeau a rappelé à ses contemporains oublieux que la dramaturgie française comptait aussi dans ses rangs Molière, Racine, Marivaux et Musset ; qu'il existait en France des inconnus nommés Claudel et Giraudoux et qu'il fallait à tout prix exterminer la laideur pour ressusciter la poésie. C'est lui, Copeau, qui a formé les prestigieux disciples qui ont perpétué la noble tradition. Dulin, Jouvet, Barrault, Vilar, Barsacq et combien d'autres se réclament tous du grand Maître.

Le public, ébloui de retrouver tant de fraîcheur, de jeunesse et de propreté, a suivi le mouvement. Il oublia très vite les affligeantes soirées d'antan pour retourner aux sources intarissables de la beauté.

J'ai cru devoir expliquer brièvement « l'expérience » Copeau avant de plonger dans ma petite apologie personnelle.

On soutient généralement dans nos milieux intellectuels que le public canadien-français, par trop primaire, n'a pas pu suivre l'évolution théâtrale des cinquante dernières années ; que sa capacité d'absorption ne dépasse pas le niveau des émotions superficielles du *Maître de Forges* ou les facéties burlesques de notre revuiste national ; qu'en conséquence, il faut, pour réussir à draîner la foule dans nos théâtres, flatter sa propension au pathos mélodramatique ou satisfaire aux exigences de ses bas instincts.

Cette opinion — je le confesse — j'ai été tentée de la partager : en constatant l'inutilité des efforts déployés par nos directeurs de troupes pour ramener les gens à apprécier le beau théâtre. Ce que j'oubliais, dans mon ardeur de néophyte, c'est qu'une évolution est affaire de patience et de ténacité. Songe-t-on qu'il y a vingt-cinq ans, Molière était inconnu du grand public ici ? Aujourd'hui, il fait salle comble. Et Claudel aussi. Et Montherlant. Demain, Audiberti et Synge ne seront plus des étrangers pour nous. Songe-t-on qu'il y a dix ans la magnifique salle de la Comédie Canadienne abritait les évolutions douteuses des « stripteaseuses » de l'époque ?

Cela démontre assez, il me semble, que le public canadien-français aime se divertir ailleurs que chez La Poune. (Elle a dû plier bagages faute de clientèle).

Non, le spectateur normal n'a pas d'exigences vulgaires. Son premier élan le porte d'emblée vers l'authentique, le vrai, la « belle ouvrage ». Il arrive que des faiseurs à la mode, soucieux de dollars et de célébrités, déforment ce goût initial au profit de la bassesse et de la stupidité. Le théâtre est une vaste école. Les élèves qui le fréquentent se modèlent sur les enseignements de leurs maîtres. Mais je soutiens et je répète que le spectateur, comme le nouvel élève, est disposé à enregistrer ce qu'on lui offrira. Et celà, sans idées préconçues. La prétendue vulgarité du public a été fabriquée de toutes pièces par ceux qui avaient intérêt à ce que pareille légende subsiste. Je résiste à la tentation méchante de la nommer. Ils sont trop près de nous et certains d'entre eux jouissent encore d'une estime et d'une considération inexplicables. L'oubli les recouvrira bien vite, fort heureusement.

Où est le bon théâtre ?

Tout cela est bel et bon, me dites-vous, mais comment reconnaître le bon théâtre ? A nous, qui sommes des spectateurs moyens et non des spécialistes de la question, qui pourra nous apprendre à discerner la bonne pièce de la mauvaise fabrication ? Cette préoccupation inquiète une de mes lectrices, madame Yvonne G., des Trois-Rivières. Elle spécifie que : « son budget ne lui permet pas de voir tout ce que l'on présente » . . . et qu'elle aimerait « réserver ses sorties pour des spectacles de qualité ».

Cette recherche vous honore, chère madame, et confirme ce que j'affirmais plus haut sur les dispositions naturelles du grand public. Il n'existe pas de règles absolues pour guider un spectateur dans une salle de spectacle plutôt que dans un autre. C'est votre goût naturel, votre culture et votre jugement qui vous guideront, plus sûrement que n'importe quelle recette. L'important est de savoir analyser pourquoi on a aimé un spectacle et pourquoi on en a détesté un autre. Je vous propose, en guise de réponse, un AXIOME de Théodore de Banville qui me semble résumer et concrétiser tout ce qu'on pourrait écrire sur la question :

Toute représentation dramatique est une oeuvre qui se fait en commun entre *l'auteur, le comédien*

et le public

Il faut que l'émotion de l'auteur, transmise par le comédien au spectateur, retourne du spectateur au comédien, de façon à ce que ces trois âmes n'en forment qu'une : si la chaîne électrique vibrante qui les relie est un instant brisée, il n'y a plus que le malentendu. C'est le néant, la nuit noire, des passants devant qui on parle de choses qui leur sont étrangères et qui ne sauraient les intéresser.

donc

en fait de théâtre est bon et profitable tout ce qui amène une communion durable entre le comédien et le spectateur.

MAUVAIS ET MORTEL TOUT CE QUI FAIT OBSTACLE A CETTE COMMUNION

Les amateurs de références pourront retrouver cet axiome dans un article du *National* paru le 20 décembre 1875.

Cours d'art dramatique

« Mon enfant semble manifester un joli talent en déclamation. Ses professeurs m'encouragent à le confier à une école de diction. Où dois-je m'adresser ? »

« Ma jeune fille de seize ans rêve de devenir actrice. Devant son insistance, j'ai décidé de l'envoyer suivre des cours d'art dramatique. Connaissez-vous de bons professeurs ? »

Qu'on se rassure. Mon intention n'est pas de publier une rubrique de toutes ces écoles, en jugeant des mérites respectifs de leurs professeurs. Je me permettrai seulement quelques petits conseils inspirés du bon sens et de la mesure.

Je ne découragerais pas une maman de vouloir parfaire la culture de son enfant par la fréquentation des cours de diction et d'art dramatique. Ce ne sera pas du temps perdu de toutes façons, pourvu toutefois que ce désir ne réponde pas à un sentiment de vanité chez les parents et que ces études ne détruisent pas le naturel chez l'enfant.

Le mot clé est lancé : le NATUREL. L'art de bien dire et de bien jouer se trouve dans la vérité. Gare donc aux charlatans qui exploitent parfois l'engouement des jeunes pour le métier de comédien. Se rappeler qu'il n'y a pas d'art et de beauté que dans la simplicité et le vrai.

La diction, affirmons-le sans crainte de nous tromper, n'est pas une science. Il existe quantité de méthodes pour apprendre à dire, mais apprennent-elles à bien dire ? Les règles de la diction ressemblent aux règles de tous les autres arts. Elles prennent leur source dans la nature et s'adressent avant tout à l'observation et au jugement. Méfions-nous des maîtres pédants qui prétendent détenir les secrets d'une méthode absolue. Ils oublient que l'art est l'art et qu'on ne saurait tracer de limites à la perfection.

De quoi s'agit-il, en définitive ? D'apprendre aux élèves à bien lire et à bien dire un texte, de leur montrer l'utilité du langage correct et de leur faire sentir et goûter les beautés de la littérature d'expression française.

Le maître ne doit pas transformer ses élèves en phonographes ambulants qui vont, répétant n'importe quoi sans réfléchir à ce qu'ils disent, tout en respectant scrupuleusement les intonations du professeur. Ce faux enseignement du « dites comme moi » est dangereux. Il s'adresse uniquement à l'oreille et néglige le cerveau.

Reconnaissons toutefois que cette méthode du perroquet est, au début, la seule rationnelle et pratique. Il faut d'abord copier servilement. Encore faut-il que le professeur soit lui-même un bon modèle et qu'il comprenne et fasse comprendre que cet enseignement n'est qu'un prélude, un moyen vers l'imitation de la nature.

Il y a d'ailleurs deux façons d'imposer le « dites comme moi » à ses élèves. L'une qui consiste à expliquer le texte, à montrer les mots de valeur, à indiquer la ponctuation parlée, à signaler les changements de ton.

C'est celle qui dit le POURQUOI et c'est celle qui doit être recommandée.

L'autre, qui consite à réciter la tirade de l'élève et à faire répéter celui-ci sans lui donner une explication.

C'est celle-là que nous signalions comme étant dangereuse.

Quant à la recherche du professeur d'art dramatique, il faut dire son importance primordiale pour qui entend faire carrière au théâtre. Son in-

[*Lire la suite page* 50]

[*Suite de la page* 24]

— Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagnée ?

— Ce n'était pas très indiqué.

Il n'ajouta rien et elle eut l'impression d'avoir été très indiscrète. Ce départ avait quelque chose de mystérieux, de troublant. Raoul, assis en face d'elle sur un fauteuil de toile jaune, jouait avec des graviers. Il ne cessait de la regarder.

— Que vous arrive-t-il, Dominique ? Vous paraissez inquiète, ou ennuyée. Je suis sûr que vous avez pris un coup de soleil. Vous ne vous sentez pas bien ?

— Je vais très bien, grâce à vous et à votre hospitalité. Je crois que, maintenant, je pourrais rentrer à Paris.

— Il n'en est pas question. Je ne vous lâche pas. Votre convalescence n'est pas terminée. Je veux vous rendre à votre oncle absolument rétablie. Et un peu plus bronzée que vous ne l'êtes. Une petite dose de soleil chaque jour, mais sans abus.

Leurs yeux se sourirent et ce fût simplement qu'il ajouta :

— Vous êtes très belle.

Il avait dit cela comme on constate une évidence, comme on dit, en toute innocence : « Votre robe vous va bien », ou « vous avez changé de coiffure ». Elle s'aperçut que, sur une petite table pliante, le couvert avait été mis pour deux personnes avec un bouquet de roses sauvages. La femme de chambre apportait les hors-d'oeuvre. Ils s'attablèrent et déjeunèrent presque en silence.

Dominique se demandait quelles étaient les heures des cars. Si elle rentrait à Paris, ce serait sans solliciter aucun avis.

Il y avait très peu de courrier ce jour-là. Les doigts de Dominique tapaient tout de travers. Raoul était à court d'idées et réfléchissait interminablement entre les phrases comme un mauvais écolier. Tout d'un coup, il jeta les papiers sur son bureau.

— Au diable tout cela ! s'écria-t-il. J'en ai assez. Préférez-vous vous reposer ou faire un tour dans la forêt ? Moi, j'aimerais plutôt me promener, il fait si beau ! Nous avons bien le temps d'être enfermés, la semaine prochaine, et de retrouver les turpitudes de nos clients.

— Je préfère me reposer, dit Dominique qui songeait à la protection tout illusoire des domestiques.

— C'est cela, allons nous promener, dit Raoul en se levant. Je ne prends pas la voiture. Pour une fois que j'ai le loisir d'aller à pied !

Elle se leva, légère et souple dans sa robe blanche.

XII

Dans la forêt, d'un commun acord, ils évitèrent les rendez-vous des promeneurs, les files d'autos, les groupes de campeurs affairés et ceux qui affrontent les rochers de Fontainebleau avec autant de gravité et de matériel que s'ils tentaient l'ascension des aiguilles du Mont-Blanc.

Chanclos connaissait par coeur la forêt. Ils s'engagèrent dans un sentier qui les mena vers une clairière, véritable décor dantesque en miniature. L'herbe était fraîche autour des blocs de pierre. Raoul enleva sa veste et l'étendit sur l'herbe.

— Asseyez-vous, Domonique vous êtes fatiguée peut-être. Je vous ai emmenée trop loin pour vos forces.

Il l'aida à s'installer et, à son tour, s'assit près d'elle.

— Je vous ai emmenée trop loin, n'est-ce pas vrai ?

La voix, la voix célèbre, avait tellement changé qu'elle ne la reconnut pas. Dans aucune de ses plaidoiries, même quand il avait le dessein de faire pleurer les jurés, il n'avait apporté autant d'émotion profonde. Une émotion qui n'était pas voulue, pas étudiée, pas orchestrée mais qui venait du fond du coeur.

— Dominique, pardonnez-moi. mais je ne peux plus me taire. Je le devrais, car je sais à qui je m'adresse. Ne prenez pas mes paroles pour un manque de respect. Je me débats contre moi-même depuis des semaines.

— Taisez-vous, dit-elle d'une voix étouffée. Je vous en supplie, maître, continuez à vous taire.

— Je viens de vous dire que cela ne m'était plus possible. Et pourtant tout nous sépare. Vous avez vingt et un ans et, moi, j'en ai plus du double. Vous êtes une jeune fille et je suis marié. Je suis chargé d'expérience et d'illusions déçues, on m'a fait la réputation d'un cynique. Vous, vous êtes une page blanche. En dépit de tout cela, je ne pense plus qu'à vous, Dominique.

Elle voulut parler de nouveau.

— Ne dites rien, ne dites rien encore. Tout à l'heure, si vous le voulez, vous pourrez me déclarer que je suis ridicule, que j'aurais l'âge d'être votre père, que vous trouvez mes déclarations révoltantes ou que vous en aimez un autre... Taisez-vous. Laissez-moi, quelques instants, l'illusion que vous m'écoutez avec un coeur attentif, un coeur ami. Je n'en demande pas plus... Ne bougez pas, restez près de moi comme le soir — vous souvenez-vous ? — où je me suis évanoui dans la voiture et où vous avez posé votre main fraîche sur mon front. Votre main, Dominique, il m'a semblé qu'elle me rappelait à la vie. Ce soir-là, vous m'avez appris ce que c'était que la douceur...

Elle ne songeait plus ni à parler ni à bouger, ni à s'enfuir. Les yeux miclos, elle jouait avec des brindilles d'herbe comme Raoul, tout à l'heure, avec les graviers de la terrasse. Cette nuit de la vallée de la Seine... Elle se rappelait, elle aussi. Alors, tout avait commencé. Et, maintenant, tout allait finir, parce que c'était un amour défendu, un amour impossible. Un amour ! Elle n'avait pas voulu admettre ce mot-là. En cette heure, elle ne pouvait plus ne pas le lire, inscrit en lettre de soleil sur le ciel bleu, les branches, les pierres, l'herbe, la mousse et les bruyères.

— Il faut que je vous raconte. Je n'ai vraiment jamais aimé. Jamais une jeune fille, jamais un être de douceur et de pureté. Autrefois, dans ma jeunesse, j'ai été attiré par des femmes, j'ai cru même que je les aimais. Entre cela et l'amour, il y a une différence dont je me suis aperçu bien vite. Ce que j'espérais, ce que je voulais, le destin me l'aura fait attendre bien des années et je crains qu'il ne soit trop tard. Et puis le travail m'a pris tout entier, et une ambition farouche. Je me suis jeté à corps perdu dans ce tourbillon qu'on appelle ma carrière, ma réussite, ou même ma gloire, si vous voulez, peut-être pour me venger de n'avoir jamais senti de main fraîche sur mon front. J'avais même désappris le désir et l'espérance d'une caresse de ce genre, la plus douce caresse du monde...

Elle se tenait toujours immobile et sa souffrance était intense. Renoncer à tout cela...

— J'avais plus de trente-cinq ans lorsque j'ai connu Hélène.

La jeune fille eut un mouvement frileux. Elle savait qu'il allait lui parler de sa femme et elle le redoutait. Comme pour la réchauffer, il lui mit une main sur l'épaule puis, après ce bref contact, poursuivit :

— C'est un épisode qui n'est pas à mon honneur. J'ai fait preuve d'égoïsme, ma pauvre petite fille, et je veux que vous me connaissiez tel que je suis. Hélène était une femme.. parfaite. Parfaitement adaptée à ce dont j'avais besoin. Je vous ai dit mon origine et tout Paris la connaît. Je possédais une notoriété grandissante et l'avenir s'ouvrait pour moi lourd de promesses, mais je n'avais pas l'usage du monde, je l'ignorais même totalement. Hélène, fille de sénateur, femme d'officier, n'était pas seulement belle et intelligente mais suprêmement distinguée. Entre nous, il n'y eut d'abord que de l'amitié. Avec un tact infini, elle m'enseigna ces mille détails qui composent l'homme du monde. J'étais en extase devant la sûreté de son goût, je la consultais à tout instant. Ce fut elle qui choisit mon appartement et constitua mon mobilier. Peu à peu, lorsque je me mis à recevoir, elle joua chez moi le rôle de maîtresse de maison. Elle venait m'écouter plaider et m'introduisait dans des milieux où jamais je n'aurais pénétré sans elle.

« Malheureusement cette situation ne pouvait se prolonger sans susciter des bavardages. Dès qu'elle se vit soupçonnée, elle décida brusquement de rompre nos relations Il était trop tard. Son mari se jugeait outragé sans remède. Il demanda le divorce et n'eut pas de mal à l'obtenir. Toutes les apparences se dressaient contre Hélène. Pouvais-je l'abandonner après l'avoir compromise, après avoir brisé sa vie ?... Tout s'étant passé sans heurt, sans scandale, nous nous sommes mariés entre deux témoins... Ce ne fut une grande fête ni pour l'un ni pour l'autre...

Dominique avait relevé la tête. L'idée « diabolique » reprenait de la force. Raoul, marié sans passer par l'Eglise...

— Elle m'a rendu d'immenses services. Nous éprouvons l'un pour l'autre une estime, une amitié à toute épreuve. Jamais, à aucun moment de notre vie, nous ne nous sommes joué la comédie de l'amour. Nous sommes deux étrangers qui existent côte à côte. Peut-on vivre ainsi, Dominique, à toutes les minutes de sa vie ? D'autres hommes auraient couru les aventures Moi, j'étais trop occupé, et puis, j'avais soif d'absolu. Les intrigues éphémères ne m'intéressent pas. On m'en a prêté, pourtant, et de nombreuses. Dix fois, vingt fois, j'ai été tenté de me rapprocher de ma femme. Il me semblait qu'Hélène pouvait avoir un coeur, que nous pourrions connaître ensemble une vraie tendresse à défaut de cette passion que je n'espérais plus. Au moment où j'allais parler, je la voyais si lointaine, tourmentée d'obscurs regrets. Je savais pourtant que son premier mariage, imposé par ses parents alors qu'elle était très jeune, ne lui avait pas apporté le vrai bonheur. Quels mots trouver pour émouvoir une créature insensible ?... J'ai connu de jolies femmes, des mondaines sans cervelle, des avocates ambitieuses, des secrétaires arrivistes. J'ai connu des sourires et des coquetteries qui ne s'adressaient qu'à ma situation, à mon nom...

Il se recueillit avant d'achever sa confession.

— Et puis, vous êtes venue et j'ai su ce que c'était qu'une jeune fille. La jeune fille des romans bleus, toute fraîcheur et toute clarté, avec son regard direct, son beau sourire, son teint qui rougit ou pâlit au gré de ses émotions, son coeur prompt à s'émouvoir... Je ne le connais pas, votre coeur, Dominique. Je ne sais s'il a déjà parlé, ou s'il pourrait parler pour moi mais, souvent, je l'ai senti bien proche, comme s'il s'engageait entre nous un dialogue silencieux.. Sans doute ai-je eu tort de vous confier toutes ces choses. Je ferais mieux de vous crier : « Dominique, allez-vous en ! » Ou de fuir moi-même comme devant un trop grand bonheur interdit. Et je viens vous dire, au contraire : « Je ne sais pas très bien, Dominique, à qui je ne serais pas capable de renoncer pour vous. Si vous disiez un mot, demain je serais libre ». Comprenez-vous ?.... Pardonnez-vous ?.. Etes-vous bien cetraine que je vous respecte autant que je vous aime ?... Ai-je dit une parole ou ai-je fait un geste qui ait pu vous choquer ?

Elle laisse tomber sa tête entre ses mains. Toujours ce vertige, ce soleil dansant. Il vit couler des larmes à travers les doigts joints.

Très doucement, il l'attira contre lui. Elle sentit sa chaleur, sa respiration haletante, son coeur qui battait à grands coups.

— Petite fille, chère petite fille de mon âme.. Quoi qu'il advienne, merci pour tout ce que vous m'avez donné. Petite fille que j'aime, petite fille de mon espoir et de mon désespoir...

Mais elle s'arracha brusquement à la tendre litanie. Elle se leva et se força à le regarder en face. D'un bond, il fut à nouveau près d'elle :

— Je vous ai fait de la peine ? Vous êtes fâchée contre moi ?

Elle murmura :

— Non, non... Je ne vous en veux pas. Si j'en veux à quelqu'un, c'est à moi-même. J'ai trop pensé à vous, j'ai été fascinée. J'aurais dû pressentir le danger et m'y dérober tout de suite. Au contraire, j'ai nié l'évidence, je me suis endormie dans une sorte de sécurité trompeuse, dans une périlleuse confiance en moi... Et maintenant, il va falloir nous séparer, nous arracher l'un à l'autre. Oh ! ne croyez pas que je n'aie pas foi en votre parole. Je sais bien que vous ne voudriez jamais vous jouer de moi. Mais entre nous deux, il existerait toujours trop de fantômes, trop de remords. La femme dont vous avez une première fois brisé la vie, pensez-vous à elle, Raoul ? Sera-t-elle donc éternellement votre victime ?... Soyez humain, ayez pitié... Une jeune fille, comme vous le disiez tout à l'heure, c'est quelque chose de très fragile. Tout votre passé, Raoul... Je n'aurais jamais l'impression que vous êtes tout à fait à moi...

— Mais je vous appartiens, je vous l'ai dit, dans le présent comme dans l'avenir !

— Vous ne m'appartiendrez jamais dans le passé et je viens de m'apercevoir que j'en souffrirais toute ma vie. Nous avons le devoir d'oublier, même si cela nous meurtrit. Moi, j'y parviendrai parce que je suis jeune, et vous parce que vous êtes fort. La vie passera, il faut qu'elle passe...

— Dominique, ma chérie, vous n'allez pas me quitter ?

La haute taille de Raoul la dominait. Une fois de plus, elle se sentait faible et prisonnière.

— Je ne sais pas... Je ne sais si j'aurai le courage de tout briser, ne plus vous revoir jamais... Oh ! Raoul, de moi aussi vous devriez avoir pitié. Vous voyez bien que je suis lâche et que deux souffrances me déchirent. Ni avec vous, ni sans vous... Tout ce que je pourrai vous dire, je le regretterai dans la minute qui suivra. Ne restons pas ici. J'ai peur de vous, j'ai peur de moi. Ne soyons pas seuls, Raoul...

Elle l'entraînait et il suivait. Comme ils se rapprochaient d'Apremont peuplé de touristes, saisissant leur dernier instant de tête-à-tête, il l'immobilisa, la regarda au fond des yeux et ne put résister à la tentation de ses lèvres Ce fut à peine un effleurement, une chaste rencontre de leurs souffles. Elle poussa un gémissement léger. Cet instant, ne l'attendait-elle pas depuis la nuit des Andelys ? Ce fut lui qui s'éloigna d'elle. Ils marchèrent en silence, au hasard de la forêt.

Le soir, à l'heure du dîner, comme Raoul descendait de son bureau et cherchait vainement la jeune fille, on lui apprit que « Mademoiselle Gervais avait été obligée brusquement de partir. Elle avait dû prendre le car. Elle avait dit que ce n'était pas la peine de déranger monsieur qui était en train de travailler. Oui, elle avait laissé un mot... »

Il faisait brusquement presque froid.

Raoul Chanclos ordonna qu'on allumât du feu dans la grande cheminée Il dîna seul, face aux flammes crépitantes. Il songeait avec amertume à cette phrase prononcée si souvent à son sujet : « Oh ! Chanclos, toutes les femmes sont prêtes à tomber dans ses bras ! »

— Dominique, murmurait-il, toi seule, ma chérie, mon cher petit oiseau...

Le souvenir du baiser qu'ils avaient échangé, à peine une ombre de baiser, le premier et le dernier, noyait son coeur d'une tendresse désespérée.

XIII

« Te voilà déjà ? s'étonna tante Simone. Je croyais que tu devais passer encore deux ou trois jours à Fontainebleau. »

— Tout a été changé, expliqua Dominique avec volubilité. Madame Chanclos a été appelée d'urgence à Dijon pour entrer, je crois, quelqu'un de sa famille...

— Ah ! la pauvre ! Qui a-t-elle perdu ?...

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ? On ne t'en a pas parlé ? Tu ne l'as pas demandé ?

— Ma foi, cela s'est passé très vite. Son mari est allé l'accompagner. Ils sont partis en voiture tous les deux. Je n'avais plus aucune raison de rester là-bas, seule avec les domestiques. D'ailleurs je vais tout à fait bien. N'est-ce pas que j'ai bonne mine ?

— En effet, tu es même bronzée, dit tante Simone. Nous aussi, à Paris, nous avons eu beau temps

L'oncle Etienne ne disait rien. Il examinait Dominique, ses yeux qui avaient certainement pleuré, le coin de sa lèvre qui tremblait, cette fébrilité qui l'animait. Dominique n'avait jamais su mentir, même toute petite, et il était sûr qu'elle mentait. En quoi ? Il souhaitait le savoir pour pouvoir la consoler.

La sonnerie du téléphone retentit et Etienne alla répondre.

— Dominique, on te téléphone de Fontainebleau. C'est curieux, on dirait la voix de ton patron. Je croyais qu'il se trouvait à Dijon avec sa femme ? Il n'y est pas resté longtemps, probablement. Allons, qu'attends-tu, Domi ?

La jeune fille se dirigea vers le bureau de son oncle où se trouvait l'appareil téléphonique. Elle ferma soigneusement la porte.

Elle revint cinq minutes plus tard avec une histoire improvisée pour les besoins immédiats de la cause :

— Ce n'était que le valet de chambre. Il croyait que j'avais oublié une trousse de toilette dans ma chambre. Je lui ai dit que j'avais emporté la mienne L'autre doit appartenir à madame Chanclos.

Elle se força ensuite à dîner, à parler, insistant sur ses promenades avec la femme de l'avocat. En réalité, elle ne cessait pas d'entendre, comme tout à l'heure au bout du fil, la voix angoissée de Raoul : « Vous êtes partie, vous m'avez quitté, avec un petit mot griffonné, sans âme, sans rien livrer de vous-même... C'est ma faute si je n'ai pas su vous convaincre. Vous n'avez pas cru à ma sincérité... Je vous en supplie, Dominique, ne m'abandonnez pas totalement. Continuez au moins à travailler auprès de moi. Je rentre à Paris dans deux jours et je pars pour Lyon, une semaine entière. Vous aurez le temps de voir clair en vous-même, et peut-être, de réussir à me comprendre... » Elle n'avait trouvé que des réponses vagues : « Je ne sais pas, Raoul, laissez-moi réfléchir. J'ai besoin de solitude, de ne pas nous voir ni vous entendre, de vivre sans vous ».

Vivre sans lui ! En réalité, elle regrettait déjà son mouvement de fuite. A cette même heure, elle aurait été dans son ombre. Ils auraient dîné face à face, sur la terrasse, comme s'ils étaient mari et femme. Il lui aurait parlé d'amour... Et puis, le lendemain, ils auraient travaillé ensemble dans la confiance, dans l'allégresse d'un couple heureux. Et cela, si elle le voulait, pouvait être le programme quotidien de sa vie.

Prend-on la fuite devant le bonheur ? Elle avait été insensée ! Elle aurait dû tendre les bras, se blottir contre sa poitrine, se laisser chérir, se consumer pour lui d'admiration et de tendresse.

Etait-il trop tard ? Tôt ou tard, il l'attendrait. Ce soir, demain, elle pouvait courir le retrouver. De loin il la verrait venir et il la recevrait sur son coeur palpitant en murmurant : « Ma petite fille !... »

Et les autres ? Qu'importaient les autres ! Ce ne serait même pas un péché puisqu'ils pourraient se marier devant Dieu comme devant les hommes. Sacrifie-t-on son bonheur pour une femme indifférente qui se console facilement avec des distractions mondaines ? Hélène avait quitté son premier mari. Eh bien ! elle renoncerait au second et en trouverait même sans doute un troisième. L'oncle Etienne, la tante Simone ? Ils crieraient d'abord au scandale, puis seraient heureux du bonheur de leur enfant adoptive. Quoi encore ? Alain. Oh ! Alain, il n'existait plus pour elle. Elle n'avait même pas répondu à son envoi de lilas. Non, rien, rien n'existait plus.

De bonne heure, elle se retira dans sa chambre. Là elle s'accouda devant sa table de travail. Finis, les livres. Elle se consacrait désormais à son grand homme. Non, au fait, mieux valait terminer ce doctorat. Elle serait plus près de lui si elle continuait à l'aider. Et puis, il serait fier d'elle. Elle ajouterait son nom au sien. Me Chanclos-Gervais... Ou Gervais-Chanclos. Lequel valait le mieux ?... D'ailleurs, cela lui était bien égal qu'il s'appelât Chanclos ou Durand, qu'il fût un jour bâtonnier, de nouveau député, ministre, garde des Sceaux, Président de la République ou le plus obscur des citoyens. Elle l'aimait parce qu'il était lui, Raoul. Elle continuerait à l'aimer quand il serait devenu vieux et qu'elle serait encore une jeune femme. Il la montrerait à tout le monde, orgueilleusement. Ils formeraient un couple étonnant. On envierait cette harmonie...

Quelques coups frappés à la porte coupèrent court à l'élan de son imagination. Elle fit semblant de feuilleter un livre.

— C'est moi, ma chérie. Puis-je entrer ?

— Bien sûr, petit oncle.

Il entra et prit place dans le grand fauteuil où si souvent il s'était assis pour lui expliquer une version latine ou un épisode de l'Histoire. D'abord il demeura silencieux et, brusquement, elle s'effraya :

— Il n'y a rien de nouveau, petit oncle ? Tu ne te sens pas plus malade ?

Il secoua la tête négativement Alors elle devina qu'il était venu pour elle, pour lui parler, et elle trembla qu'il lui posât les questions qu'elle redoutait.

— Alors, qu'y a-t-il ? Tu parais inquiet.

— Je le suis, Domi. Je le suis.

Et, laissant errer sur les murs son regard de myope, doux et candide, perpétuellement étonné, il prononça enfin cette phrase imprévue :

— Je suis venu pour te dire quelques mots à propos d'une femme qui s'appelle Laure Gillou...

XIV

Un jour, dans une exposition de peinture où elle accompagnait son oncle, Dominique avait remarqué une très jolie femme, vêtue avec élégance et à laquelle des cheveux prématurément blanchis communiquaient un charme discret et captivant. C'était Dominique qui avait donné l'alerte :

— Oncle Etienne, on dirait que cette dame te connaît.

En effet, l'inconnue, qui tenait par la main un enfant d'une dizaine d'années, souriait dans la direction du docteur. Celui-ci tourna les yeux vers elle et il apparut à Dominique que, d'instinct, il se redressait. Les plis de son front s'effaçaient comme par miracle.

Il fit quelques pas et s'inclina respectueusement.

— Chère Madame...

Mais elle lui tendait la main le plus simplement du monde.

— Etienne ! Comme je suis heureuse de vous rencontrer ! Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus ! Je n'ose plus compter. C'était avant la naissance de mon petit Claude. Vous ne le connaissez pas, mon fils. Regardez comme il est beau.

Etienne présenta Dominique et l'inconnu s'extasia :

— Je vous avais vue toute petite, mademoiselle ! Vous étiez déjà charmante. Mais maintenant ! Vous devez être pour votre oncle une véritable amie. Je le pensais tout à l'heure en vous voyant ensemble contempler ces peintures. Etienne mérite qu'on l'aime beaucoup, c'est un homme exceptionnel... Oh ! ne protestez pas, Etienne. Vous avez toujours été trop modeste. Mais moi, je sais ce que vous valez.

Ils avaient fait tous les quatre le tour de l'exposition. Etienne se mettait en frais pour parler des tableaux, de leurs auteurs, de leurs modèles. Ensuite, ils étaient allés prendre le thé dans une pâtisserie. Après quoi on avait pris congé, sans parler de se revoir autrement qu'en phrases évasives.

Lorsque Madame Gillou eut disparu avec son fils au creux d'une station de métro, Etienne avait perdu cet aspect de jeunesse qui, pendant plus d'une heure, l'avait transfiguré. Avant de remonter chez lui, il avait dit à Dominique :

— Peut-être serait-il préférable que tu ne fasses pas allusion à cette rencontre devant ta tante. Je crois me souvenir qu'elle n'éprouvait pas de sympathie à l'égard de madame Gillou au temps où elles se fréquentaient.

— Est-ce possible ? Cette dame si aimable, si douce, si souriante ! Comment peut-on ne pas l'aimer ?

— Oh ! tu sais, les femmes ont parfois de ces idées...

Ils n'en avaient plus parlé. Trois années s'étaient écoulées depuis et Dominique n'avait pas eu le temps de penser de nouveau à cette Laure Gillou.

— ... Peut-être ce nom ne te rappelle-t-il rien, reprit Etienne. Souviens-toi : le Petit-Palais, l'Exposition des Paysagistes Français, une femme encore jeune avec des cheveux blancs...

Elle fit signe qu'elle se souvenait. Il poursuivit :

— Laure était la jeune soeur d'une amie de Simone et je l'avais soignée longuement pour une tendance persistante à la migraine Elle était mariée, sans enfant, pas très heureuse. Son mari avait été mal élevé, il ne pensait qu'à l'argent et ne savait pas la comprendre. Dans ce temps-là — le croirais-tu ? — je m'amusais à faire des vers. J'avais même publié deux plaquettes de poésies. Laure aimait tout ce qui l'arrachait à une vie très prosaïque dans un milieu de gens d'affaires qui ne partageaient ni son idéal ni ses goûts. Je l'avais aimée à première vue. Je lui dédiais des poèmes qu'elle avait la bonne grâce de trouver assez bons. Peu à peu nous prîmes l'habitude de nous rencontrer parfois sous les arbres des Tuileries ou sur les quais, toujours dans des lieux publics. Je n'ai jamais été un don Juan, Domi. Je suis même affreusement timide. Mais je l'aimais avec une tendresse si ardente qu'elle finit aussi par s'éprendre de moi. Oui, de moi ! Cela t'étonne...

Elle eut un tremblant sourire.

— Cher petit oncle je ne suis plus la gamine sotte et bornée qui vous déclarait, il n'y a pas si longtemps encore : « Un homme marié, c'est ridicule !... Imagines-tu qu'on puisse être amoureuse de toi ? » Depuis, j'ai vu la vie de plus près.

— Que n'es-tu toujours cette gamine intransigeante !... Donc, Domi, Laure m'adopta pour confident de ses déceptions. Je la plaignais, j'aurais voulu la rendre heureuse, lui faire don de toute mon existence J'étais même prêt à sacrifier ma pauvre Simone qui connaissait par notre fils si peu de joies et pour qui j'étais tout au monde. On est égoïste, quand on aime. Cependant, Simone était inquiète. Elle sentait un danger. « Tu es loin d'ici, disait-elle souvent. Où es-tu ? A quoi penses-tu, ou à qui ? » Tout naturellement ses soupçons se portèrent sur la plus jeune et la plus jolie de nos relations, cette Laure Gillou, charmante et nostalgique, incapable de dissimuler ses impressions parce qu'elle possédait une âme de cristal et qui, elle aussi depuis quelque temps, semblait vivre dans un songe éveillé. La nervosité de Simone augmentait, et aussi l'impatience de Laure de rompre une union qui lui devenait insupportable. Il me fallait prendre une décision. C'est parfois douloureux, Domi. Plus que douloureux : cruel...

La jeune fille ne bougeait pas, son menton reposant dans le creux de sa main, ses paupières baissées sur le livre refermé.

— Nous avions pris rendez-vous, Laure et moi, dans un petit salon de thé discret, très capitonné, des environs de la Madeleine. Il y avait de profonds fauteuils et une grande cheminée où flambait un feu de bois. Nous étions seuls. Les serveurs, ayant apporté le thé, ne s'occupaient plus de nous. Je pouvais prendre les mains de Laure. Je pouvais même l'embrasser. Les paroles définitives allaient être prononcées. L'atmosphère se faisait complice de notre amour. Tout entrait dans notre jeu. Son mari était absent de Paris pour quelque temps. Nous pouvions nous rencontrer librement et sans témoins... Alors, Domi, c'est incroyable, sais-tu ce qui s'est passé ? Nous avons été pris tous deux d'un trac absurde, d'un trac horrible, d'une timidité enfantine. Nous ne trouvions plus rien à nous dire, aussi gênés et maladroits l'un que l'autre. L'impression d'être « en faute », comprends-tu, ma chérie ? Comme un collégien et une écolière qui se seraient rencontrés en cachette de leurs parents... Je ne sais plus quel prétexte elle m'a donné pour s'en aller prestement. Moi, je ne l'ai pas retenue... Bien entendu, le soir même, je regrettais ce que j'appelais notre lâcheté. Je me promettais, dès le lendemain, d'être plus hardi, d'insister de la convaincre Ce n'eut pas été difficile... C'est alors que ma femme s'est mise à pleurer

Etienne s'arrêta un instant Il regarda Dominique et vit que les yeux de la jeune fille s'étaient emplis de larmes qu'elle n'essuyait pas.

— Ce n'était pas la première fois que je voyais pleurer Simone. Jean-François se chargeait de la désespérer en se faisant renvoyer de toutes les pensions. Mais, ce soir-là, je savais qu'elle pleurait pour moi, à cause de moi, et qu'il était en mon pouvoir de la rendre heureuse ou de la meurtrir. Cette idée m'apparut soudain dans toute sa force et ce fut littéralement insoutenable. Je la pris dans mes bras et me mis à la consoler du mal que je lui avais fait. Nulle puissance humaine, désormais, fût-ce celle du plus violent amour,

n'eût été capable de m'éloigner d'elle. Je ne l'ai pas quittée, Domi. Si j'ai eu des regrets, je les préfère aux remords.

— Et... Laure ?

— Je la vis une dernière fois et lui expliquai les raisons de ma conduite à son égard. Elle comprenait. Elle ne disait rien, mais faisait : « Oui, oui » de la tête, comme une enfant. Nous avions tous deux le coeur déchiré. Elle ne m'adressa pas de reproches et je crois qu'elle fut, elle-même, soulagée. Elle était si exquise, si droite ! Nous eûmes le courage de respecter notre consigne de silence et de séparation complète. Quelques mois plus tard, j'appris qu'elle attendait un enfant et que cette future naissance avait resserré les liens entre son mari et elle. Un autre enfant vint ensuite. Ils partirent pour l'étranger où elle connut une existence large et facile. Ce n'est peut-être pas un ménage très tendre mais c'est tout de même ce qu'on appelle un bon ménage. Tu l'as vue, elle paraît heureuse. Le passé, notre brève aventure sentimentale, n'est plus pour elle qu'un joli souvenir qui s'estompe. J'ai bien fait, n'est-ce pas, Dominique ? J'avais presque vingt ans de plus qu'elle, j'ai refusé le don de sa jeunesse, j'ai refusé de faire souffrir ma pauvre Simone. Tout est bien ainsi, n'est-ce pas ?

XV

DOMINIQUE s'aperçut enfin que ses larmes coulaient Elle se tamponna le visage avec le petit mouchoir froissé qui lui avait déjà servi, quelques heures plus tôt, avant de prendre le car. Elle tenta de mentir encore et balbutia affectueusement :

— Tu vois, ton histoire m'a émue. Je pleure, c'est bête... Oui, je te remercie de me l'avoir racontée. N'était-il pas extraordinaire, intimes comme nous le sommes, toi et moi, que j'aie ignoré jusqu'à présent le grand drame de ton coeur ? Maintenant je te connais mieux et je t'aimerai encore davantage.

— Il y a plus extraordinaire, ma petite enfant. C'est que tu n'aies jamais eu le courage de m'avouer que tu étais amoureuse de Raoul Chanclos. Confidence pour confidence. Ouvre ton coeur, ma petite Domi. Tu me le dois.

Un sanglot lui répondit. La jeune fille, écroulée sur sa table, enfouissait sa tête dans ses bras repliés. Il laissa ce désespoir s'épancher, puis s'apaiser.

— Allons, petite, aie confiance ! Qui te consolera si ce n'est moi ? Tu ne peux pas rester seule avec ce gros chagrin.

Elle releva la tête et il fondit de pitié devant ce jeune visage ravagé par les larmes.

— Oh ! petit oncle, si tu savais !... Je ne vois plus clair sur ma route. J'hésite, je me contredis, je change d'avis à tout moment. C'est toi qui vas me guider, je t'en prie. Je t'obéirai. Tu es si bon et tu m'aimes tant !

— Raconte-moi exactement ce qui s'est passé.

Elle n'omit aucun détail et se confessa à lui en toute loyauté. Elle lui dit ses tentations, ses reculs. Elle parla d'Hélène Chanclos. Il caressa longuement la jeune tête éplorée aux longs cheveux dénoués.

— Tu n'es pas aussi égarée que tu le prétends, Dominique. Tu as pris le parti de fuir, c'est ton instinct qui a pris ta main pour te conduire. Crois-tu que je me sois mépris sur ta soi-disant bonne mine ? Je savais que tu venais de vivre le premier drame de ta vie. Le dénouement a été ce qu'il devait être.

— Mais, oncle Etienne, il m'aime ! Il a besoin de moi ! Il est prêt à tout sacrifier pour m'épouser.

— Sacrifier les autres, c'est facile. Cela signifierait pour toi quelques mois de bonheur égoïste. Est-ce suffisant !

— Sa femme ne l'aime pas ! Moi je l'aime !

— Je n'en suis pas si sûr que toi. Tu l'admires, tu es flattée, tu subis une sorte d'envoûtement. Tu es éprise de sa célébrité comme lui l'est de ta jeunesse. Pour toi, il est le grand homme. Pour lui, tu es la jeune fille. Chacun de vous deux est amoureux d'un personnage de roman. Ce n'est pas cela, le mariage. Ta vie, tu l'offriras un jour à un homme jeune qui t'apportera une âme neuve, un visage sans rides, un espoir intact, et avec qui tu fondras un vrai foyer. Voilà le bonheur que je veux pour toi, ma chérie.

Elle eut un pâle sourire et se frotta les yeux. Au plus profond d'elle-même, elle savait qu'il disait vrai. Ces paroles, pour elle, n'étaient pas nouvelles. Qui donc lui avait déjà parlé dans ce sens ? Peut-être sa propre raison, peut-être Alain...

— Je vais essayer d'être courageuse, je te le promets. J'ai dit que je t'obéirais. Que faut-il faire ?

— Ne pas retourner chez Chanclos. Passer seulement tes examens.

Elle secoua la tête :

— Ce n'est pas possible. Les dossiers qui me sont confiés depuis des mois, je ne peux pas les laisser en panne.

— Il comprendra. Il les passera à quelqu'un d'autre. Il y a assez de monde chez lui.

— Il va être absent plus de huit jours. J'en profiterai pour liquider la situation. Je m'arrangerai avec Luciani...

— J'accepte cette combinaison, mais c'est tout juste... Je crains pour toi que tu ne sois reprise par l'atmosphère de cette maison. Raidis-toi, Dominique. Sois forte. Pense à l'avenir. Veux-tu qu'on dise un jour de toi : « Vous savez, c'est la petite avocate qui a fait divorcer Chanclos. En voilà une qui n'est pas sotte. Elle a bien su se débrouiller. »

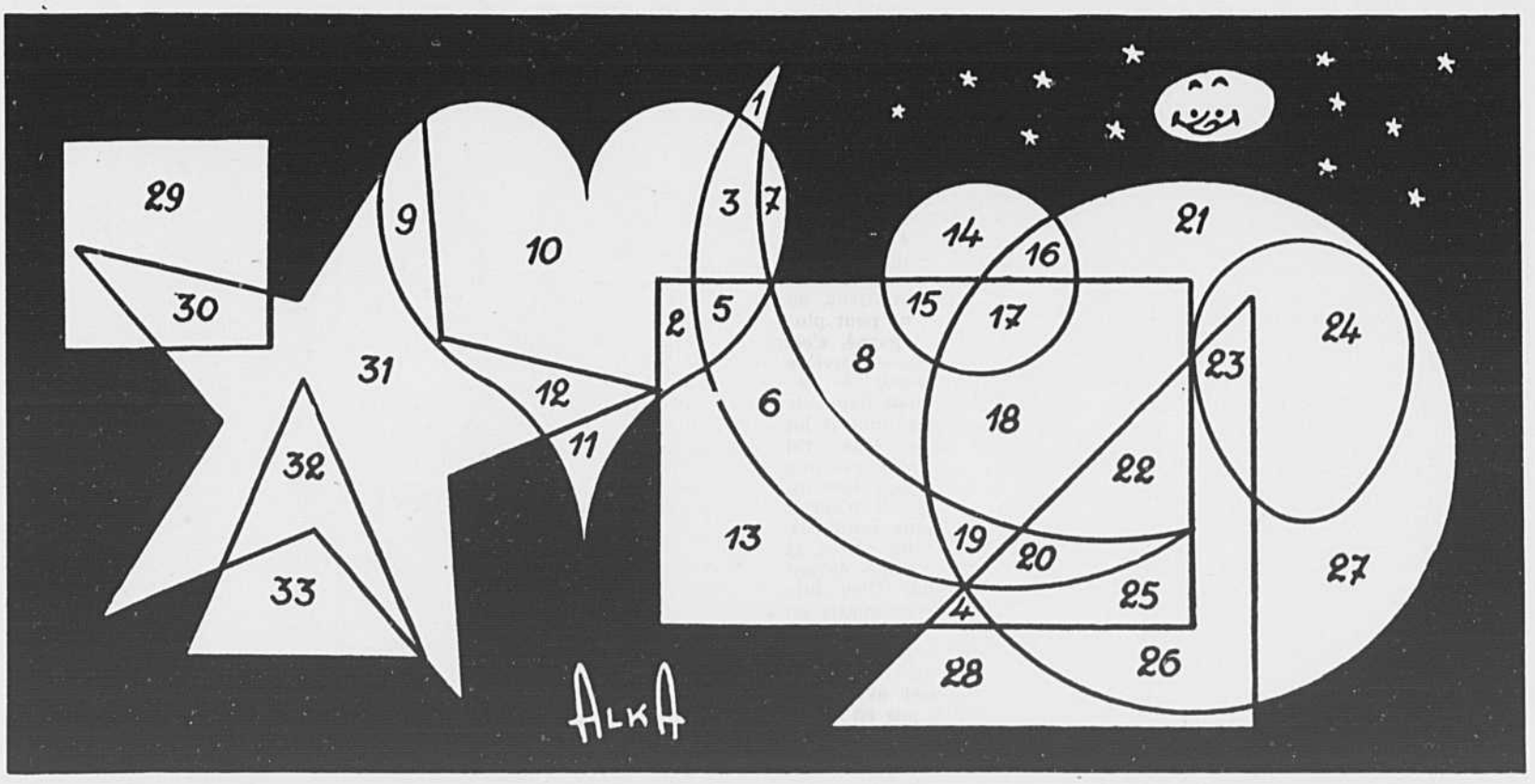
— Oh ! l'opinion publique, je m'en moque !

— Tu ne t'en moqueras pas toujours. Je te connais. Tu es trop pure pour les eaux troubles... Sais-tu que je connais quelqu'un qui serait rudement content si tu ne retournais pas... dans tes bureaux de l'avenue Kléber ?

— Qui, petit oncle ?

— Ce soir, Domi je ne prononcerai aucun nom. Tu as eu trop mal. Ah ! si, je voulais pourtant t'entretenir d'un vague projet. Tu m'avais bien dit, il y a quelques jours, quand j'ai rapporté

UN PEU DE REFLEXION



Voici un petit test de réflexion !... Regardez bien les figures de ce dessin avant de répondre aux questions suivantes :

1° : Quelle est la partie du croissant qui n'est recouverte par aucune autre figure ?

2° : Quelle est la partie formée seulement par la superposition du rectangle et du triangle rectangle à l'exception de toute autre figure ?

3° : Quelle est la partie formée par la superposition, à la fois : du rectangle, du grand cercle, du triangle rectangle et du croissant ?

4° : Quelle est le numéro de la partie de l'ove qui se trouve en dehors du grand cercle ?

5° : Est-ce que la partie du coeur recouverte par le rectangle est plus grande que la partie de l'ove située hors du triangle rectangle ?

Solution :

1° : La partie numéro 1.
2° : La partie numéro 4.
3° : La partie numéro 20.
4° : Il n'y en pas puisque l'ove est complètement recouvert par le grand cercle.
5° : Non, elle est plus petite ! En effet, les parties 2 et 5 ensemble, sont plus petites que la partie 24.

cet argent à la maison, que tu aimerais faire un beau voyage, une croisière.. Eh bien, j'ai reçu un prospectus. Croisière médicale en Méditerranée. Il n'y aura que des médecins et leur famille. Les prix sont extrêmement tentants et l'itinéraire merveilleux. Pendant que tu étais... à la campagne, nous en avons beaucoup parlé avec ta tante. Rhodes, la Crête Athènes, l'Archipel, Istanbul, cela ne te dirait rien pour le mois de juillet ? Il faudrait que je retienne tout de suite nos cabines.

— Oncle Etienne, c'est de la folie !

— Pourquoi ? Simone a dit comme toi, et puis elle a été séduite. Tel que tu me vois, je suis à peu près décidé.

— Cela doit tout de même coûter cher ?

— Hum !... Pas tellement, tout est relatif. Puisque nous n'avons plus de dettes et que, bientôt, nous vivrons de la façon la plus économique dans notre couvent de Touraine, il faut bien s'accorder un peu de distraction. Ce n'est pas ton avis, Domi ?

— Et l'avis de Maucombe, quel est-il ?

— Que les croisières, pour le coeur, ont un effet sédatif. Il les recommande à ses malades, à condition qu'ils ne dansent pas toutes les nuits, ne boivent pas tout le whisky du bar et ne passent pas de la visite de l'Acropole à une compétition olympique. Je crois que je suis à l'abri de ces tentations.

Athènes, l'Acropole, Istanbul... De quoi tout à coup parlait-on ? La jeune fille renversa la tête tout étourdie. C'était trop d'émotions pour une même journée.

— Nous y reviendrons demain, dit Etienne. Je laisse le dépliant sur ta table. Maintenant, ma petite fille, tu ne vas plus penser à rien. Tu vas te coucher et dormir. Tu es si fatiguée, ma chérie !

XVI

L'oncle Etienne avait eu raison en redoutant pour Dominique l'emprise du climat qu'elle aimait. A peine avait-elle pénétré dans son bureau, deux jours plus tard, qu'il lui sembla respirer l'haleine même de son amour. Tout allait, une fois de plus, être remis en question.

Les deux dactylographes lui adressèrent un bonjour encore plus sournois que d'habitude. L'une d'elles la complimenta sur son hâle.

— Il faisait bon, à Fontainebleau ? Il paraît que le patron, là-bas, ne se met jamais en colère. D'ailleurs, avec vous, il n'y a pas de risques.

Jeanine Dupré entra en trombe.

— Ah ! Gervais, quelle séance ! Le patron n'a fait qu'une apparition ici hier soir, revenant de Fontainebleau et repartant pour Lyon. Ma chère, il était comme un crin, pas à prendre avec des pincettes. Pour son retour, j'ai une commission désagréable à lui faire de la part du juge d'instruction Sarbanac. Eh bien ! c'est vous que j'en chargerai. Vous, au moins, il vous écoutera sans éclater.

Dominique, plus gênée que flattée, sortit pour aller trouver Luciani à qui elle avait à parler. Dans la galerie, visiblement en attente de son passage, elle eut la surprise plus embarrassante encore de se trouver face à face avec la femme de l'avocat. Celle-ci lui tendit la main et lui dit à voix contenue :

— Dominique, venez dans ma chambre. Je désire avoir avec vous quelques instants de conversation.

La jeune fille la suivit, très pâle, les jambes molles. Seigneur, qu'allait-elle être, cette conversation ! Quelle situation était la sienne, tout d'un coup ! Elle désira être morte, ou tout au moins bien loin de là. Quoi qu'il en fût, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer le tact de Mme Chanclos qui n'avait pas voulu la faire appeler dans son bureau en suscitant des commentaires malveillants.

— Asseyez-vous, Dominique, dit Hélène Chanclos aussi pâle que son interlocutrice. N'ayez pas cette mine effarée. Vous n'êtes pas sur le banc des accusés, ma pauvre enfant, bien que vous sachiez parfaitement de quoi je m'apprête à vous parler.

Dominique redressa la tête. Au fait, elle n'était pas coupable. Elle allait savoir se défendre.

— Tout d'abord, dit Mme Chanclos, mon mari vous a-t-il dit ce que j'allais faire à Dijon ?

— Non, madame, murmura Dominique. Il m'a seulement dit qu'un malade...

— Ce malade, cet agonisant, c'était mon premier mari. Il tenait, avant de mourir, à me voir, à me dire adieu, à me pardonner. Et aussi à me demander mon pardon pour n'avoir pas voulu me garder près de lui. C'était un homme d'autrefois, très strict sur tout ce qui regarde l'honneur. Nous avons eu des torts mutuels et nous nous en sommes fait l'aveu. C'est un chapitre de ma vie qui s'est achevé. Maintenant, je vais pouvoir devenir la *vraie* femme de Raoul Chanclos, comprenez-vous ?

Elle s'exprimait en termes nets, d'une voix précise, sans quitter du regard la jeune fille qui tremblait.

— Oui, je sais que vous comprenez. Nous avons reçu, vous et moi, à bien des années de distance, la même éducation morale et religieuse. Comme j'ai sur vous le triste privilège de l'expérience, je vous dit : Dominique, rien de tout cela ne s'oublie. Vous garderez le sceau de cette éducation. En dehors de ses lignes, vous serez malheureuse. Comme je l'ai été moi-même, affreusement, depuis dix ans, alors que j'étais une des femmes les plus enviées de tout Paris.

Sa voix faiblit brusquement et elle sembla parler pour elle-même plus que pour Dominique.

— Je n'aimais pas mon mari J'avais cédé à la pression de ma famille. Alors, quand j'ai connu Raoul... Oh ! je ne voulais pas me l'avouer, trop attachée à mes devoirs, des devoirs sans compensation sentimentale. J'ai voulu tricher avec mon foyer, avec le monde, avec moi-même. Quand on triche, on gagne peut-être, mais on ne peut plus se respecter. Ce que j'ai gagné, c'est une vie à la façade brillante derrière laquelle il y avait beaucoup de remords et de larmes. J'aimais Raoul de toutes mes forces et, malgré moi, je lui paraissais presque hostile. Mon vrai mari demeurait *l'autre*, celui que que je n'avais pas aimé. Raoul ignorait tout de cette complexité. Il n'aurait pas compris mes douloureux scrupules. Pas plus qu'il ne conçoit les vôtres, et votre fuite. C'est un homme devant qui tout a toujours plié. Dieu lui-même n'a pas le droit de se mettre en travers de son chemin.

Dominique avait tressailli en s'entendant directement mettre en cause. Elle n'essaya pas de ruser avec cette femme qui ne la traitait pas en ennemie.

— Vous savez donc, madame, pourquoi je suis partie ?

— La femme de chambre m'a, le plus naturellement du monde, mise au courant, à mon retour, de votre brusque départ. « Mademoiselle a laissé un mot que j'ai remis à Monsieur. » C'est tout. Comme vous n'aviez pas l'habitude, surtout dans une maison de vacances, de correspondre par écrit avec Raoul, j'en ai conclu ce qu'il y avait à conclure. Je ne me trompe pas ? Vous êtes partie parce que vous avez eu peur ?

Dominique baissa la tête.

— Moi aussi, dès le premier jour, j'avais eu très peur de vous. Vous êtes si jeune, si jolie ! Et puis je m'étais rassurée. Vous n'étiez pas une intrigante. Et, en effet, il n'y a pas eu d'intrigue. Seulement l'amour, Dominique.

— Il m'oubliera, dit la jeune fille dans un murmure.

— Voulez-vous dire que vous partez... réellement ?

— Je n'avais l'intention, en revenant ici, que de mettre mes dossiers en ordre. Ma décision a été prise, chez moi, en toute fermeté, avant même que je ne vous entende. Mais, madame, je veux que vous le sachiez, si je n'avais pas été décidée, je le serais en cet instant, je vous promets...

Hélène Chanclos se leva. Dominique lui vit soudainement un visage tout différent de celui qu'elle connaissait. Les joues mates s'étaient colorées, les yeux froids s'animaient, les lèvres frémissaient. Une plainte rauque lui échappa :

— Ah ! que j'ai souffert, Dominique ! Déjà meurtrie et solitaire, gardant pour moi mes amertumes, j'ai été jalouse de vous. Imaginez-vous le voyage que j'ai fait, les mains crispées sur mon volant, courant vers celui qui allait mourir et à qui j'avais donné la moitié de ma vie de femme, tandis que je laissais derrière moi celui qui avait tout mon amour, seul avec vous, votre jeunesse, votre beauté ... Dominique, vous allez partir. Dites-le moi, promettez-le encore. Permettez-moi de goûter enfin le tardif bonheur qui m'attend, s'il vous oublie, s'il est sensible à ma tendresse. Rien ne sera plus pareil, désormais. J'irai vers lui de toute mon âme, de toute ma jeunesse retrouvée, de toute ma foi...

— Je vous jure, madame, prononça Dominique lorsque son émotion lui permit de parler, que je m'écarterai de sa route...

Elle reprit son souffle avec peine et ajouta de façon à peine perceptible :

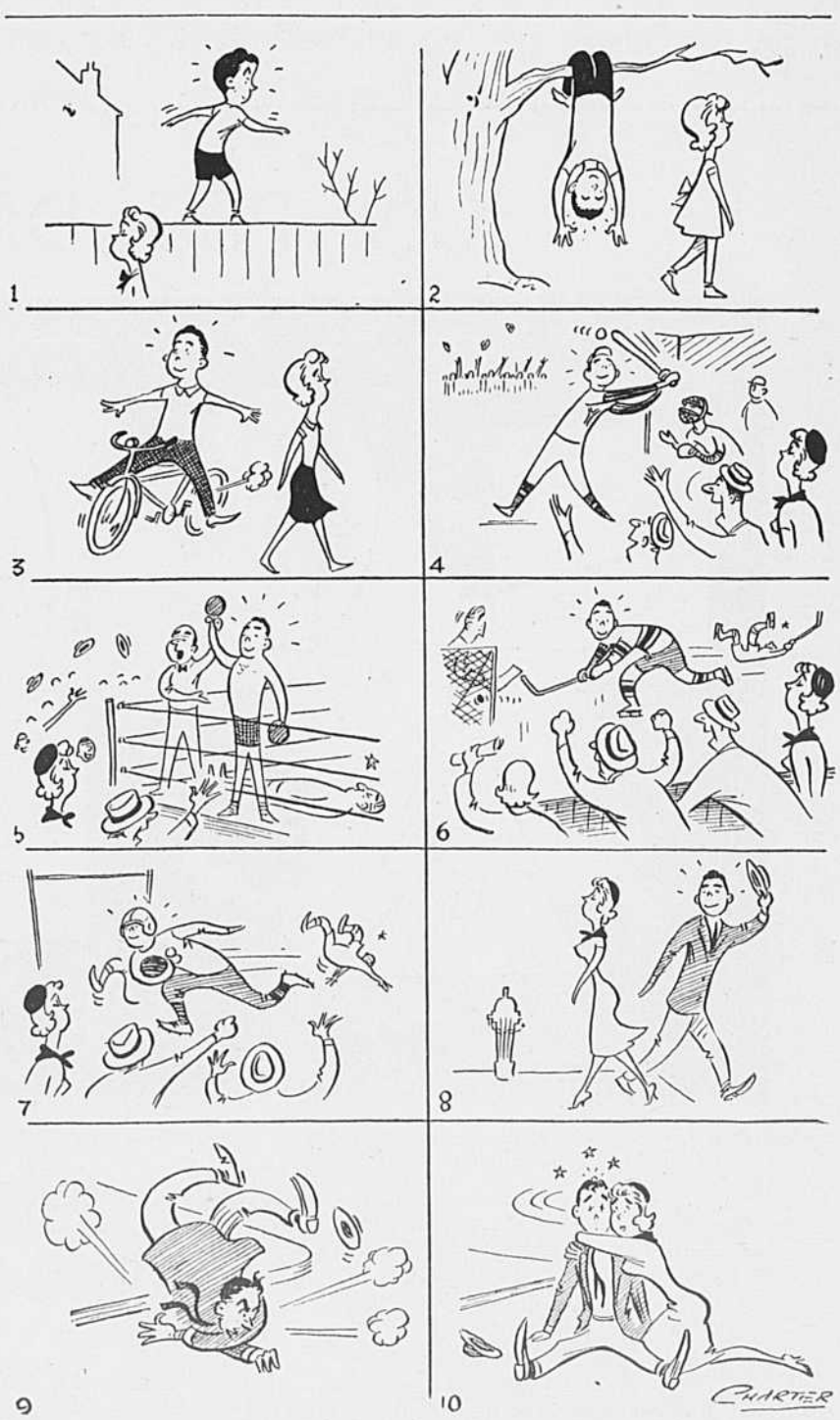
— Pour toujours...

Hélène Chanclos lui tendit les deux mains. Toutes deux se regardèrent avec une loyauté et une confiance totales.

— Qu'allez-vous faire, Dominique ?

— Dire à Luciani que je me retire pour des raisons de santé. Avec ma bronchite c'est très vraisemblable... Prendre peut-être un emploi à mi-temps, jusqu'aux vacances, et passer mon examen de doctorat... En juillet, je ferai une croisière avec mon oncle et ma tante. Ensuite j'irai à la campagne, chez une amie... Et puis... Et puis, je ne sais pas. Voir plus loin m'est impossible. Il ne faut pas trop m'en demander... Je suis brisée. Excusez-moi... Voyez, je me croyais très forte et je ne suis... et je ne suis qu'une petite fille...

Elle défaillait. Hélène Chanclos la secourut, l'étendit sur un divan. Elle lui caressa les cheveux avec douceur comme elle eut fait à l'enfant qu'elle



n'avait pas eu. Puis elle appela la femme de chambre :

— Apportez-nous du thé, dit-elle... Voyez, mademoiselle Gervais s'est évanouie dans la galerie tout à l'heure. Heureusement que je passais par là. Je l'ai amenée dans ma chambre pour qu'elle s'y repose un peu... Dites à Me Luciani qu'il vienne... Pauvre enfant, elle s'est surmenée. Elle va être obligée de se soigner sérieusement... Dès qu'elle pourra tenir debout, je la reconduirai chez elle en voiture.

Les apparences étaient sauves. Il n'y aurait pas de scandale sentimental dans « l'usine » de Raoul Chanclos.

XVII

L'Espérance, majestueusement, quittait le port de Marseille. Tout le monde était sur le pont et l'orchestre du bord jouait le *Chant des Adieux*. A terre comme sur son bateau, des mains, des mouchoirs, des foulards de couleur vive s'agitaient.

— Je descends dans ma cabine, prononça Mme Barry d'une voix mal assurée.

— Tu ne te sens pas bien, Simone ? interrogea son mari. Ah ! ah ! serait-ce déjà le mal de mer ?

— Non... c'est-à-dire... Un peu de nervosité, simplement. Tu sais, je n'ai jamais fait de traversée jusqu'à présent, excepté celle de Marseille au Château d'If, ou de Paimpol à Bréhat... Je suis un peu émue, cela se comprend, c'est nouveau pour moi.. En tout cas, il faut bien que j'aille défaire nos bagages.

— Je t'accompagne, dit Etienne. Tu pourrais tout de même ressentir les effets du mal de mer. Cela n'a rien de déshonorant.

Dominique leur adressa un sourire affectueux et demeura sur le pont. Elle avait déjà rangé ses affaires dans la cabine de seconde classe qu'elle partageait avec une très grosse dame, dentiste à Périgueux, non loin de celle qu'occupaient son oncle et sa tante. Elle ne redoutait point la Méditerranée car, en Bretagne, dans le petit bateau d'Alain, elle avait souvent vogué sur des eaux autrement plus tumultueuses. Ici tout était calme et bleu, d'un bleu intense où seul le sillage du paquebot creusait une mousseuse traînée blanche.

L'orchestre s'était tu. Les passagers se dispersaient, car la silhouette de Marseille n'était plus qu'une ligne dans le lointain. Le bar faisait connaissance avec ses premiers clients.

Dominique regardait cette terre de France qu'elle quittait et où elle laissait tant de souvenirs vivants. Où était Raoul, en cette heure ? Elle évitait, dans les journaux, de lire les chroniques judiciaires qui, si souvent, citaient son nom. En juillet, il devait avoir l'affaire Ludre, l'instruction du crime du Perreux, le divorce Van Holden... La princesse de Rocco-Selva venait aussi de le choisir pour défenseur dans le procès qu'elle intentait aux héritiers de feu son mari.

Après son dramatique dialogue avec Hélène, la jeune fille avait scrupuleusement tenu sa promesse, prenant exemple sur la conduite de son oncle et de Laure Gillou. Elle avait seulement cédé à la tentation d'écrire un petit mot d'adieu à son patron. Personne ne pourrait lui en faire un reproche, car c'était un adieu douloureux mais définitif.

Ensuite, ayant soigné ses nerfs exténués, elle avait trouvé facilement un emploi chez un avoué le matin. Quand on sortait de chez Lanclos, on était accueillie partout. Le reste du temps, elle avait travaillé son droit et l'examen avait couronné ses efforts.

Peu après, sur la prière de son oncle, elle s'était départie de sa sauvagerie, recommençant à voir des amis, à sortir. Chose bizarre elle ne voulait pas entendre parler d'Alain. « Il ne pourra faire autrement que de me rabâcher son amour. Cela je ne puis le supporter. Je ne veux fréquenter que des camarades, des gens inoffensifs, au besoin un peu bêtes. J'ai soif d'un repos d'esprit complet. » D'ailleurs Alain se calfeutrait, sans aucun doute, absorbé par la préparation de son concours d'internat. Et c'était très bien ainsi. Ce qui lui plaisait peut-être le plus, dans cette croisière, c'était de n'avoir à côtoyer, durant trois semaines, que des silhouettes inconnues. Inconnues d'elle, tout au moins, car, au cours de l'embarquement, le docteur Barry avait déjà serré les mains d'une bonne douzaine de confrères.

— Temps splendide, dit une voix auprès d'elle. Peut-être plus encore qu'on ne le souhaiterait. Il ne fera pas frais, dans le Golfe de Tripoli, ni dans la Mer de Marmara, ni sur l'Acropole dans quinze jours.

Dominique connaissait cette voix, celle d'un camarade d'Alain. Elle tourna la tête. Seigneur ! C'était à Alain lui-même que Jean Raunois s'adressait ! En ce moment, il tournait le dos mais il eut été stupide d'essayer de lui échapper dans les limites de cette petite ville flottante. D'ailleurs Jean Raunois l'avait vue.

Ce fut au tour d'Alain de se retourner et, après une brève illumination de tout le visage, de ne savoir quelle contenance prendre, Dominique adopta le parti de sourire et d'aller vers lui.

— Alain ! Vous faites partie de cette expédition ?

— Comme vous le voyez. C'est un cadeau que me fait mon père pour me récompenser d'avoir passé le concours.

— Oh ! c'est réussi ? Je suis bien contente. Vous avez énormément travaillé.

— Oui, je n'avais rien de mieux à faire.

Ils demeurèrent l'un en face de l'autre, embarrassés et ne sachant plus quoi se dire. Le camarade d'Alain s'éloigna. Dominique éprouvait un certain étonnement à n'être pas tellement fâchée. « Au fond, pensa-t-elle, je l'aime bien. J'ai été injuste envers lui, et ingrate, et presque méchante. J'ai des torts à racheter. »

— Que vous le vouliez ou non, reprit-il, nous allons passer trois semaines ensemble. C'est-à-dire que... si cela vous semble exagérément insupportable, je pourrai rester dans un coin, ne jamais faire partie de votre groupe aux escales, vous laisser une paix royale... Dites-moi si vous l'exigez.

Elle se mit à rire, non sans attendrissement.

— Vous n'avez pas changé, Alain.

— Pas du tout changé, Domi. Je tiens à vous en prévenir précisément.

— Eh bien, je me ferai une raison. Quant à ovus ordonner l'exil, non Alain, je ne suis pas un monstre. J'espère que nous nous verrons souvent, au contraire.

Tout d'un coup, elle eut un soupçon qu'elle énonça en fronçant les sourcils.

— Vous saviez que je prenais part à cette croisière ?

— Non, non, Domi, ne croyez pas à un complot, ni à une préméditation. Mon père a reçu le prospectus, comme sans doute votre oncle lui-même, et il m'a proposé ce voyage que j'ai accepté avec enthousiasme. J'avais un peu besoin de m'aérer les idées.

— Et voilà que vous tombez nez à nez avec cette mauvaise Domi que vous souhaitiez oublier.

— Comme vous, je me ferai une raison.

Ils allèrent s'accouder au bastingage. La France n'était plus visible nimbée d'une masse de brume. Sans bien comprendre pourquoi, la jeune fille éprouva le besoin d'indiquer son changement de vie.

— J'ai quitté l'avenue Kléber, dit-elle en gardant son regard fixé au loin.

— Vous n'y retournerez pas à la rentrée ?

— Ni à la rentrée ni jamais.

— Vraiment ? dit seulement Alain sans la regarder non plus.

Elle lui fut reconnaissante de ne pas épiloguer ni poser de questions. Qu'avait-il compris ? Sans doute tout ce qu'il y avait à comprendre puisqu'il faisait preuve d'une telle délicatesse. De longs instants s'écoulèrent avant qu'il ne lui prît le bras.

— Que diriez-vous d'une orangeade ?

— Le plus grand bien.

Ils allèrent s'asseoir au bar. Ce fut là qu'Etienne les trouva au bout d'une heure, bavardant comme les vieux amis qu'ils étaient.

— Alain ! Par exemple ! Quelle surprise ! Que faites-vous sur ce bateau ?

— La même chose que vous, cher docteur, dit le jeune homme avec gaieté. Je finirai par être vexé que l'on s'étonne de me voir participer à une croisière médicale. Suis-je désormais votre confrère, oui ou non ? On pourrait plutôt s'offusquer de la présence de Domi, cette demoiselle de la Basoche !

— Ma foi, je suis bien content de vous voir. Oh ! bien content !

— Comment va tante Simone ? interrogea Dominique.

— Je lui ai donné des cachets et elle pourra monter dîner. N'ayez surtout pas l'air de vous apercevoir qu'elle souffre du mal de mer, car elle s'en défend furieusement. Cette croisière représente pour elle une joie immense. La pauvre, elle en rêvait depuis sa tendre enfance. Elle a fini par me l'avouer après m'avoir amèrement reproché cette « folie ».

Toute la soirée, il y eut bal sur le pont des premières. On ne faisait guère de différence entre les classes, pour le plus grand plaisir des jeunes qui voyageaient presque tous, comme Alain et son camarade, en classe « touriste ». Danser sur le pont d'un bateau, sous les étoiles ! Cela était si séduisant que Dominique fit comme les autres et, comme les autres, s'en réjouit.

Le lendemain matin, Alain se précipita vers elle comme elle débarquait dans le port de Gênes avec son oncle et sa tante. Ils firent tous les quatre la visite de la ville. Simone Barry était heureuse de ce dépaysement, et surtout de sentir ses pieds sur la terre ferme. Elle s'appuyait tendrement au bras de son mari tandis que celui-ci l'observait en souriant.

— Dites donc, murmura Alain à l'oreille de la jeune fille, ce sont deux tourtereaux que vous accompagnez. Ils ont l'air de faire leur voyage de noces. Vous semblez être leur duègne.

— Ils ont eu tant de tristesses dans leur vie ! soupira-t-elle. C'est le dernier feu de leur jeunesse avant une retraite qui sera mélancolique

— Laissez-les roucouler en paix, dit-il en la retenant à quelques mètres derrière eux. On va les « semer », Domi...

Hélas ! à peine l'*Espérance* avait-il quitté le port de Gênes pour piquer en pleine mer en direction de l'Afrique que Simone dut, de nouveau, aller s'étendre sur sa couchette, veillée par le plus attentif des infirmiers. Tard dans la soirée, entre deux danses, Dominique vit son oncle dans les environs du bar qui absorbait solitairement une tasse d'infusion.

— Toujours la même chose ? questionna-t-elle. Tante Simone n'a pas besoin de moi ?

— Elle va déjà mieux, dit-il. Je pense qu'elle s'habituera. Tout à l'heure, entre deux nausées, elle riait comme une petite folle en me disant : « C'est merveilleux ! Oh ! Etienne, je suis si contente ! »

XVIII

« Nous nous trouvons, expliquait le guide, dans les ruines d'une de ces « Villes d'Or » qui, sur la côte d'Afrique, prolongent le souvenir de la puissance romaine. Voilà Sabratha dont les thermes, le forum et le théâtre sont parmi les mieux conservés de toute la Tripolitaine. Nous verrons ensuite le Musée qui...

— Dominique, si nous plaquions la caravane ? glissa irrévérencieusement Alain dans l'oreille de la jeune fille. Ce qui est magnifique, c'est la vue d'ensemble. Les laïus, nous les avons lus d'avance. Allons plutôt nous baigner, nous avons le temps. Avec la chaleur et la poussière, ce ne serait pas du luxe.

Elle prit la main qu'il lui tendait et ils partirent tous les deux en courant vers la plage de sable, étroite et dorée qui s'étendait au-delà des ruines. Un parcours de quatre-vingt kilomètres en auto-car, de Tripoli jusqu'à l'oasis de Sabratha, sous un soleil écrasant, leur avait donné, en effet, l'envie irrésistible de se jeter à la mer. Tous deux, sous leur blouse et leur short, étaient en costume de bain. Ils nagèrent énergiquement, en direction du large.

— Maintenant retournez-vous, Dominique, et regardez ! A-t-on besoin d'un guide pour goûter cette splendeur ?

C'était un véritable ruissellement de lumière sur les colonnes d'or qui bordaient le rivage. Rien que de l'or et du bleu. La jeune fille en eut les larmes aux yeux. Elle se sentait tout d'un coup étrangement jeune, étrangement avide de vivre, comme si une chape de plomb avait cessé de l'écraser. Elle se laissa doucement porter par les vagues tièdes et molles. Que la vie était belle et bonne ? Que le vaste monde était magnifique ! Comment y avait-il des êtres qui désespéraient, qui mouraient de désespoir !

Ils vinrent se sécher sur le sable brûlant, étendus l'un près de l'autre. Les cheveux mouillés de Dominique se tordaient sur ses épaules brunes comme des bijoux barbares.

— Les ruines ne sont des choses mortes, dit Alain, que si on les considère seulement avec des yeux de vieux savant, selon leur étiquette et leur date de naissance. Pour moi, les ruines de Sabratha seront à tout jamais vivantes, parce qu'elles ont été le merveilleux décor d'une journée que je n'oublierai pas.

Il sourit en déchiffrant sur le visage de Domi une muette supplication. Il ne fallait pas parler d'amour. Non, pas encore...

— Mettons que j'aie pris en présence de ces ruines le meilleur bain de mon existence. Vous ne direz pas le contraire ?

— Il est certain que nous sommes loin de notre vieille petite plage familiale des Côtes-du-Nord.

— Nous sommes loin de tout, Dominique, sauf de ce qui habite en nous... Oh ! mais les voilà qui repartent avec les voitures. Ils ont tous l'air épuisé alors que nous sommes délicieusement rafraîchis par ce bain.

— Dépêchons-nous de nous rhabiller.

— Au fait, pourquoi ? Ce serait exquis de rester ici, seuls tous les deux. Nous irions camper dans les ruines du théâtre en nous nourrissant de pastèques et d'inscriptions latines.

— C'est cela. Et en buvant les limonades tièdes que l'on vend à la buvette entre deux colonnes corinthiennes. Je préfère les bons repas de l'*Espérance*, ses boissons glacées et ses couchettes dans des cabines climatisées.

— Comme vous êtes terre à terre !

— C'est vrai que j'ai beaucoup vieilli, depuis quelques mois. Mais je sens que je fais une cure de rajeunissement.

Ils remirent leurs vêtements et coururent retrouver le gros de la troupe.

Etienne Barry éventait sa femme à l'aide d'un petit éventail de paille acheté à Tripoli dans les souks, tout en évoquant avec un de ses confrères, chirurgien, le souvenir d'un magnifique ulcère de l'estomac. le plus beau de leur carrière.

— Comment as-tu trouvé le Musée ? demanda-t-il à sa nièce. Les mosaïques sont admirables, n'est-ce pas ?

— Admirables. petit oncle, admirables ! s'écria-t-elle en riant aux éclats.

D'ailleurs, à mesure que l'*Espérance* poursuivait sa route à travers la Mer Egée, elle était soulevée d'un enthousiasme grandissant En Crête, elle éprouva comme un frisson sacré en posant pour la première fois le pied au sol de la Grèce. Dans les méandres du Labyrinthe, sous les cyprès, au sein d'un paysage ponctué d'oliviers qui embaumait la menthe sauvage, Alain osa lui murmurer qu'elle était Ariane ressuscitée et que l'amour, selon le symbole mythologique, était le fil mystérieux qui se joue de tous les obstacles.

Elle l'écouta sans protester, sans s'attrister. Si loin de France, de Paris et de Fontainebleau, aucune parole d'amour ne résonnait à la manière d'un sacrilège. Il lui semblait que, d'un proche passé, toutes les portes se fermaient silencieusement.

Une chanson montait en elle suave comme un choeur de bergers antiques, qui était la tentation de la joie. Au hasard de la visite, les médecins et leurs épouses se pressaient autour des guides. Elle était seule avec Alain. La vérité du paysage, sa signification vivante, c'était eux qui la détenaient, jeunes et beaux comme les héros de l'Odyssée. Jamais elle n'avait remarqué jusqu'à ce jour à quel point Alain était blond. Ses yeux bleus, dans sa peau bronzée, s'ouvraient comme deux fenêtres de lumière.

Le soir, à bord, ils ne dansèrent presque pas. Fuyant les flonflons de l'orchestre et les rumeurs des conversations, ils s'en allèrent à l'avant du beau navire et, le visage offert au vent, harmonieuses figures de proue, s enivrèrent d'air pur et d'étoiles.

Admirable, surtout, l'île enchantée de Rhodes dont ils visitèrent sagement toute la cité médiévale envahie de buissons de roses. La « rose » de Rhodes, c'est l'hibiscus dont la fleur rouge éclate et s'épanouit, les lauriers roses, les opulents rhododendrons lui font escorte et rendent semblable toute l'île à un paradis terrestre.

Après la visite en groupe, selon l'habitude qu'ils avaient désormais Dominique et Alain allèrent « se perdre dans la nature », c'est-à-dire qu'ils prirent un taxi qui les conduisit dans cette « Vallée des Papillons » où des centaines de milliers d'insectes aux ailes diaprées butinent des centaines de milliers de fleurs odorantes, composant un spectacle digne des contes de fées. Et, négligeant le déjeuner, ils allèrent se baigner sur une rive écartée.

Ils buvaient un verre de vin de Samos sous les arcades d'un café situé juste devant le port lorsque Dominique regarda l'heure et poussa un cri d'alarme. La dernière vedette embarquait les derniers pasagers pour les reconduire à l'*Espérance*. Alain n'eut que le temps de payer et de la rejoindre en courant.

— Cette fois, dit-elle, nous avons bien failli exaucer votre voeu de Sabratha et rester en détresse à Rhodes. Eh bien ! je me demande si vous n'aviez pas raison. S'exiler volontairement, tout oublier, et puis tout recommencer sous un autre climat...

— A condition que vous soyez avec moi, je suis prêt à vivre n'importe où, et même à la façon de ce vieux Robinson de notre enfance... Puis-je cesser de plaisanter, Domi ? Quand m'y autoriserez-vous ?

Elle s'attendait depuis le départ de Marseille à une déclaration de ce genre. Depuis Sabratha, elle y songeait sans hostilité. Depuis la Crête, avec une certaine complaisance. Maintenant, elle gardait les yeux fixés sur le sillage de la vedette et se contentait d'un sourire énigmatique.

— Il y a du progrès, Alain. Voyez, je puis vous entendre... Vous répondre, c'est plus difficile. Si vous aviez un peu de patience, vous me permettriez de respirer, de réfléchir...

— Domi ! Ai-je manqué de patience ? Je vous aime depuis si longtemps ! Je vous demande simplement quand j'aurai le droit de vous le dire. Est-ce de l'abus ? Est-ce de la brusquerie ?

A ces trois mots : « je vous aime », elle avait ressenti cette douleur lancinante dont elle connaissait trop bien le nom. Pourtant la délicatesse d'Alain la touchait, lui était douce. Elle soupira :

— Non, Alain, je n'ai aucun reproche à vous adresser. J'aurais mauvaise grâce à le faire. Mais vous avez compris, n'est-ce pas ? Il faut respecter dans mon coeur un souvenir, une blessure qui se cicatrise peu à peu... Alain, je ne vous apporterais pas un coeur tout neuf...

Il lui prit les deux mains et les serra de toutes ses forces.

— Je vous aimerai comme vous désirez être aimée. J'accepterai avec reconnaissance tout ce qui me viendra de vous. J'ai confiance en vous, Domi. Je sais que vous êtes de ces êtres surnaturels qui passent à travers la flamme sans se brûler.

Elle le remercia d'un regard ému. Puis, arrivant au bateau, comme il gardait fixé sur elle un regard qui quêtait une promesse, elle se détentit par une plaisanterie :

— L'affaire est à l'instruction, dit-elle avec un rire léger. L'intéressée prend bonne note de tous les rapports favorables et rendra sa réponse... voyons... sur l'Acropole.

— Quel langage ! C'est bien celui d'un clerc d'avoué, mais ayant quarante ans de présence dans l'étude et méritant la médaille des vieux serviteurs... Et bien, j'attends votre « estimée » pour donner suite au projet. Mais je ne dormirai plus une minute jusqu'à Athènes.

— Moi non plus, de toute façon, car la sympathique dame dentiste qui partage ma cabine a l'inconvénient de ronfler comme un grenadier de l'Empire.

Quand elle descendit dans cette cabine afin de s'habiller pour le soir, elle y trouva plusieurs petits « souvenirs » achetés par son oncle : une grosse éponge de Candie et d'originales faïences de Rhodes. Mais il y avait aussi un grand pot d'hibiscus qu'Alain avait acheté clandestinement chez un fleuriste de l'île et fait apporter au bateau. Trois fleurs rouges étaient écloses, ces fleurs qui s'épanouissent à l'aube et meurent au soleil couchant.

Dominique songea à Raoul, à l'amour qu'elle lui avait voué et qu'elle avait cru éternel. Tel l'hibiscus, n'était-il né que pour un jour ?...

XIX

Une fois de plus, tout le monde était sur le pont, car l'*Espérance*, ayant visité plusieurs îles grecques et traversé la Mer de Marmara, approchait de Constantinople, aujourd'hui nommé Istamboul. Déjà, sous la lumière encore brumeuse du matin, on apercevait les coupoles des mosquées avec leurs minarets élancés. Un passager qui connaissait la « Ville des Villes » désignait le bras tendu ·

— Sainte-Sophie, la Mosquée de Soliman, celle du Sultan Ahmed qu'on appelle la Mosquée Bleue...

Le paquebot avançait avec une lenteur impressionnante pour qu'on ne perdît rien de cette vision de rêve. Epaule contre épaule, Dominique et Alain regardaient de toute leur âme

— Chérie, imagine-t-on de plus beau décor pour un amour ?

Il prononçait encore « un amour » au lieu de « notre amour » et sur un ton de supplication comme s'il adjurait la jeune fille de ne pas le détromper, mais Domi n'en était plus là. Le matin même, en toute sérénité d'esprit, elle s'était surprise à sourire devant son miroir en essayant une coiffure qui, sans doute, plairait à Alain. Une phrase entendue dans un groupe l'avait pénétrée de fierté : « Le plus beau garçon du bord, c'est sûrement Alain de Kergilles, mais il est furieusement en mains. Il n'a d'yeux que pour sa belle brune ». Elle se répétait sans cesse : « Il est à moi, il n'aime que moi. Rien ne nous sépare. J'ai pleinement le droit de l'aimer, d'être sa femme. Dieu ! qu'une telle évidence peut être reposante !... »

— Voici le port de Galata, poursuivait le passager, et les quartiers modernes de Péra. Et voici la Corne d'Or avec, là-bas, le cimetière d'Eyoub où se trouve la tombe d'Aziyade, où Pierre Loti, en cachette, amenait ses Désenchantées, voilées des pieds à la tête, où il fumait son narghilé dans un tout petit café turc qui ne doit point avoir changé. L'âme de Loti est toujours là, bien que les hommes aient l'interdiction de porter le fez que les femmes s'habillent en tailleurs de confection...

L'*Espérance*, avant de faire escale à Istanbul, s'engagea dans le Bosphore et y croisa jusqu'à la mer Noire. Là, il reviendrait sur ses pas et aborderait enfin au port de Galata. Sur la rive d'Europe, les plages bordées de villas se succédaient parmi une végétation souriante. A tribord, sur la rive d'Asie, le paysage était plus aride, plus sauvage.

— A quoi pensez-vous ? dit Alain.

— A rien. Je contemple. Que peut-on faire d'autre ?

En réalité, pendant un instant, elle avait imaginé la silhouette de Raoul à la place de celle du jeune homme. Cette pensée ne lui avait apporté qu'un bref frisson et elle l'avait tout de suite rejetée. Il fallait qu'elle s'obstinât à gravir cette route montante de renaissance où Alain la soutenait de toute la force de son amour. Elle venait de cadenasser l'une des dernières portes du passé. La Dominique de l'hiver et du printemps s'effaçait devant la passagère du beau voyage.

Ils passèrent trois journées entières à Istanbul, parcoururent musées et mosquées, flânèrent dans le Grand Bazar, burent du café turc dans l'ombre des minarets, parmi des envols de pigeons et, du haut du cimetière d'Eyoub, virent le soleil se coucher au-dessus de la Corne d'Or, puis la lune, croissant d'argent, se lever au-dessus des coupoles. Cependant Etienne Barry effectuait de son côté les mêmes promenades avec sa femme. toujours suspendue à son bras et rajeunie de dix ans lorsqu'elle était à terre. Chaque soir, Dominique trouvait sa cabine encombrée d'une touchante pacotille, cigarettes orientales qu'elle ne pouvait souffrir, boîtes de rahat-loukoum, et menus bijoux de filigrane.

Et enfin l'*Espérance* aborda au Pirée d'où une route de seize kilomètres conduit à Athènes qui domine l'Acropole.

C'était là le rendez-vous prestigieux que Dominique avait fixé à son destin.

Pour atteindre la colline sacrée, elle ne se trouvait pas dans la même voiture qu'Alain. Elle bénit ce hasard qui lui laissait le temps d'un dernier recueillement.

De loin, elle vit la silhouette de la plus célèbre ruine du monde et ressentit un choc profond. Ainsi donc, c'était ce haut lieu dont rêvèrent et rêveront toujours les artistes et les savants de tous les temps,et simplement ceux qui ont le culte de la beauté. Elle allait gravir, elle, Dominique Gervais, ces hautes marches de marbre blanc usées par les pas de tant de pèlerins passionnés. Et, sous les colonnes vieilles de vingt-cinq siècles, elle allait engager sa vie.

Quelque regret s'attardait-il encore en elle ? Elle s'interrogea sincèrement et ne trouva que de très lointaines images. Les contours en étaient précis, mais elles se situaient en-dehors de ce temps, comme dans un rêve qu'elle aurait fait bien des nuits auparavant et auquel on ne pouvait prêter plus de gravité que n'en méritent les rêves. Si magnifique, si lumineuse, si inespérée que fût l'heure présente, c'étai elle qui était la réalité.

Une exaltation merveilleuse la transportait. Comment hésiter désormais ? Comment ne pas reconnaître là un signe mystérieux et fatal ? Ce n'était point un destin médiocre que celui qui s'inscrivait entre les lignes pures de ces colonnes. Elle avait hâte d'être au sommet et de s'avancer vers Alain comme une fiancée des premiers âges de l'Histoire.

Elle le vit, très grand et vêtu de blanc, sur les marches des Propylées. Elle vit ses yeux clairs chargés d'angoisse et son jeune visage caressé par la lumière d'un matin d'or. On eut dit qu'il l'attendait là depuis la naissance du monde.

Elle lui tendit ses deux mains. Il l'entraîna sans rien dire, fuyant les guides et la foule, jusqu'au sommet de la colline, à l'ombre auguste du Parthénon. Là, il s'écarta d'elle et dit seulement :

— Domi...

Elle parcourut lentement les deux pas qui les séparaient.

— Alain, dit-elle, je suis à vous. Je serai votre femme. Je ne pourrais plus me passer de vous. J'ai le droit de vous aimer. Je vous aime.

Quelques minutes plus tard, les passagers de l'*Espérance* au grand complet, suivant le guide comme des moutons, ses médecins, ses chirurgiens, ses dentistes, ses pharmaciens, ses professeur de biologie, ses grands patrons et le moindre de ses étudiants, pouvaient voir, au pied d'une colonne dorique, « la petite Barry », comme on l'appelait sur le bateau, ne connaissant que le nom de son oncle, tendrement enlacée par le plus beau garçon de la croisière, un jeune Breton nommé Alain de Kergilles, nouvellement promu interne des hôpitaux, qui l'embrassait éperdument et sans songer le moins du monde à Périclès ni à Phidias.

— Quelle mauvaise tenue ! dit une personne d'âge mûr. S'embrasser dans un pareil cadre ! Il faut n'avoir aucun sentiment artistique. Ce n'est pas la peine de venir aussi loin pour s'embrasser. Ils seraient aussi bien dans le métro.

— Je n'ai aucun souvenir, dit son mari, de vous avoir jamais embrassée dans le métro, ma chère amie.

Ceux qui les entouraient éclatèrent de rire, à l'exception de tante Simone qui était extrêmement vexée, mais que son mari rassura d'un sourire rayonnant. Ah ! ce n'était certes pas lui que ce spectacle pouvait choquer ! Il le trouvait, tout au contraire, fort adapté au paysage. Pouvait-on avoir sous les yeux une plus radieuse image de la jeunesse et de l'amour ?

Les deux jeunes gens, enfin sortis de leur extase, se sentirent un peu gênés d'être la cible de tant de regards. Etienne avait entraîné sa femme du côté de l'Erechthéion.

— Il faut absolument que je parle à mon oncle, dit Dominique. Sans quoi ma réputation sur le bateau et dans le milieu médical est ruinée, aussi ruinée

que le plus endommagé des temples grecs.

Le lendemain soir, après le départ, on but le champagne. Le commandant était de la fête. Soudain il désigna dans la nuit claire un rocher lointain aride, sûrement le plus inhospitalier de l'archipel.

— Regardez cette île, mademoiselle, c'est Cythère ! Les poètes et les peintres en ont fait l'île des amoureux. Elle est pourtant bien décevante, comme souvent l'amour... Pas le vôtre, bien entendu.

Ne sachant plus comment manifester sa joie de vivre, Alain venait d'inviter à danser celle qui serait, en somme, sa belle-mère, la tante Simone. Celle-ci accepta, rougissante comme une jeune fille. « J'étais une bonne valseuse autrefois », dit-elle fièrement.

Etienne Barry saisit la main de Dominique et l'attira à l'écart. Ils contemplèrent ensemble la tache noire de Cythère au loin des flots argentés.

— Petite fille, es-tu heureuse ? demanda-t-il.

— Je suis heureuse, mon petit oncle. A toi, je ne mentirais pas.

— Merci, mon petit, merci. Rien ne peut être meilleur à mon coeur, au propre comme au figuré... Maintenant, comme je ne peux pas, moi non plus, te faire de mensonges, je dois t'avouer une petite ruse. Peut-être l'as-tu soupçonnée ?

Elle le regarda du coin de l'oeil et en riant.

— Tu étais d'accord avec Alain ?... C'est un complot entre vous ?.. Il m'a affirmé le contraire.

— Avec lui, non. Avec son père... C'est moi qui ai transmis au docteur de Kergilles le prospectus de la croisière. Il avait reçu les confidences de son fils et souffrait de le voir malheureux. Nous avons échangé toute une correspondance où il était question de toi. J'ai eu assez de mal, Domi, à mettre tout cela sur pied. Cela m'a donné bien du travail et causé bien des soucis. Alors, je voudrais être certain...

Elle sauta à son cou et l'embrassa si fort qu'elle risqua de lui casser ses lunettes.

— Sois certain, petit oncle, sois certain ! Tu vois, je te pardonne même tes cachotteries. Mais que ce soit la dernière fois ! C'est aujourd'hui que la vie commence. Ou, plutôt, c'était hier, sous les colonnes du Parthénon...

XX

RAOUL Chanclos tenait des deux mains étalée sur son bureau, la lettre qu'il venait de recevoir de Dominique et qui lui annonçait ses fiançailles. Il l'avait déjà lue dix fois et la connaissait par coeur. Pourtant il continuait à suivre les courbes harmonieuses de l'écriture comme s'il y retrouverait les traits du charmant visage qu'il avait aimé. Absorbé dans sa contemplation, il n'entendit pas entrer sa femme. Hélène s'avança jusqu'à lui. Enfin il leva la tête

— Hélène, vous étiez là...

Elle lui laissa le temps de replier la lettre, puis elle passa derrière lui et se pencha au-dessus de son épaule.

— Oui, reconnut-il d'une voix sourde, c'est une lettre de Dominique. Elle m'annonce qu'elle se marie. Oh ! vous pouvez lire vous-même.

— Je n'y songe pas. Qui épouse-t-elle ?

— Un interne des hôpitaux, Alain de Kergilles. Il doit être très jeune. Elle a raison, Hélène. Rien n'est plus beau que la jeunesse... Son oncle et sa tante se retirent à la campagne. Elle gardera l'appartement quelque temps avec son mari. Ensuite ils se fixeront dans une ville de Bretagne, sans doute à Rennes où le beau-père achètera une clientèle pour son fils. Elle s'inscrira au barreau local et espère y faire une carrière grâce aux excellents enseignements qu'elle a reçu du maître prestigieux que je suis... Vous voyez que tout est gentil, très normal. Je souhaite qu'elle soit heureuse.

— Je le souhaite aussi, elle le mérite.

Hélène Chanclos lissa du bout des doigts les cheveux grisonnants du grand maître.

— Raoul, connaissez-vous le poème d'Oscar Wilde : « La douleur est une blessure qui saigne lorsque toute autre main que celle de l'amour la touche... » Vous avez été blessé, vous venez de l'être encore. Alors, laissez-moi vous soigner...

Il prit la main fine aux ongles laqués, la caressa et la baisa.

— Hélène, je sais maintenant Je sais aussi que vous êtes bonne et généreuse. Tant de choses ont changé entre nous, depuis ces jours de la Pentecôte ! J'ai compris que, près de moi, vous aviez vécu un drame. Le ciel s'est éclairci, depuis. J'ai appris à être moins égoïste. Nous avons cessé de vivre comme deux étrangers sous le même toit... Mais, ce matin, cette lettre... Me pardonnerez-vous, Hélène, si je laisse voir que cela me fait un peu mal ?

— Je n'ai plus rien à vous pardonner, Raoul. Je ne puis vous tenir pour coupable si vous souffrez. Mon rôle consiste à apaiser votre souffrance et, peu à peu, si je le puis, à vous la faire oublier.

— Hélène, vous êtes une femme exquise, infinement digne d'être aimée.

— Je suis « votre » femme désormais. Ne n'oubliez pas, mon chéri. Savez-vous que je vais devenir très exigeante ? Ainsi je ne veux plus d'une vie tout extérieure, ni de sorties chaque soir, ni d'amis plus ou moins authentiques plein la maison, ni de soi-disant vacances dans des palaces qui ne sont que la continuation de notre existence parisienne. Votre situation est solidement établie, votre notoriété ne court aucun risque et vous plus besoin de publicité mondaine. Nous allons vivre un peu pour nous. Nous nous connaîtrons mieux, Raoul, nous nous aimerons davantage... Ce soir, j'avais des invités pour le dîner. Je les décommande. Nous dînerons seuls, vous et moi, dans un petit restaurant de quartier. Il faudra reviser nos projets de vacances. Ce que je voudrais, dès demain si vous le pouvez, c'est partir pour un coin tranquille où personne ne vous connaîtrait. Un peu plus tard .. Ah ! tenez, j'ai reçu le dépliant d'une croisière en Méditerranée qui se déroule du 15 août aux premiers jours de septembre. Il reste en première classe quelques cabines disponibles. Le bateau s'appelle l'*Espérance*. Le nom me plaît...

La sonnerie du téléphone retentit.

— Je vous laisse travailler, dit-elle. Que dites-vous de mon idée de croisière ?

— Retenez tout de suite les places

Mais, avant qu'elle ne s'éloignât, il lui prit la main qu'il baisa timidement.

— J'ai besoin de vous, Hélène, dit-il d'une voix émue.

Elle sortit en souriant, mais ses yeux se voilaient de larmes. Larmes pleurant le temps perdu, la première jeunesse envolée, larmes déplorant les fautes passées et se souvenant d'années cruelles. Larmes de grand espoir aussi, et de confiance farouche.

Raoul la regarda partir, puis il prit la lettre de Dominique et l'enfouit dans le tiroir où dormaient déjà quelques souvenirs de son enfance, une photographie de ses parents, ses citations de guerre et le premier article de journal où on avait cité son nom. Il y avait deux autres billets de Dominique, celui qu'elle lui avait fait remettre à Fontainebleau et le mot par lequel elle lui disait adieu. Ces trois feuilles de papier, c'était tout ce qui lui restait d'elle. Il referma à clé le tiroir et soupira.

Alors seulement il décrocha le téléphone. Sa voix avait repris ses intonations énergiques. Il était prêt à toutes les luttes.

PHILIPPE MOURET

De-ci, de-là,

● Les propriétaires d'immeubles ont la réputation de ne pas aimer les enfants, à cause des dégâts qu'ils peuvent causer. Mais Tom Hipper, propriétaire d'immeubles millionnaire de Chicago, adore littéralement les enfants ; il accorde 8% de réduction de loyer aux parents de 3 enfants, 10% à ceux qui en ont 5 et 15% pour 7 enfants. Et il gâte les enfants autant qu'il le peut...

● Deux cambrioleurs avaient pénétré de nuit dans un magasin de New-York. Au rayon des jouets mécaniques, ils montèrent un train électrique... que le personnel trouva toujours en circulation le lendemain matin. Aucun vol n'avait été commis...

● Une jeune épouse d'Oakland avait déclaré la grève totale des travaux du ménage parce que son mari refusait de lui remettre le moindre argent de poche. Le juge : « 5 dollars par semaine au minimum, pour les distractions méritées de votre femme... ou le divorce, Monsieur. Et Monsieur opta pour l'argent de poche.

● Une firme anglaise de produits de beauté a ouvert à Londres, Manchester, Birmingham, Liverpool et d'autres villes des salons de beauté pour les « teenagers ». Les jeunes clientes s'y sentent parfaitement à l'aise car elles sont servies par des coiffeuses et des esthéticiennes de leur âge. On appelle ces charmantes boutiques *beauty bar, bar-de-beauté*. Tout les conseils y sont gratuits et chaque jour, des dizaines de jeunes filles âgées de 13 à 18 ans s'y font expliquer les secrets et la technique du maquillage, et notamment le maquillage savant autour des yeux ; tous les teenagers qui ont des taches de rousseur et des « points » (noirs, bruns, rouges) veulent les faire enlever et très souvent, les jeunes conseillères leur déconseillent de le faire.

● Peu après que la famille anglaise eut emménagé dans un pavillon neuf d'une cité municipale, à Wednesfield, Staffordshire, les plafonds et les murs se fissèrent, les papiers se déchirèrent sur les murs, les portes ne se fermèrent plus, la maison, construite sur du terrain mouvant, s'enfonçait. La famille Plant dut émigrer à nouveau et, selon Mme Plant, c'est « parce qu'ils étaient arrivés un vendredi 13 et que la maison portait le numéro 13 »

● Deux jeunes anglaises, Berry Simmonds et Jean Van Dyke, 23 et 24 ans, sont allées en « auto-stop » de Londres aux Indes pour y étudier les religions orientales.

● Les laiteries anglaises qui fournissent des millions de bouteilles de lait aux écoles ont dû engager des spécialistes pour enlever des bouteilles vides, les pailles d'aspiration et mille autres objets que les enfants y introduisaient...

● Au lieu de chewing-gum (gomme à mâcher) la jolie blonde Jill Wales, dactylo de 19 ans de Folkestone, mâche de la chaux ; c'est merveilleux pour les dents, selon elle.

● Le Roi de Suède a refusé à la Princesse Brigitte, soeur cadette de la Princesse Margaretha, dont on se rappelle l'idylle avec un pianiste anglais, l'autorisation de se rendre dans l'Ile d'Oakland, pour y explorer la Grotte de la Vierge Bleue en compagnie du moniteur de culture physique Johanssen (28 ans), qui est l'idole de la jeunesse sportive suédoise. Interdiction qui a alimenté de nouveau les rumeurs d'une idylle entre la princesse et le champion de gymnastique et de hockey sur glace.

● Il ressort d'une statistique du Syndicat des Hôteliers allemands qu'environ 35% des hommes et 22% des femmes adultes se sont rendus seuls en voyage de vacances. De ces isolés, la moitié était mariés, mais trouvaient plus reposant de se séparer pendant le congé annuel et de confier les enfants à des pensions ou camps pour enfants. Le fait le plus étonnant, c'est que 18% des époux ont permis à leur femme de se rendre en vacances et sont restés chez eux, pour « surveiller la maison ou les enfants ».

● De nouveaux séchoirs électriques pour les cheveux sont utilisés à Paris : ils sont ultra-rapides et sèchent les cheveux en 10 minutes. Un système de ventilation spécial permet de sécher par en dessous les mèches de la nuque très rapidement.

● Une certaine Madame Clément met en marche un appareil enregistreur dès que son mari commence une dispute. « Ecoute pendant deux minutes », lui dit-elle, « et tu verras que tu m'as raconté tout cela la dernière fois ».

● Les casseroles et les poèles incolores sont hors de mode aux Etats-Unis : 95% de ces articles sont désormais offertes dans toutes les couleurs, mais les tons pastels ont la préférence des ménagères.

Enigme criminelle

Le secret de la mine

par Alain Robert

Dans certains pays étrangers, il y a des grottes ou des cavernes mystérieuses. Des légendes y sont attachées. On y voit, ou on croit y voir, des êtres fantastiques. On entend des bruits étranges. Certaines d'entre elles ont été, dans le passé, le refuge de contrebandiers ou de bandits célèbres.

Vision d'horreur

Quand les gens trouvèrent la victime, elle était inconsciente. Il s'agissait de Madame Régina Morel-Loranger. Son mari, Joseph Victor Loranger, était alors absent. Mais leurs sept enfants : Aline, Pauline, Françoise, Réal, Huguette, Monique et Jacqueline, éplorés, se pressaient les uns contre les autres, cherchant ainsi à repousser l'horreur du spectacle. Le plus jeune avait un an à peine. Le plus vieux, douze.

Madame Morel-Loranger gisait sur le parquet de sa chambre à coucher. Les plaies et des contusions lui déformaient toute la tête. Son sang avait coulé en abondance. Il s'échappait encore de maintes plaies. Déjà fixés sur l'éternité, ses yeux vitreux ne communiquaient plus de message.

Elle respirait encore toutefois. Des voisins et des parents se chargèrent des petits. La victime fut transportée à l'Hôpital Notre-Dame, à Montréal. C'est là qu'elle expira, le 22 octobre 1951. Elle n'avait pas recouvré sa connaissance un seul instant.

Elle n'avait donc pu fournir la moindre indication sur le drame horrible qui lui coûtait la vie. Il s'agissait d'un crime, c'était évident. Jamais cette femme n'aurait pu s'infliger de telles blessures. Il avait fallu une force considérable pour porter de tels coups. Et d'ailleurs l'instrument fatal n'était pas dans la chambre macabre, ni ailleurs dans la maison. Le ou les meurtriers l'avaient fait disparaître.

Le théâtre de la tragédie

C'est le 13 septembre 1951 qu'on trouva ainsi Madame Morel-Loranger mortellement blessée. Mariée depuis plusieurs années, elle habitait dans une maison de ferme, près d'Acton Vale, avec ses enfants et son mari, au moment de la tragédie. Joseph Victor Loranger avait alors 37 ans, sa femme également.

Non loin de la maison de ferme tragique, il y avait une vieille mine de cuivre, qu'on n'exploite plus depuis plusieurs années. Alors que la mine était en opération, on avait percé, profondément sous terre, de nombreuses et longues galeries. Depuis que la mine est abandonnée, l'eau a envahi les galeries de plus en plus. Aujourd'hui elles sont pratiquement toutes submergées.

Disparition compromettante

Victor Looranger n'était pas chez lui, quand on y trouva sa femme blessée à mort. On ne le vit pas de la journée. Il n'était pas là quand des gens charitables se partagèrent les sept petits. Il n'était pas là quand sa femme fut déposée dans la voiture d'ambulance, qui la transporta à l'Hôpital Notre-Dame. Il en fut de même les jours suivants. Comme question de fait, Victor Loranger n'a pas été revu depuis la veille de la tragédie.

Sa disparition concentra donc autour de lui principalement les activités de la police. Des centaines de personnes furent questionnées à Acton Vale même et dans les environs. On chercha partout, dans la province. Des détectives furent même dépêchés aux Etats-Unis. Jusqu'à date les résultats sont négatifs.

Les recherches

Dès le mois de septembre 1951, le Coroner a émis un mandat de recherches contre Loranger, à titre de témoin essentiel pour l'enquête.

Le 24 octobre 1951, Monsieur Hilaire Beauregard, Directeur-adjoint à la Sûreté provinciale, lançait une circulaire à travers le pays et les Etats-Unis. Le portrait de Victor Loranger apparaissait sur la circulaire. Elle indiquait de plus sa date de naissance : 7 avril 1914 ; sa taille : cinq pieds et sept pouces ; son poids : 165 livres. Le disparu est de forte corpulence. Il a les cheveux blonds et les yeux bleus.

L'homme de Springfield, Mass...

Outre les services de police, canadiens et étrangers, les journaux reproduisirent circulaire et photographie. Comme il arrive infailliblement en pareil cas, plusieurs personnes informèrent la Sûreté provinciale qu'elles avaient vu le disparu. Aucune indication ne fut dédaignée. Aucune piste qui n'ait été fouillée à fond. Chaque fois cependant les détectives lancés à la poursuite du fugitif revinrent bredouille.

Au printemps de 1952, le détective Gaston Archambault, spécialement chargé de relancer Victor Loranger, accomplissait le voyage de Springfield, Mass., dans les Etats-Unis. Grâce aux photographies publiées dans les journaux, on avait cru reconnaître Loranger dans la personne d'un individu suspect. La taille et la description générale concordaient. C'était un Canadien-français entré illégalement aux Etats-Unis. Cette circonstance permit aux Autorités américaines de le détenir en attendant l'arrivée du limier québecois.

Mieux informé, le détective Archambault réalisa bientôt qu'il ne s'agissait pas de son homme. Une fois de plus, on avait espéré en vain mettre la main au collet de Joseph Victor Loranger.

Un parent

Victor Loranger est né à Acton Vale. Il y a pratiquement toujours vécu. C'est dire qu'il y était fort bien connu. Il y comptait des amis et des parents. Nombre d'entre eux y sont encore.

Un proche parent du fugitif — nous préférons taire son nom, car ce serait attirer inutilement sur lui une publicité qu'il ne cherche pas — déclarait, vers la fin de l'année 1952, que Joseph Victor vivait encore. Et ce n'était pas une simple opinion. Ce proche parent affirma avoir vu Victor à plusieurs reprises depuis le 13 septembre 1951.

Il faut pourtant ajouter que ces dernières informations manquaient de précisions. D'après ce parent, Joseph Victor se trouve encore dans les Cantons de l'Est. Il ne reste pas longtemps au même endroit cependant. Afin de dépister ses poursuivants, il change continuellement de cachette.

Faut-il attacher beaucoup d'importance à ces dires ? Chaque détail connu a été soigneusement vérifié. Toujours sans résultat. Est-ce habileté de la part du fugitif ? N'y aurait-il pas plutôt exagération dans les révélations du proche parent ? Disons, à l'honneur de notre Police provinciale, qu'elle est trop bien organisée et dirigée pour qu'un Victor Loranger ait pu séjourner dans la province de Québec pendant des années sans tomber dans ses filets.

La mine a-t-elle un secret...?

Des personnes dignes de foi, demeurant à Acton Vale ou dans les environs, offrent une toute autre explication à la mystérieuse absence de Victor Loranger. D'après elles, le suspect serait mort. Il se serait jeté dans un puits de la mine de cuivre abandonnée et son cadavre serait couvert par des tonnes d'eau.

Cette opinion est basée sur des déclarations même de Loranger. A différentes reprises, il aurait avoué à des voisins et à des amis qu'il était résolu à se suicider. Quand on le questionnait à ce sujet, il indiquait la mine comme son futur tombeau.

Quand les détectives enquêteurs connurent ce détail, ils tentèrent d'explorer la fameuse mine. Mais il y avait tellement d'eau que toute recherche s'avéra impossible. Pour lui arracher son secret, il faudrait la vider complètement.

Est-ce possible ? Le fera-t-on ? On n'a pas encore répondu à ces questions. Dans notre opinion cependant, il est probable qu'on ne tente jamais d'assécher la mine. Cette opération coûterait tellement cher qu'elle s'avère prohibitive.

En effet, quelques années avant la tragédie, une puissante compagnie minière a voulu examiner la mine. Cette compagnie était disposée à en faire l'acquisition, si elle y découvrait des possibilités intéressantes. Pour s'en faire une idée, la compagnie entreprit de pomper l'eau des puits et des galeries souterraines. L'opération dura deux années. Elle coûta une fortune.

Si la mine d'Acton Vale est devenue le tombeau de Joseph Victor Loranger, nous sommes convaincus qu'elle gardera son cadavre pendant de longues années encore.

[*Suite de la page* 25]

telle réponse. L'accent est mis sur la somme de savoir emmagasiné plutôt que sur la faculté d'élucider un problème. La jeune Russe dont j'ai parlé plus haut fut complètement désorientée la première fois qu'on lui demanda d'écrire ce qu'elle pensait d'un livre qu'elle avait lu. Jamais auparavant on ne lui avait fait faire autre chose que de résumer avec obéissance ce qu'on lui avait enseigné.

Les filles et les garçons russes en savent peut-être donc plus que les jeunes Américains de leur âge, mais ils sont probablement en retard par rapport à eux au point de vue ingéniosité, imagination et esprit de ressource pour affronter des situations inhabituelles. Nous pourrions nous inspirer un peu de l'esprit méthodique des Russes, mais eux, en retour, feraient bien de prendre une bonne dose de notre talent d'improvisation.

L'esprit des "Jeunes Pionniers" a changé

La jeunesse soviétique ne reçoit des établissements scolaires qu'une partie de son éducation. Le reste lui vient d'une organisation nommée les Jeunes Pionniers. L'art sous diverses formes, la culture physique, des jeux et autres activités, avec beaucoup de flonflons nationalistes, de patriotisme et d'endoctrinement communiste sont dispensés dans ce groupement administré par des professionnels subventionnés et des volontaires.

C'est chez les Jeunes Pionniers que les adolescents peuvent apprendre à conduire, à jouer d'un instrument de musique, à chanter dans une chorale, à jouer aux échecs, à fabriquer des modèles réduits d'avion, à faire de la danse classique, à jouer la comédie et fonder des clubs « d'amitié internationale » — dont l'activité consiste surtout à correspondre avec des enfants des pays satellites et de la Chine.

Les Jeunes Pionniers disposent de moyens impressionnants. L'une des sections que nous avons vue à Moscou était installée dans une somptueuse demeure édifiée pour sa maîtresse par le propriétaire du champ de courses de Moscou d'avant la révolution. La plus grande des Maisons de Pionniers, à Léningrad, est un ancien palais royal fait de plusieurs corps de bâtiment totalisant trois cents pièces. On y trouve les jouets les plus compliqués, des laboratoires scientifiques, des ateliers de charpente et de mécanique, ainsi que des ateliers où nous avons vu des volontaires adultes fabriquer des costumes et des masques compliqués pour des représentations enfantines.

Il serait très facile à une organisation comme les Jeunes Pionniers de tourner au fanatisme comme le mouvement « la force par la joie » qu'Adolphe Hitler répandit parmi les jeunes Allemands. En fait, c'était bien le propos initial des Jeunes Pionniers. Bien des Russes d'un certain âge se rappellent encore les jours ardents et sauvages où les Jeunes Pionniers parcouraient le pays détruisant les images religieuses et s'efforçant d'enseigner aux vieux paysans illettrés à s'émanciper en leur apprenant à lire et à écrire. Par contraste, les Pionniers d'aujourd'hui sont très rangés. Comme le disait une Russe :

— « Nous avons coutume de dire que si une mouche entrait dans une Maison de Pionniers, elle mourrait d'ennui. »

Si l'association des Jeunes Pionniers a eu une origine révolutionnaire, il n'en reste plus rien aujourd'hui, du moins dans les Maisons qu'il nous fut donné de visiter, où l'atmosphère était paisible pour ne pas dire bourgeoise. Le directeur d'une Maison du Pionnier de Moscou, par exemple, nous montra une liste de conférences qui avaient été faites aux parents. Elles portaient des titres familiers pour nous : « Comment élever un enfant sain », « L'amitié et la camaraderie », « Former la volonté et la force de caractère », « Comment aider ses enfants dans leurs études » et « La grippe et les moyens de la combattre ».

"Paix et amitié"

Nous avons eu un exemple de la propagande des Jeunes Pionniers en des circonstances assez particulières, au lycée No 330 de Moscou, où l'une de nos visites coïncida avec le jour de la Victoire. A cette occasion, que les Russes fêtent gaiement comme étant leur Jour de la Victoire dans la « Grande Guerre Patriotique », les Jeunes Pionniers avaient organisé une réunion à l'heure du déjeuner. L'orateur était un dignitaire communiste du voisinage.

Il s'exprimait avec ardeur, ponctuant son flot d'éloquence d'une foule de gestes. Il débitait manifestement tous les poncifs sur la bravoure qu'avait déployée pendant la guerre la Russie Communiste en dépit de la supériorité écrasante de l'ennemi. Il faisait de son mieux pour enflammer son auditoire.

Les Jeunes Pionniers réagirent comme tous les enfants du monde obligés de subir un discours verbeux. Ils s'ennuyaient à mourir. Ils commencèrent à s'agiter, puis à chuchoter. Le principal, M. Mostovoi, assis à côté de l'orateur, se souleva et leur fit les gros yeux. Au bout d'un moment, ils recommencèrent de plus belle. Le principal se redressa de nouveau.

Le discours s'acheva enfin. Les enfants applaudirent, sans chaleur. Puis se déroula un interlude préparé par le principal et que mon compagnon, M. Havemann et moi nous n'oublierons pas de sitôt. M. Mostovoi nous présenta à l'auditoire. Pendant qu'il parlait, deux ravissantes petites filles surgirent du fond de la salle avec une gerbe de lilas chacune. Elles nous les offrirent en souriant timidement et épinglèrent sur notre revers un insigne « Paix et Amitié ». Les Jeunes Pionniers applaudirent avec beaucoup plus de chaleur et de sincérité pour nous, Américains, que pour leur orateur.

Nous avons été très touchés. A ce moment-là, nous considérions d'un oeil très optimiste l'avenir du monde.

Les intellectuels sont mieux payés

L'Université de Moscou, logée presque entièrement dans un gratte-ciel sur une colline dominant la ville, est une véritable ruche. Elle compte vingt-quatre mille étudiants, dont six mille habitent dans le gratte-ciel, chacun dans une espèce de cellule qui a à peu près les dimensions d'un compartiment Pullman. Le bâtiment est plein de salles de récréation, de bibliothèques, de restaurants et de cafétérias, sans compter des cuisines où les étudiants peuvent préparer leur repas.

Nous nous sommes trouvés un jour à l'université vers cinq heures et demie du soir. Toutes les salles de bibliothèque étaient bondées d'étudiants absorbés par leur travail. La plupart des salles étaient mal éclairées (nous avons remarqué partout que les Russes sont très économes en matière d'électricité). Mais les étudiants se penchaient sur leurs livres sans se plaindre. Un grand nombre d'entre eux étaient Chinois.

Les cafétérias servaient les premiers dîneurs, et il était curieux de voir, dans ce pays collectivisé, le nombre imposant d'étudiants qui mangeaient en solitaires. Quelques-uns lisaient, mais la plupart avaient le regard perdu dans le vague. A quoi pensaient-ils ? nous sommes-nous demandé. Qu'adviendra-t-il de l'Union Soviétique si un certain nombre de Russes commencent à s'isoler dans un coin pour réfléchir par eux-mêmes ?

La plupart des étudiants russes travaillent très dur. Une des raisons en est que dans l'état communiste, bien qu'en principe dictature de travailleunrs, ce sont les intellectuels qui gagnent le plus d'argent et jouissent le plus de prestige. En Amérique où les Communistes se plaisent à dire que les ouvriers sont tellement brimés, bien des plombiers et des représentants de commerce gagnent plus que des professeurs de faculté. En Union Soviétique, les profesesurs de faculté touchent un salaire qui n'est surpassé que par celui des chefs politiques et militaires et des artistes, et qui atteint un chiffre bien supérieur à celui qu'obtient quiconque travaille de ses mains. C'est un fructueux honneur, chez les Russes, que d'étudier à l'université et de faire une carrière dans les sciences ou l'enseignement, et aucun étudiant ne veut manquer cette chance.

Pas de psychanalistes en U.R.S.S.

Si amoureux de l'étude que soient les Russes, on peut se demander quel est le degré de science de l'étudiant qui décroche son diplôme. Les Russes ont acquis une maîtrise indéniable dans l'art des ingénieurs et des sciences physiques, mais sur des sujets comme la littérature, la sociologie et l'économie politique qui ne sont enseignés qu'à travers un crible de dogme communiste, ils peuvent difficilement être objectifs. Et dans un certain domaine, où je fus témoin de recherches approfondies, celui de la psycho-physiologie, ils avaient un net parti de pris.

La science de la psychologie telle que la conçoit l'Occident n'existe pas en Union Soviétique. Comme je l'ai dit dans mon précédent article, les recherches entreprises au cours des deux dernières décades ont été influencées par les théories de Pavlov, qui pratique la fameuse expérience démontrant le conditionnement des réflexes.

Etranges applications du Pavlovisme

Les savants russes à qui j'ai parlé estimaient, ou avaient reçu l'ordre de croire, que les mystères de la personnalité ou de l'esprit humain peuvent tous s'expliquer comme étant une série de réflexes conditionnés.

Un de ces chercheurs me décrivit avec enthousiasme une expérience de conditionnement où il était parvenu à provoquer le réflexe de salivation chez des enfants à l'énoncé du nombre dix en leur mettant des cerises dans la bouche chaque fois qu'ils entendaient ce chiffre. Puis il leur faisait faire une addition du type « Combien fait quatre plus six ? ». Dès que les enfants formulaient la réponse dix, ils commençaient à saliver. Il estimait que c'était la plus grande découverte de sa vie. Elle lui paraissait prouver que toute pensée abstraite est un réflexe conditionné.

Un autre chercheur me montra une série d'encéphalogrammes de bébés de trois mois. Les graphiques, dit-il, démontraient que le tracé changeait chaque fois qu'un nouveau réflexe conditionné était mis en place. Sa découverte était importane en ce qu'elle



Chaleureux accueil!

Comme vos invités seront contents si vous leur offrez ce fameux Scotch Whisky—'Black & White'! Le secret de son goût exquis réside dans le mélange! Des spécialistes choisissent et mélangent les meilleurs Scotch Whiskys pour offrir le 'Black & White'. Distillation, mélange et embouteillage faits en Ecosse. En bouteilles de différentes grosseurs.

Le secret réside dans le mélange

Fournisseurs attitrés de Sa Majesté

James Buchanan & Co. Ltd. Distillateurs de Scotch Whisky

'BLACK & WHITE'

SCOTCH WHISKY

"BUCHANAN'S"

B-98MF



prouvait que déjà à trois mois les bébés avaient un cerveau fonctionnant parfaitement. Je fus tenté de lui rappeler que des bébés de six semaines apprenaient à imiter le sourire qu'ils voyaient sur le visage d'autres gens — ce qu'ils auraient difficilement pu faire sans utiliser leur cerveau — mais je craignais qu'il n'ajoutât pas foi à une constatation clinique aussi évidente.

Un autre chercheur encore me montra avec orgueil une collection d'oscillographies produites par les vibrations de voix d'enfants qu'il avait enregistrées. Il avait fait l'expérience avec des enfants d'un an, deux ans et trois ans et était ravi de me présenter noir sur blanc les différences des tracés. Ce qu'il avait prouvé avec toutes ces belles expériences, pour autant que j'aie pu en juger, c'est que les enfants de trois ans parlaient plus nettement que ceux d'un an.

Il n'y a pas de psychanalystes en Union Soviétique. La théorie freudienne est considérée comme incompatible avec la doctrine communiste et ne doit même pas être mentionnée. (Encore qu'un jeune et brillant médecin, avec qui nous avons pu parler en privé pendant quelques minutes, ait exprimé une profonde admiration secrète pour Freud). Les psychiatres russes utilisent très peu la psychothérapie. Les pensionnaires des hospices d'aliénés sont traités à l'hydrothérapie — bains et eaux minérales — par des vitamines, de l'exercice physique, quelquefois de l'insuline et ce que les Russes appellent « le reconditionnement des reflexes »; si cela ne donne pas de résultat, les malades sont placés dans le service des incurables.

Typologie contre psychologie

Les Russes n'aiment d'ailleurs pas reconnaître que leurs compatriotes peuvent devenir fous. J'ai eu grand mal à faire admettre aux gens qu'il existait des hôpitaux psychiatriques en Union Soviétique, et plus de mal encore à m'en faire montrer un. En toute probabilité, il y a un grand nombre de gens en Union Soviétique qui continuent à mener une vie à peu près normale, alors qu'en Amérique ils auraient été internés depuis longtemps. Comme bien des Russes, surtout dans les villages, travaillent pendant de longues heures à des tâches très simples souvent dans l'isolement, quelqu'un à l'esprit dérangé peut très bien continuer à vivre parmi les autres, comme cela se produisait chez nous en des temps plus primitifs et moins surpeuplés.

Nous avons largement développé la science des tests psychologiques. En plus des tests d'intelligence, nous avons de nombreux moyens d'évaluer les aptitudes sur le plan mécanique et occupationnel. Un psychologue bien entraîné en orientation professionnelle définit avec une précision assez remarquable quelles chances de succès peut avoir un jeune en choisissant telle ou telle occupation. Nous utilisons ces méthodes non seulement lans la vie civile, mais aussi dans la vie militaire pour sélectionner qui sera canonnier, pilote d'avion ou opérateur radio.

Les Russes mettent surtout l'accent sur la typologie, tombée maintenant en discrédit chez les Occidentaux. Presque tous les psycho-physiologues auxquels j'ai parlé semblaient fermement convaincus que les êtres humains pouvaient être classés presque dès la naissance en types distincts — sanguin, mélancolique, flegmatique. Un savant m'a dit qu'il pouvait faire cette différenciation à l'aide d'encéphalogrammes, un autre qu'il mesurait le temps nécessaire aux réflexes conditionnées pour se déclencher.

Les savants russes m'ont paru étudier la nature humaine sous un angle très mécanisateur. Ils semblent constamment vouloir prouver que les individus ne sont guère différents de machines perfectionnées — dont on peut prévoir et contrôler les réactions une fois qu'on en a discerné le mécanisme.

Les miracles de la rééducation

Les Russes se préoccupent également de la récupération des citoyens handicapés, et leurs réalisations dans ce domaine sont impressionnantes, comme j'en fis la constatation en visitant l'Institut de Rééducation. J'y ai vu une fillette de douze ans, nommée Julia, qui est une version russe d'Hélène Keller. Elle était devenue sourde, muette et aveugle à l'âge de deux ans à la suite d'une méningite, mais on lui avait appris à lire et à écrire et elle faisait preuve d'un talent de sculpteur. Il y a vingt-six autres Julia en Union Soviétique, qui reçoivent toutes une éducation coûteuse. L'une d'elle, une femme d'une quarantaine d'années, a été rééduquée au point qu'elle arrive maintenant à faire d'importants travaux scientifiques et à écrire de la poésie. Les savants nazis exterminaient les gens en cet état, considérés comme des parasites. Les savants Russes font de leur mieux pour les transformer en êtres utiles.

L'existence en Russie de gens comme Julia est le témoignage d'une situation dont nous devons prendre conscience. Par tous les moyens, les Russes s'efforcent avec un zèle presque fanatique de tirer le maximum de leurs ressources humaines. Presque personne n'est trop handicapé pour être d'une utilité quelconque à l'état. Plus un Russe possède de dons et d'intelligence, plus il reçoit d'encouragement à développer ses qualités, étant entendu, évidemment, qu'il le fasse selon les normes communistes.

Si nous nous endormons et fuyons l'étude...

En Amérique, je le crains, l'intelligence et la curiosité d'esprit sont devenues des qualités quelque peu négligées. Trop d'enfants grandissent avec le mépris de l'instruction, parce qu'on leur a inculqué l'idée qu'une bonne présentation et une réputation de bon golfeur permettent de vendre plus de polices d'assurances que la connaissance du calcul infinitésimal. Dans trop d'écoles, le garçon ou la fille avides de s'instruire sont baptisés « le chouchou du prof » quand ils ne sont pas traités de bûcheurs abrutis, tandis que la popularité va aux athlètes et aux bons danseurs. Dans les universités on recherche plus souvent les meilleurs joueurs de football que les étudiants les plus brillants.

J'ai connu bon nombre de jeunes qui avaient abandonné leurs études simplement parce qu'ils avaient la paresse de continuer — et parce qu'ils estimaient pouvoir gagner tout autant en aidant papa à faire marcher son agence automobile. J'ai vu une quantité d'étudiants chercher les emplois les plus faciles à remplir, ceux qui demandaient le moins d'effort physique et mental. Ces derniers temps en Amérique, j'ai vu bien peu de jeunes gens — pour ne pas dire aucun — qui aient l'ambition et l'enthousiasme du jeune homme dont j'ai parlé au début de cet article. Il passerait pour « un type imbuvable » auprès d'une trop grande majorité de jeunes de chez nous.

Dans cette ère de satellites et de révoltes coloniales, alors que des hommes tentent d'aller dans la lune et que d'autres moins fortunés réclament pour leurs nations sous-développées la même portion des biens de ce monde que celle dont jouissent des pays fortunés comme le nôtre, nous, aux Etats-Unis, nous aurons besoin de toutes nos ressources humaines si nous voulons conserver notre rôle de chef de file.

Si nous nous laissons endormir dans les délices de Capoue, si nous nous refusons à réfléchir, si nous fuyons l'étude et recherchons les emplois faciles, si nous méprisons les jeunes gens comme notre guide de l'école technique russe, alors les Russes nous arracheront à coup sûr la prééminence mondiale. Et ce sera notre faute, car nous aurons eu suffisamment d'avertissements.

NE LAISSEZ PAS VOS...

[*Suite de la page 11*]

courante des feux d'artifices. Aucun engin ne pourra être lancé sans permission spéciale et inspection préalable sous peine d'une grosse amende et d'un emprisonnement de trois mois...

Expériences à déconseiller

L'Iowa ce faisant a été le premier à répondre à l'appel lancé en l'absence d'une action fédérale à tous les Etats de l'Union par un organisme aussi sérieux et compétent que L'Association Nationale pour la Protection contre les Incendies *qui a longuement discuté de la question au cours de ses dernières réunions.*

Les experts de l'association ont conclu que la fabrication et le lancement de tels engins ne devaient pas être encouragés. Même si leurs jeunes constructeurs étaient encadrés par leurs professeurs. Comme c'est par exemple le cas des inventeurs du Mousenik *construit par la Société des Fusées de Austin, c'est-à-dire par un groupe de jeunes filles, élèves de l'Ecole Supérieure catholique de cette ville du Minnesota sous la direction de leur professeur de chimie et de physique, Soeur Dune Scotus...*

En effet, estime L'Association Nationale contre l'Incendie, *plus les connaissances des jeunes constructeurs augmentent, plus les engins qu'ils fabriquent deviennent dangereux. D'autant plus que la plupart d'entre eux sont propulsés par des substances faciles à se procurer comme par exemple par un mélange de poussière de zinc et de soufre, hautement inflammable et d'un maniement extrêmement délicat.*

PAMELA MARSH.

LES DESAGREABLES . . .

[Suite de la page 9]

dedans, il bavardait avec Balke qui lui racontait ses joies au Purgatoire...

— Oh alors ! nous sommes tranquilles.

La colère de Cokeley

Dans le caisson spatial Ralph Cokeley supporta toutes les tortures, les chaleurs extrêmes qui le faisaient transpirer à groses gouttes sous son vêtement pressurisé, la sursaturation d'oxyde de carbone qui lui donnait l'impression d'être ivre, les pressions intimes qui resserraient l'étau de la combinaison antivide.

Pour corser le menu, on lui offrit même à trois reprises une décompression explosive simulant un accident dans l'espace. La première fois, il tenait un verre d'eau à la main : le liquide éclata comme s'il avait été porté brusquement à l'ébullition.

Le septième jour, vers le soir, Cokeley prit une violente crise de colère. Il faillit bien tout abandonner, lança tous les mots orduriers qu'il connaissait.

Le colonel Steinkamp assistait à la scène sur son écran de télévision. Il lança au bout d'un moment dans le micro:

— Alors, Monsieur Cokeley, quelque chose ne va pas ? Voulez-vous sortir ?

Sortir de là !... Cokeley en avait une envie folle, mais il savait bien que s'il sortait de là, il était perdu pour l'espace. Il répondit très calmement :

— Ça va très bien, colonel... Ce petit moment de colère va passer... Vous voyez, c'est déjà passé. C'était pour me détendre un peu les nerfs...

— O.K.... Je vous laisse... N'oubliez pas que vous avez des romans policiers dans le petit placard à votre gauche.

— Merci, colonel !

Cokeley ne sortit que le dixième jour à 14 heures de sa prison d'acier. Il avait gagné. Les psychiatres s'emparèrent de lui. Une fois de plus, il fut déclaré « bon pour l'espace ».

Le calorimètre humain

Mais avant de quitter la base de Randolph, il dut passer au « calorimètre humain ». Toujours équipé comme un Martien, il s'installa sous une voûte métallique encombrée de tubes infrarouges, à l'intérieur d'un habitacle. D'autres docteurs mesurèrent l'effet des hautes températures sur son organisme.

On l'habitua encore à résister aux crampes.

On le dirigea ensuite sur la Base de Wright, autre centre où l'U. S. Air-Force étudie les possibilités de l'homme en fonction des voyages interplanétaires de l'avenir.

Là, il retrouva Bill Becker. On leur laissa la paix quelque temps. Ralph en profita pour fêter dignement son trente-troisième anniversaire, sans doute un des derniers qu'il passerait sur la terre.

Des leçons quotidiennes de culture physique les maintenaient dans une forme parfaite. Elles avaient lieu tous les matins de 8 à 9 heures. Le soir, des conférences faites par des spécialistes les renseignaient sur toutes les choses de l'espace, les résultats recueillis par les satellites, les projets des ingénieurs pour aller sur la Lune, Vénus ou Mars.

Le Dyna-Soar

Puis un jour, on leur présenta des maquettes. Il y avait là les « Discover », la « capsule spatiale » logée dans le nez de la fusée Atlas, un satellite de 9 tonnes et divers engins tous plus étonnants les uns que les autres.

Mais Cokeley se passionna surtout pour un appareil étrange, ressemblant à la flèche que lance les écoliers facétieux lorsque le professeur a le dos tourné.

— Qui fabrique ça ? demanda-t-il.

— La compagnie Boeing.

— Destination ?

— La banlieue terrestre. Avec son nez triangulaire et ses fusées multiples, cet engin doit être satellisé autour de la terre à 20,000 milles à l'heure, mais il sera capable de revenir par ses propres moyens.

— Son nom ?

— Le « Dyna-Soar », du grec Dyna (force) et de la racine anglo-saxonne Soar (essor).

— Je me vois très bien là-dedans.

— L'équipage prévu est de deux hommes.

— Eh bien, c'est parfait. Bill Becker viendra avec moi...

Voilà comment Bill Becker et Ralph Cokeley firent leur début dans l'espace. En 1961, ils piloteront pour la première fois leur « Dyna Soar » qui tout en étant un satellite habité, est considéré par l'Amérique comme le bombardier de l'avenir.

Cokeley depuis se passionne pour tout ce qui touche à l'Astronautique. Il a commencé par revoir d'un peu plus près les exploits des premiers satellites.

— « Pour mémoire », a-t-il fait.

Cependant, le premier « homme de l'espace » soviétique s'entraîne aussi. Il se nomme Ivan Igorski. Pour fortifier ses poumons, on lui apprend à rester sous l'eau sans masque pendant plusieurs minutes. Selon le professeur Blagonzavov, il a été également instruit sur la façon de ramener au sol une fusée interplanétaire...

CES SEPT SURHOMMES . . .

[Suite de la page 9]

tallé l'homme qui les habitera pour son vol spatial.

Il sera allongé et attaché à une sorte de matelas solidement accroché à la paroi de la capsule. Celle-ci, en forme de champignon, sera double pour protéger son habitant contre le froid ou la chaleur, et très résistante pour ne pas être crevé par le bombardement des météorites qu'elle rencontrera pendant son voyage.

La première capsule sera lancée par une fusée Redstone pour un « vol d'essai » qui emmènera son voyageur faire un court ricochet dans l'espace entre Cap Carnaveral et les îles de l'Ascension, dans l'Atlantique-Sud. Une autre la suivra peut-être si le premier lancement n'est pas concluant.

Après cela, si tout va bien, ce sera le grand départ au bout d'une fusée intercontinentale Atlas (celle qui va armer les bases américaines).

Cependant avant d'en arriver là, vingt-six lancements à vide de la capsule ont été prévus. Les premiers commenceront à la fin de l'année. Puis des singes, des porcs et peut-être même des ours seront lancés dans l'espace et ramenés à la terre.

Fin 1960, ou début 1961, une série de huit essais avec une fusée Redstone est prévue. Pour la première fois la capsule aura un passager humain, mais il ne s'agira que d'un vol de 120 milles environ à 3,500 milles à l'heure à travers l'atmosphère destiné à habituer l'astronaute à son nouveau véhicule et à observer comment il a réagi à l'accélération et à la décélération subites.

Faites sauter le bouchon d'une bouteille de Du Barry, le nouveau vin rosé mousseux de Bright, et voyez ces bulles qui jaillissent joyeusement. Puis savourez ce délicat et pétillant vin canadien.

Léger et moelleux, c'est un vin gai dont le goût délicieux vous enchantera. Il sera le couronnement de vos dîners, l'esprit pétillant des réunions d'amis.

Essayez *bientôt* cet exquis vin rosé mousseux que vous paierez moins cher qu'on pourrait le croire !

UN VIN QUI DANSE ET QUI CHANTE!

Du Barry
Sparkling Vin Rosé



Les bons vins canadiens de Bright - DEPUIS 1874

TGB-144F



VOUS PARAITREZ MIEUX!
Vous vous sentirez MIEUX!

Toutes les femmes doivent être belles, en santé et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à paraître MIEUX et à vous sentir MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

Expédiées franco par malle, sur réception du prix de $2. la boîte ou 3 boîtes pour $5. plus taxe de vente applicable dans votre localité.

POUR LE CANADA SEULEMENT

MYRRIAM DUBREUIL
CASE POSTALE 1391
PLACE D'ARMES, MONTREAL

Estes Kefauver

LE CRIME AUX ÉTATS-UNIS

XI – Région de Saint-Louis ou le jeu considéré comme une grosse industrie . . .

Il n'y a vraiment pas de meilleure expression pour dépeindre le crime dans la région de Saint-Louis : une grosse industrie ! Cette région englobe d'ailleurs non seulement la grande cité de Saint-Louis (Missouri) mais les counties limitrophes de l'Illinois.

L'essentiel de cette florissante industrie est évidemment le jeu. Mais non plus cette innocente « nécessité biologique... qui donne une substance à nos rêves éveillés », selon la définition donnée devant le Comité par l'impudent bookmaker James Joseph Carroll, auquel cette prétendue nécessité biologique rapportait plusieurs millions de dollars par an. Car en vingt ans, il y a eu dans la région soixante-quatre meurtres restés impunis que l'on peut attribuer sans crainte de se tromper aux gangs de Saint-Louis. Il y en a eu vingt-cinq depuis 1940 et, d'après l'identité des victimes, il est facile de constater que ces meurtres ont représenté la mise en oeuvre d'un plan d'élimination systématique destiné à rassembler dans les mêmes mains la totalité de l'industrie du jeu...

Or, durant cette période il existait à Saint-Louis cinq gangs principaux : le gang Hogan, les Egan Rats, le gang Cuckoo, les Green Dagoes, composé surtout de Siciliens, enfin un gang d'Américains d'origine italienne. Les Cuckoos, d'origine syrienne, s'allièrent aux Italiens durant la guerre d'élimination contre les Green Dagoes. Un rameau dissident des Siciliens était le gang à... l'oreiller, ainsi nommé parce que son chef, Carmelo Fresina, reçut un jour une balle dans les fesses et prit l'habitude par la suite de transporter partout avec lui un coussin. Fresina ne tarda d'ailleurs pas à être expédié *ad patres* par deux balles dans la tête, ce qui du même coup rendit l'usage du coussin inutile.

Dans l'Illinois du Centre et du Sud opéraient deux gangs principaux : le Shelton gang et le Birger gang. Un des lieutenants du Shelton fut le fameux gangster Franw Wortman, dit Buster, dont le Comité examina en détail les activités.

Le Comité trouva à Saint-Louis, deux officiers de la force publique qui firent beaucoup pour refréner les activités criminelles. Le premier était le colonel Holzhausen, président du comité de la police de Saint-Louis, dont l'intransigeance causa tant d'ennuis à Binaggio, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Le second était J. E. Taylor, dit Buck, attorney général du Missouri, qui lutta durement contre la *Pioneer News*, distributeur à Saint-Louis de Continental Press.

Pour avoir une idée de l'ampleur des opérations de bookmaking voyons la déposition faite par J. J. Carroll, déjà nommé. C'était un homme de soixante-quatre ans. Depuis l'âge de douze ans, il jouait aux courses. Son organisation de book, la « Carroll-Mooney », possédait à Saint-Louis (Missouri) et à East Saint-Louis (Illinois) de vastes salles de dépêches. En fait, dit-il, la société n'aurait pas dû porter son nom car elle était dirigée exclusivement par ses associés John Mooney et Michael Grady. Il finit par reconnaître que le chiffre de paris qui lui passaient entre les mains dépassait 20 millions de dollars par an. Ces paris étaient surtout composés des mises laissées par les books professionnels qui ne voulaient pas risquer des pertes trop extravagantes. Les bénéfices se montaient à environ 750,000 dollars dont 110,000 allaient à Carroll.

En dépit de l'énormité de ce revenu, Carroll trouva le moyen de discuter avec le sénateur Wiley et avec moi, lorsque nous déclarâmes que par conséquent, il avait un « intérêt » dans l'affaire.

« Le mot est impropre, sénateur », s'écria Carroll, « à mon avis... ce n'est pas un intérêt... »

WILEY. — Que faites-vous pour le gagner ?

CARROLL. — Oh, eh bien, je donne des conseils, je finance...

WILEY. — Et vous empochez les bénéfices ?

CARROLL. — Exact.

Le Comité éprouva un profond mépris pour ce M. Carroll. Psychologiquement il avait une caractéristique commune avec Costello. Celui-ci voulait poser au businessman et Carroll se parait du titre de « Commissaire en paris ». Mais malgré ce désir de respectabilité, le Comité ne vit en Carroll qu'un « vulgaire bookmaker exerçant clandestinement à l'abri de portes fermées à clé qu'il fallut, d'ailleurs, abattre pour entrer.

Carroll fut le premier témoin à refuser de déposer sous les feux de la télévision. Il sortit de la salle d'audience en déclarant que ces procédés offensaient son « sens des convenances »...

Je fis plus tard remarquer à M. Carroll que des ministres avaient déjà déposé dans les mêmes conditions et ne s'en étaient pas plaints. Quant à moi j'étais disposé à user de toutes mes forces pour qu'il soit poursuivi pour outrage à la Cour. Pour éviter cela Carroll se décida plus tard à venir à ses frais, déposer à Washington. Cette fois nous eûmes les mêmes ennuis avec lui. Pour en finir, les caméras ne furent pas braquées directement sur son visage. Entre temps nous avions dû faire la même concession à Costello à l'audience de New-York qui avait eu lieu entre celles de Saint-Louis et de Washington.

A Washington, Carroll eut le front de déclarer sans broncher au conseiller adjoint John Burling :

CARROLL. — ... Voilà, vous avez introduit dans les débats le facteur peur.

BURLING. — Le quoi ?

CARROLL. — Le facteur *P-e-u-r*...

BURLING. — En d'autres termes, vous avez peur en ce moment ?

CARROLL. — Parfaitement, Monsieur... je suis sans voix. Le phénomène de peur de la lumière et de peur du micro. J'y suis sujet et je reste sans voix.

Carroll, bien entendu, affirma qu'il était à « la retraite ». Le capitaine Joseph A. Wren qui dirige courageusement la brigade des jeux de Saint-Louis et qui est redouté des gangsters, déclara cependant que deux jours avant l'arrivée du Comité il avait fait une rafle dans un des nouveaux établissements de Carroll. « Mais je croyais qu'il était à la retraite ? » s'écria le conseiller. Wren répondit sèchement qu'après une rafle les joueurs professionnels déclarent toujours qu'ils vont se retirer des affaires. « Deux jours plus tard on les voit réapparaître ! » Cette réponse eut le don de déchaîner l'hilarité de l'assistance, joueurs compris.

Autre énorme organisation de Saint-Louis, la C. J. Rich & Compagnie. Celle-ci opérait sous couvert d'une compagnie de bronzage. Elle était dirigée par deux associés. Charles J. Rich (Kewpie) et Sidney Wiman. Ce dernier était un homme robuste et replet, au poil noir qui fronçait férocement les sourcils en feignant d'interroger sa mémoire détaillante. Rich, de son vrai nom Reich, immigra aux Etats-Unis à l'âge de sept ans. Il avait un air misérable devant le Comité, avec sa tête ronde comme une lune. Ni l'un ni l'autre ne voulut admettre qu'il dirigeait une affaire de jeu. Le Comité fit donc un compromis en appelant l'affaire « Opération X ». La compagnie a cependant moins peur des mots lorsque ses directeurs ne déposent pas devant un comité sénatorial. En effet nous découvrons une circulaire distribuée ouvertement par les soins de la « Rich et Co. » et qui disait : « Nous ne limitons pas nos transactions aux courses de chevaux. Nous acceptons volontiers de nous charger de vos paris sur les autres événements sportifs tels que baseball, football, boxe et élections... »

Wyman déclara d'abord qu'« Opération X » faisait un chiffre de 1,000,000 de dollars par an, mais après avoir quitté la barre, il nous fit parvenir un mot par l'intermédiaire de son avocat, déclarant qu'il s'était trompé et que le chiffre était de 4 à 5 millions de dollars. Rich, lui, reconnut que la compagnie faisait entre 3,500,000 et 4,000,000 de dollars par an.

Je demandai à Rich, qui paraissait bien plus que ses quarante-six ans, pourquoi il n'était jamais devenu citoyen américain. Il me répondit qu'il avait essayé à plusieurs reprises mais que chaque fois sa demande avait été rejetée. Je lui demandai alors pourquoi et il répondit d'un air malheureux : « A cause du travail que je faisais. »

LE PRÉSIDENT — ... Préférez-vous faire ce travail ou devenir citoyen américain ?

RICH. — Devenir citoyen américain.

LE PRÉSIDENT. — Alors qu'attendez-vous ?

RICH. — C'est ce que je vais faire.

Un trait commun aux deux organisations de paris donna au Comité une inquiétude particulière. Il s'agit des relations avouées dans ces opérations d'une moralité douteuse avec la Western Union. Ce grand organisme d'une importance vitale, paraît malheureusement profondément engagé dans ces opérations de répartition des nouvelles des courses, comme nous l'avons déjà vu au chapitre III consacré à la Continental.

Nous avions déjà eu l'occasion de voir une carte index, saisie au cours d'une rafle dans les locaux de la compagnie « Rich et Co. » et qui fut apportée au Comité par le procureur de Saint-Louis, Stanley Wallach. Sur cette carte figuraient cent cinquante noms d'agents de la Western, répartis dans tout le pays et qui, secrètement, ramassaient les paris pour le compte de la Rich. Il est donc probable que la Western servait d'intermédiaire pour les bookmakers dans les Etats-Unis tout entiers. Les agents recevaient en contre-partie des pots-de-vin et dans certains cas allaient même jusqu'à solliciter les paris. Quand ils ne touchaient pas directement une commission sur le chiffre réalisé par eux.

A Waterville, Maine, on découvrit une lettre adressée au directeur de la Western dans laquelle on pouvait lire : « Nous avons l'avantage de vous faire la proposition suivante qui, nous l'espérons, vous agréera : chaque mois nous vous verserons 25% des bénéfices, déductions faite des frais de télégrammes et de formulaires... » La littérature distribuée par la Rich Co. laissait d'ailleurs clairement entendre que les clients pouvaient déposer leurs paris par l'intermédiaire de la Western Union.

Le directeur local de cette compagnie à Saint-Louis, Harry E. Vermillion, reconnut sans difficulté que certains employés recevaient des cadeaux tels que whisky, parfums, etc. de la firme de bookmaking.

Après la rafle effectuée chez Rich et Weyman, Vermillion alla voir les deux associés et apprit ainsi que soixante-et-onze employés de la Western Union touchaient des pots-de-vin. La compagnie télégraphique maniait une moyenne de 250,000 dollars pour la Rich Co. qui possédait un compte ouvert et un dépôt de 25,000 dollars en garantie de paiement. En bref la Western servait donc d'une part d'organe de transmission de paris et d'autre part de caisse de paiement pour les parieurs gagnants. Par exemple, Western Union transmit un total de 3,275,000 dollars à la Carroll-Mooney Co., et paya $832,000 aux parieurs pour le compte de cette firme.

Il va de soi que pour la grande agence télégraphique, ce commerce représente des rentrées fort lucratives car Rich et Co. à eux seuls envoyaient de 500 à 1,000 télégrammes par jour et rien qu'en mai 1950 leur note s'éleva à 26,700 dollars. L'année 1950 rapporta à Western Union, 77,749 dollars de la firme Carroll Mooney.

Nous n'avons aucune preuve permettant d'affirmer que les grands directeurs de la Western approuvaient ces pratiques, mais il est quand même effrayant de penser qu'un service public

appelé journellement à manipuler des milliers de messages souvent des plus secrets, soit commerciaux, soit privés, soit même ayant trait à la sécurité nationale, puisse être littéralement infesté d'agents capables d'accepter des pots-de-vin ou des commissions de la part de joueurs professionnels ou de les solliciter avidement. J'approuve donc très fortement les conclusions suivantes adoptées à l'unanimité par le Comité :

« Il est clair que, dans les opérations de la Compagnie C. J. Rich, la Western Union a favorisé la violation des lois sur le jeu, parce q'elle en tirait profit. Il fallut une rafle, en juin 1950, pour que la Western se décidât à faire cesser sa participation à ce bookmaking clandestin... On peut se demander si ce mépris de ses responsabilités vis-à-vis du public ne provient pas du fait qu'un des plus puissants actionnaires de cette compagnie est un joueur notoire de Saint-Louis nommé William Molasky. »

Le Comité apprit pas mal de choses sur ce W. Molasky. Directeur de Messageries, millionnaire ; il n'existait pas de bonne affaire où l'on ne retrouvât sa trace. Il avait commencé par vendre des journaux dans la rue, avant de devenir le bras droit de L. Annenberg qui, on s'en souvient, fut le premier propriétaire de la grande agence de nouvelles des courses qui devait devenir la Continental. En 1941, Molasky attrapa 10,000 dollars d'amende et dix-huit mois de prison pour fraude fiscale. A l'heure actuelle, il possède, entre autres choses, 35% des actions de la *Pioneer News*. La famille Molasky détient en outre 18,050 actions de la Western Union, représentant une valeur de 783,000 dollars. Et la Western fournit à Molasky ses télétypes et ses autres services pour la *Pioneer News*.

Molasky, cependant, protesta avec véhémence que ce n'était pas une raison pour en déduire que les deux affaires étaient liées. Il fit remarquer d'autre part qu'il avait investi son argent dans la Western Union à une époque où celle-ci ne faisait encore aucun bénéfice, simplement à la suite d'une visite qu'il avait faite aux installations de la Compagnie à New-York sous la conduite du président. Cette visite l'avait si favorablement impressionné qu'il avait décidé de participer financièrement à l'affaire.

A la *Pioneer*, Molasky fut d'abord l'associé d'Annenberg Lorsque celui-ci fut envoyé en prison, il vendit 22% d'actions à Molasky Ces actions valaient alors 45,000 dollars.

Molasky prétendit qu'il ne faisait plus rien à la *Pioneer* depuis fort longtemps. Il en est cependant le vice-président et se contente, dit-il, de « contresigner les chèques ». Et pour ce petit travail il touchait en 1949 un salaire de 26,000 dollars, agrémentés de 40,000 dollars de dividendes !

Lorsque Molasky comparut devant nous, tant à Saint-Louis qu'à Washington, il était assisté d'un avocat du nom de Morris A. Shenker qui était pour le Comité une figure familière car il avait déjà assisté bon nombre de membres de la confrérie du jeu. Carroll par exemple, puis Joe Uvanni, agent de Mooney ; William Rich et William Brown, associé de Molasky

L'enquête révéla que Molasky avait contribué pour une somme de 2,000 dollars à la fameuse campagne du gouverneur Smith, en 1948 Et qui n'était pas pour les beaux yeux du dénommé Smith, mais parce que Molasky désirait tout simplement que Morris Shenker, l'avocat des gangsters, soit nommé membre du comité supérieur de la police de Saint-Louis. Molasky reconnut la donation mais nia que le nom de Shenker ait été prononcé, « jamais, au grand jamais ! ! ! »

Selon notre homme, Pioneer n'eut jamais le moindre rapport avec les gangsters Il admit « qu'on lui avait dit... qu'une bande essayait de mettre la main sur sa société », mais il n'avait jamais rien voulu savoir parce que « cela ne me regardait pas, je n'avais rien à voir là-dedans ».

Le Comité découvrit cependant que la *Pioneer* était liée irréfutablement à une compagnie gérée par des gangsters, la « Plaza Amusement Co. ».

Notre enquête sur la région de Saint-Louis n'eût pas été complète si nous n'avions pas jeté un regard indiscret sur certains counties limitrophes d'Illinois. En particulier ceux de Saint-Clair et Madison, où le vice atteignait des proportions stupéfiantes. C'est vraiment le cas de dire que la police y était aveugle. De plus ces pseudo-défenseurs de l'ordre public pouvaient difficilement expliquer la prospérance de leurs revenus. C'est ainsi que la déposition de John English, chef de la sécurité publique, déclarait qu'il n'avait connaissance d'aucune violation majeure des lois, relevait plutôt de la bouffonnerie. Ce fonctionnaire eut le front de déclarer entre autres perles du même acabit qu'il ignorait que Carroll et Mooney fussent parmi les plus grands bookmakers du pays, fait archi notoire depuis fort longtemps.

Le dit English, entre 1943 et 49 reçut 131,425 dollars sous forme de « subventions politiques ». Il déclara ces sommes sur sa feuille d'impôts sur le revenu et paya les taxes y afférentes. Le Comité félicita M English sur son heureuse situation de fortune, mais ne put s'empêcher d'y voir un rapport avec le fait que fort peu d'arrestations furent opérées au cours des années précédentes dans les milieux du jeu clandestin.

Les deux agents shériffs de Saint-Clair et de Madison firent, eux aussi, piteuse figure.

Le premier ignorait tout de l'association Carroll-Mooney, quoique l'enquête du Comité McFarland ait rendu le fait public depuis bien longtemps

Le second fut plus franc et déclara : « Que voulez-vous, si le maire, le grand chef de la police et les citoyens de Madison trouvent ça très bien, pourquoi irais-je me mettre en travers ? »

Ce fut donc avec un certain soulagement que le Comité rencontra un homme honnête en la personne du chef de la police de Granite City, ville secondaire du County de Madison (Illinois). En dépit de sa situation en plein au milieu de ce nid de gangsters le chef Burnett ne se laissa pas fléchir et mena vigoureusement son oeuvre de salubrité publique. Non sans mal, certes, car il se heurta à la quasi-majorité des notables. Il raconta dans tous les détails sa lutte contre les tripots et les books et comment il parvint à triompher en dépit de l'opposition du maire, et il conclut en disant : « depuis que nous avons fait des descentes dans tous ces endroits, nous sommes plus ou moins au ban de la société du County... je puis dire que dans toute la région, je suis considéré comme le renégat de la profession ! »

Mais le commentaire le plus triste sur cette région nous fut donné par Byron L. Connell, ancien attorney du County de Putaski, Illinois. Il existe dans son County un quartier réservé.

« Il y a quelques années », dit M. Connel, « les braves gens d'une secte religieuse voulurent construire une église au voisinage de ce quartier. Après délibération, cependant, les officiels de la ville décidèrent que les prostituées avaient un droit d'antériorité sur ce terrain. Les promoteurs du projet n'avaient donc qu'à aller s'installer plus loin.. »



LA MACHINE A ECRIRE...

[*Suite de la page 11*]

Nietzsche a payé sa machine à écrire dix dollars de l'époque

La machine à écrire a eu autrefois des formes bien différentes de celle que nous lui connaissons. Sous Napoléon, à Paris, un inventeur dont l'histoire n'a pas retenu le nom avait construit un polygraphe, instrument semblable au pantographe des architectes, qui permettait de tracer simultanément deux et même trois copies du même texte manuscrit.

Un modèle très différent de la machine actuelle connut aussi son heure de vogue. Il s'agissait d'une sorte de boule entourée d'un cercle où figuraient les lettres de l'alphabet. L'inventeur, un pasteur danois nommé Malling-Hansen, avait conçu cette machine à l'intention des aveugles, mais elle se répandit même et surtout chez les clairvoyants. Le célèbre philosophe Frédéric Nietzsche, qui était très myope, se servait d'une de ces « boules à écrire » dont il était enchanté. Il l'avait payée dix dollars. Elle avait pour principal inconvénient comme toutes les machines primitives, celui de n'imprimer que des majuscules. En 1938, un missionnaire parcourant la Chine découvrit dans une maison de commerce une des boules de Malling Hensen, arrivée là Dieu sait après quels détours, et qui était encore utilisée pour la correspondance avec les comptoirs européens de Hong-Kong.

Machine pour caractères chinois et pour partition de musique

Avant d'être construite en grande série, la machine à écrire coûtait excessivement cher. La reine de Roumanie, connue pour ses oeuvres poétiques sous le pseudonyme de Carmen Sylva, avait payé la sienne plus de 1,500 dollars !

D'autres reines : celle du Portugal, la dernière tzarine de Russie, l'impératrice du Japon notamment, ne cachèrent pas le plaisir qu'elles éprouvaient à se servir d'une machine à écrire, et leur témoignage dans ce sens fit à cet auxiliaire de la pensée une propagande considérable.

Actuellement, on construit des machines à écrire pour une trentaine de langues dont les alphabets sont différents. Certaines, pour dactylographier en arabe, en hébreu, en hindoustan, ont un chariot qui avance vers la droite. Le philosophe et écrivain Lin Yu-Tang a travaillé pendant trente ans pour créer une machine capable, à l'aide de 64 touches, d'écrire quelques 90,000 caractères chinois. La Foire de Paris a permis d'admirer, en 1956, une machine à écrire chinoise ayant 2,252 caractères et pesant 56 livres, et, en 1958, une extraordinaire machine à écrire des partitions de musique dont le prix dépassait un millier de dollars.

GILBERT VAN HELMONT.

DANS LE PROCHAIN NUMERO :

La Louisiane où la justice bafouée

Le feuilleton du Samedi

"LIÉE PAR UN SERMENT"

par Vayre et Florigni

No 6 — FIN

HENRI, galamment s'empara de la main de Rosario et la porta à ses lèvres.

— Vous ne sauriez croire, chère madame, à quel point votre sympathie m'est précieuse et quel prix j'y attache...

Il lui sembla que les doigts de la baronne serraient tendrement les siens.

Il rencontra son regard si caressant, si enveloppant, qu'il frémit.

Ce regard valait une longue déclaration.

— Madame..., balbutia Henri.

— Taisez-vous... taisez-vous... dit vivement Rosario. Oubliez ce trouble passager dont je n'ai pu être maîtresse. Mais vous venez de me rappeler un homme que j'ai follement aimé jadis... oui, avant d'être mariée... Il vous ressemblait... Il avait votre voix, vos traits... Oh ! comme je l'ai aimé, cet homme !

Elle s'était levée...

Sur son visage pâli roulaient deux grosses larmes...

Emu, Henri demanda :

— Et qu'est-il devenu ?

Rosario murmura sourdement :

— Il est mort ! mort... pour moi...

Puis, s'approchant d'un petit secrétaire, elle traça quelques lignes sur un morceau de papier.

— Voilà l'adresse de la villa, à Colombes... N'oubliez pas, demain à sept heures.. Vous partirez de là avec le contrat... le chèque... Laissez-moi, je vous prie... J'ai besoin de solitude... Non... Ne dites rien...

Henri de Vilaret s'inclina respectueusement.

Rosario ne lui tendit pas la main, se dirigea d'un pas nerveux vers la pièce voisine, disparut derrière une tenture.

Henri, songeur, glissa dans son portefeuille le petit papier et se retira lentement.

Il était à peine sorti de l'hôtel, que Rosario s'empara du téléphone, demandant le numéro de Claude de Vilaret.

— Allo... Allo... c'est moi, Joachim... Votre mari est un misérable... Je viens de l'entendre, donnant rendez-vous à ma soeur... Oui, demain, il dîne avec elle... j'ignore à quel endroit... Je n'ai pu l'entendre... Trouvez-vous demain à cinq heures, chez moi, rue de Cheverus. Nous aviserons...

« Pauvre chère madame... Tromper une femme comme vous... Allo... Allo... avez l'air de tout ignorer... Votre mari, naturellement, ne vous dira pas la vérité... Quoi... les surprendre ! Mais oui... Je serai avec vous... Trouvez-vous à cinq heures chez moi... N'oubliez pas !... Non, ne me remerciez pas... C'est tout naturel... Je vous aime au point de sacrifier mon amour pour assurer votre bonheur... Oui... oui... nous nous vengerons... comptez tout à fait sur moi.

Avec un éclat de rire strident, Rosario accrocha le récepteur...

« Allons, tout marche au gré de mes désirs, dit-elle.

« Rien maintenant, ne peut empêcher ma vengeance...

« Je les tiens tous les deux...

« La honte et le déshonneur pour Claude de Vilaret, la ruine et le désespoir pour Henri... »

Commencé dans l'édition du 15 août 1959.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Rue Fortuny, un crime inexplicable a été commis. Mlle Simone Aimery, rentrant un soir du théâtre avec sa soeur Claude et sa mère, est frappée d'un coup de poignard en plein coeur une heure après s'être enfermée dans sa chambre. L'enquête n'arrive pas a découvrir le mystérieux assassin.

On se perd en conjectures sur les mobiles de ce crime bizarre, lorsque le juge d'instruction reçoit une lettre anonyme l'engageant à interroger Henri de Vilaret, le fiancé de Simone, et à mettre sous ses yeux l'arme du crime — ce coupe-papier d'argent qui a fait l'office de poignard.

Il avoue avoir donné ce coupe-papier trois ans auparavant à la célèbre actrice Suzy Percy avec qui il a rompu après une liaison de quatre années et qui a juré de se venger en apprenant ses fiançailles avec Simone.

Henri de Vilaret a épousé Claude, la soeur de Simone, que le faible Henri a oubliée. Il est follement amoureux de Claude, comme il avait été amoureux de Suzy, puis de Simone. Il serait tout à fait heureux, si ses affaires ne périclitaient pas. Henri, en effet, est incapable de diriger les usines importantes qu'il tient de son père. La faillite le guette.

Un ami, désireux de le sauver, le présente à la baronne Rosario da Costa, femme d'un richissime Brésilien. La baronne pose ses conditions à l'industriel acculé à la ruine. Henri hésite, puis accepte. Or, le frère de la baronne, Joachim, qui n'est autre que la baronne elle-même, joue son jeu à sa manière et a jeté sur la maison de l'industriel un regard de haine.

Il croit que Claude est la meurtrière de sa soeur... et veut venger Suzy Percy, innocente.

IV — Mariette

DANS la villa de Me du Gange, Joao, arrivé depuis quelques minutes, avait déposé dans une chambre une grande valise.

Mercédès était près de lui.

Ses grands yeux noirs suivaient avec inquiétude tous les mouvements de Joao...

— Mercédès, dit soudain Joao, tu vas être chargée d'une mission de confiance.

Le tutoiment effara d'abord la jeune femme, puis la fit sourire...

— Comme vous êtes gentil, Joao, vous me dites *tu*.

Jean Bardier, effaré, la regarda, puis soupira...

— Oui, je te tutoie parce que, à dater de ce moment, Mercédès, notre vie va être commune. Tout dépend de toi. Si tu accomplis exactement les ordres que je vais te donner, tu rendras service à ta maîtresse et tu prépareras notre bonheur à tous les deux...

— Oh ! parlez, Joao, que dois-je faire ?

— Une chose très simple. Tu veilleras jusqu'à notre retour sur la femme qui va venir ici et qui sera ta prisonnière...

« Cette femme, je l'ai aimée jadis.

« Elle ne m'aimait pas...

« Elle m'a accusé d'un crime que je n'avais pas commis, et j'ai été condamné au bagne...

Mercédès frissonna...

— Oh ! Joao, vous...

— J'étais innocent, je te l'ai dit... Mais cette femme, plus tard, a commis une nouvelle infamie... Elle a fait condamner aussi notre chère maîtresse... C'est un monstre vomi par l'enfer...

— Vous ne l'aimez plus, au moins, Joao...

— Si je l'aimais, Mercédès, je ne te chargerais pas de veiller sur elle.

« Tu as la nature jalouse et ardente des femmes de ta race.

« En te confiant cette femme pendant mon absence, je sais que tu garderas fidèlement, parce que déjà tu la détestes...

— Oh ! oui, dit Mercédès avec colère... je la hais...

Joao eut un petit rire.

— Tu la hais parce que j'ai aimée et que tu as peur que je l'aime encore. Sur ce dernier point, je puis te rassurer. Et lors même que je lui ferais grâce, la baronne, elle, ne pardonnerait pas... ni d'autres non plus... Mais il faut qu'elle vive encore quelques heures. Tu sauras plus tard pourquoi...

On sonna à la porte d'entrée du jardin...

— Va ouvrir, dit Joao, et conduis cette femme ici, sans rien lui dire...

Mercédès se précipita.

Elle revint au bout d'une minute, précédent Mariette.

Cette dernière, portant à son doigt la superbe bague, don de Joachim, était mise avec une élégance quelque peu tapageuse et un maquillage exagéré donnait à son visage l'aspect d'une poupée peinte avec un luxe effréné de couleurs.

Sa bouche trop rouge souriait, découvrant des dents de jeune louve...

Mariette, qui se jugeait séduisante au possible puisqu'elle avait tourné la tête de ce jeune imbécile de millionnaire, arrivait triomphante, avec la plus louable idée d'entôler ce naïf qu'elle se proposait de faire « cracher au bassinet », suivant sa charmante expression, jusqu'à ce qu'il fût complètement nettoyé...

Qu'est-ce que cela lui coûterait ?

Quelques menues complaisances... et encore !

Dédaigneuse, elle avait toisé Mercédès, la priant de la suivre, affirmant que Monsieur attendait Madame avec impatience.

Elle n'avait pas remarqué le regard courroucé, presque haineux de la soubrette, qui se contraignait pour rester « stylée ».

Derrière elle, elle entra dans la villa, minaudant, élargissant son sourire.

Dans le salon où elle fut tout d'abord conduite, invitée à s'asseoir, elle se laissa choir dans un fauteuil d'un air qu'elle crut distingué, et nonchalamment croisa ses jambes court vêtues.

Elle savait qu'elle avait la jambe bien faite.

Il était bon qu'à son entrée, le jeune homme pût tout de suite constater ce détail...

Mercédès, qui la lorgnait avec une insistance impertinente, laissa tomber :

— Voilà celui qui désire vous voir.

Elle poussa une porte.

Mariette jeta un cri d'horreur, se leva d'un bond...

— Vous... vous... Jean, balbutia-t-elle. Ce n'est pas possible...

— Vous me croyiez sans doute au bagne ! ricana Jean Bardier, s'avançant lentement.

« J'en suis sorti pour vous punir, Maria Guilleret...

Effarée, Mariette tourna la tête vers Mercédès, qui, railleuse à présent, la contemplait, semblant prendre un vif plaisir à la déconvenue de celle qu'elle considérait comme son ennemie.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... balbutia-t-elle. Où est ce monsieur avec qui j'avais rendez-vous ?

— Vous le verrez tout à l'heure, Maria Guilleret, et sa vue ne vous causera aucun plaisir car, à lui aussi, vous avez à rendre compte de certains actes.

Se remettant de son émoi, Mariette voulut le prendre de haut.

— Vous savez, vous, dit-elle à Jean Bardier, que ça peut vous coûter cher de m'avoir attirée ici... Il y a des policiers qui, si je les préviens, n'hésiteront pas à vous mettre la main au collet et à vous renvoyer d'où vous venez...

— S'ils m'arrêtent, ils vous arrêteront aussi, Maria Guilleret, faux témoin, complice du meurtre de Simone Aimery, infâme créature qui avez trahi votre maîtresse, l'avez livrée à la justice...

— Moi... moi... c'est faux... je ne sais pas ce que vous voulez dire.

« Et d'abord, je ne discute pas avec un assassin.

— Un assassin, moi ! tonna Bardier...

— Oh ! rugit Mariette, portant la main à sa joue... Est-ce que vous êtes folle, vous...

Cette question s'adressait à Mercédès, qui, entendant traiter Jean d'assassin, n'avait pu maîtriser son indignation et à toute volée avait giflé Mariette...

Jean dut intervenir...

Les mains en griffes, Mercédès s'apprêtait à déchirer Mariette.

— Tais-toi, Mercédès... l'heure du châtiment n'est pas encore venue...

Il prit tranquillement dans ses poches de minces et solides cordelettes, préparées à cette intention, et s'avança vers Mariette qui, épouvantée, se mit à crier.

Mais la main solide de Jean la saisit à la gorge et étouffa ses cris...

— Attache-lui les jambes d'abord...

Mercédès, s'emparant des cordelettes, tomba à genoux, réunissant brutalement les jambes de Mariette et avec une incroyable dextérité, lia ces jolies jambes, sans égard pour leur forme impeccable.

Elle ne craignit pas de serrer, malgré les mouvements désordonnés de Mariette, ses cris de douleur étouffés par la main robuste de Jean.

— Les bras à présent... derrière le dos...

Mercédès, ramenant vivement les bras de Mariette en arrière, fit aux poignets un solide bracelet.

Mariette souffla bruyamment.

— Vous êtes des misérables, dit-elle. Dès que je serai libre, j'irai porter plainte.

— Tu n'es pas encore libre, ricana Jean, et je doute que tu le sois jamais.

Mariette blémit.

— Mercédès, dit Jean, je repars en auto chercher la maîtresse.

« Je te confie ce démon... Si elle crie, bâillonne-la...

— Comptez sur moi, Joao... Et comptez aussi qu'elle ne s'échappera pas. Je resterai près d'elle jusqu'à votre retour et. si elle veut faire la méchante...

Mercédès eut un geste si expressif que Mariette, qui n'avait jamais tremblé devant un homme trembla devant cette jeune femme, dont elle avait pu apprécier déjà la vigueur et dont elle devinait le caractère violent.

Elle comprit qu'elle n'avait rien à espérer d'elle. Elle en avait déjà la preuve.

Du reste, Mercédès, fille de précautions, s'assurait que les cordes étaient bien attachées et que sa prisonnière ne pourrait détacher ses liens...

Et comme l'autre, farouche, la dévisageait haineusement, Mercédès lui dit :

— Si tu essaies de t'échapper, je te poignarde...

— Oui, dit Jean Bardier, avec ce coupe-papier qui est sur la table. Maria Guilleret sait par expérience l'usage véritable d'un coupe-papier... N'est-ce pas, mademoiselle Mariette ?

A cette allusion, entendant Jean Bardier prononcer le nom qu'elle avait pris pour entrer au service de Suzy Percy, Mariette devint livide...

Un pressentiment sinistre s'implanta dans son esprit...

Une peur soudaine l'envahit...

— Grâce, balbutia-t-elle... Jean, vous m'avez aimée...

Pour toute réponse, Jean Bardier lui tourna le dos.

— Je pars, Mercédès... veille bien...

Il sortit rapidement.

Une minute après, Mariette entendit sur le gravier le crissement des roues d'une auto...

Jean Bardier s'éloignait.

La peur chez Mariette redoubla...

Se voir seule, aux mains de cette mince fille brune, aux yeux flamboyants, l'affola.

— A moi... Jean... Au secours !... cria-t-elle...

Un coup de poing appliqué sur la bouche, par Mercédès, redoubla ses hurlements.

Mais ce ne fut pas pour longtemps.

Mercédès alla quérir une serviette et bâillonna Mariette, malgré sa résistance, non sans accompagner cette opération de coups de poing dans les côtes de la récalcitrante, qu'elle finit par jeter à terre, la gratifiant par surcroît de coups de pied, si bien décochés que Mariette, enfin domptée, prit le parti de ne plus bouger, ferma les yeux...

V — Rue de Cheverus

A L'HEURE même où Mariette se rendait à Colombes, Claude de Vilaret se présentait rue de Cheverus, et demandait M. Joachim.

La concierge eut un regard apitoyé pour cette jeune et jolie femme qui venait se jeter dans la gueule du loup.

— Justement, il vient d'arriver, dit-elle... Rez-de-chaussée, première porte à droite...

Claude murmura un vague merci et alla sonner à la porte indiquée.

— Pauvre petite !... murmura Mme Portunas, pourvu qu'elle ne se rencontre pas avec la bonne amie de M. Joachim... c'est ça qui ferait du vilain !

« Mais quel coureur que ce garçon.

« Une femme ne lui suffit pas ! combien qu'il lui en faut.

« Ah ! les hommes ! quels monstres ! et dire qu'on a la faiblesse de les aimer !

La porte de la garçonnière s'était ouverte lentement.

Claude, impatiente, la poussa et se trouva devant Joachim qui, derrière elle, poussa la porte, donna un tour de clef.

Claude fronça les sourcils.

— Je ferme, expliqua Joachim, pour être bien certain que nul ne viendra nous importuner... La concierge, qui fait cet appartement, a une clef... Elle pourrait venir, me croyant parti ou... qui sait... ouvrir à votre mari...

— Mon mari ! s'écria Claude... ah ! il se soucie bien de... Il ne pense qu'à votre soeur...

— Calmez-vous, chère madame et amie et venez par ici... dans ce délicieux boudoir fleuri à votre intention... Permettez-moi de vous aider à retirer ce manteau... votre chapeau...

Galant, il s'empressait, et Claude, intimidée, troublée, se laissait faire.

Elle regrettait déjà sa démarche.

Le regard conquérant de Joachim la faisait rougir.

Certes, elle n'était chez lui qu'avec la pensée de se faire conduire auprès de son mari, de le surprendre avec Rosario, mais aussi un vague désir de représailles et de vengeance si Henri lui était infidèle.

Or, à présent, elle doutait...

Henri l'avait toujours aimée, il n'avait cessé de la gâter, de faire en toutes choses ses volontés...

Etait-il possible que, brusquement, son amour eût disparu et qu'il n'ait à l'esprit que cette baronne maudite ?

Qui sait si ce joli garçon, ce Joachim, n'avait pas, de toutes pièces, inventé l'histoire de l'amour de Henri pour sa soeur, uniquement pour l'attirer, elle, dans sa garçonnière et obtenir de son dépit ce qu'il obtenait de la faiblesse ou de la vénalité des autres femmes.

Elle prit place près de lui, sur le grand divan qui était le seul siège de ce boudoir, et d'une voix nette, cassante, elle demanda :

— Qu'allez-vous donc penser de moi ?

Joachim éclata de rire.

— Oh ! chère madame, une telle question de votre part... Mais c'est la question classique que posent toutes les femmes au monsieur qui les reçoit pour la première fois dans sa garçonnière.

— Et que répond ce monsieur ?... demanda Claude, cabrée... Vous devez avoir l'habitude de la réponse, puisqu'on vous adresse souvent cette question...

— Si c'est une honnête femme, dit Joachim, nonchalant, je n'hésite jamais à dire que je pense le plus grand bien de la personne qui est devant moi..

« Et cette réponse plaît toujours ?

— Eh bien, monsieur, elle ne me satisfait pas. Je comprends très bien que vous devez avoir une piètre opinion des femmes qui rendent visite, mais je suis une honnête femme, moi, monsieur...

— Ce sont celles que je préfère !... lança Joachim de son ton le plus impertinent...

— Monsieur...

— Rassurez-vous, chère madame. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Mais puisque vous avez consenti à venir me voir, j'ai bien le droit de supposer...

— Non, monsieur... Je ne suis pas venue à un rendez-vous d'amour, mais à un rendez-vous d'affaires.

— Oh ! oh !

— Et vous le savez très bien. Je ne cache pas que vous m'avez inspiré une certaine sympathie, et cette sympathie m'a donné en vous une confiance que je commence à croire mal placée...

Joachim remua les coussins, se mit à siffler un air de jazz.

Cette attitude inouïe déconcerta Claude.

— Monsieur, dit-elle offensée, je croyais me trouver devant un homme du monde...

— Ne vous fatiguez donc pas à défendre votre vertu, que je n'attaque pas, et dites carrément ce que vous souhaitez de moi ?

— Mais vous le savez... être convaincue que mon mari me trompe.

— Et lorsque vous serez convaincue, que ferez-vous ?

— Je... je verrai ce qu'il convient...

— Mais non... mais non, coupa Joachim, il faut que vous décidiez tout de suite ce que vous ferez.

« Je vous ai offert ma fortune, mon amitié.

« Je suis devenu votre allié contre ma soeur.

« Je m'engage à vous prouver l'infidélité de votre mari.

« Vous, que me donnez-vous en échange ?

Le marché proposé était si brutal que, dans un sursaut de tout son être, Claude, indignée, se leva et marcha vers la porte.

— Inutile, chère amie, de songer à fuir. Avez-vous oublié que la clef de la porte d'entrée est dans ma poche.

— Vous allez ouvrir cette porte, monsieur, et me laisser sortir librement.

— Non...

— Monsieur...

— Avez-vous réfléchi aux conséquences de votre fuite si vous quittez cette maison sans avoir conclu avec moi une alliance définitive ?

— Peu importe.

— Il vous importe beaucoup, au contraire.

« Vous savez que votre mari a rendez-vous avec ma soeur.

« Vous ignorez où... mais, je le sais.

Claude se rapprocha.

— Et vous désirez le savoir... Vous le saurez tout à l'heure...

« Si vous me repoussez, non seule-

Oooh! que j'ai mal au bras!



Les petits ouvrages de fin de semaine vous laissent, hélas! les muscles raides et endoloris. Hâtez-vous d'appliquer Absorbine Jr. Calmante et rafraîchissante, Absorbine Jr. soulage vite. Elle stimule la circulation du sang là où on l'applique et aide à détendre les muscles raidis et douloureux. Achetez Absorbine Jr.—à tout comptoir pharmaceutique.

ABSORBINE JR.

"Pour apaiser la douleur"

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez VOTRE COUPON D'ABONNEMENT

FOURNISSEURS BREVETÉS
DE SA MAJESTÉ LA REINE
DISTILLATEURS DE SCOTCH WHISKY

EXTRA SPECIAL
GOLD LABEL
Bulloch Lade
SCOTCH WHISKY
Embouteillé en Ecosse

ment vous ne sauriez rien, mais votre mari saura, lui, que vous avez passé un certain temps dans cette garçonnière en ma compagnie...

« Vous devinez les conclusions qu'il en tirera...

— Oh ! ce serait infâme, cela... Mais qui donc oserait dire à mon mari...

— Moi !...

— Moi !...

Ce mot résonna sec comme un coup de revolver.

Claude, épouvantée, regarda Joachim...

Il s'était levé, s'avançait souriant.

Jamais il n'avait été plus charmant...

— Allons, ma chère, revenez à un sentiment plus juste de la situation. Ne vous révoltez donc pas contre l'inévitable. M. de Vilaret aime ma soeur. Il en est fou. Tout ce que vous pourrez tenter pour le reprendre est inutile. Vous ne le verrez plus. En ce même instant, la baronne et votre mari filent en auto vers Calais, où les attend le yacht de mon cher beau-frère, M. da Costa, bon vieillard plein d'indulgence pour les escapades amoureuses de Rosario... M. de Vilaret est perdu pour vous. Mais moi, je vous reste, moi qui vous aime, moi qui suis prêt à vous épouser dès que votre divorce sera prononcé...

« Quelle revanche pour vous ! Quelle vengeance contre votre mari et Rosario.

« La comtesse de Vilaret, délaissée, est devenue la femme du richissime Joachim Ronez, qui l'adore, et qui n'a au monde qu'un désir : cicatriser la blessure faite à ce coeur aimant, lui faire oublier qu'elle avait donné son amour à un homme indigne d'apprécier ce don inestimable...

« Claude... Claude... ne me repoussez pas...

« Je vous apporte la vengeance... l'amour... la fortune...

Claude, étourdie, suffoquée, les larmes aux yeux, ne doutant pas que Joachim ne dit la vérité, ulcérée d'apprendre la trahison de son mari, courba la tête. Elle était désormais sans défense.

Elle sentit que Joachim la pressait dans ses bras...

Les paupières baissées, très pâle, elle renversa sa tête, offrant ses lèvres...

Oui, se venger... se venger de Henri.

C'était maintenant son plus cher désir...

Un éclat de rire diabolique la fit violemment tressaillir.

Elle ouvrit les yeux, recula épouvantée.

Joachim, les bras croisés, l'oeil étincelant, la dévisageait d'une façon terrible...

— Claude Aimery, dit-il, pourquoi as-tu tué ta soeur Simone ?

Claude pétrifiée, s'immobilisa, les yeux hagards.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Pourquoi ce jeune homme lui posait-il cette épouvantable question ?

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère... Claude, qu'as-tu fait de Simone ? continua Joachim, implacable.

Il fit un pas vers elle, lui prit le poignet.

— A genoux, misérable ! avoue ton crime...

Claude, jetée avec violence sur le tapis, écroulée aux pieds de Joachim, balbutia :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire... vous êtes fou... Jamais je...

— Tu mens... Mariette, ta complice, la femme de chambre de Suzy Percy a tout avoué...

— C'est faux... c'est faux... je ne connais pas cette femme.

— Tu mens... Il me reste à tenir les aveux de ton complice Henri de Vilaret.

Claude, vivement, protesta, se trahit...

— C'est faux... c'est faux... Henri n'a jamais su.

Elle s'interrompit, affolée.

— Ah ! ah ! rugit Joachim... tu viens de te livrer... C'est à l'insu de Henri que tu as tué ta soeur pour l'épouser, lui... Nieras-tu encore... Soit. Mais ton silence ne te sauvera pas, car Suzy Percy sait la vérité, toute la vérité, et en ce moment, elle la révèle à ton cher mari...

— Suzy Percy !... Elle est morte...

— Elle est vivante ! Elle s'appelle Rosario da Costa !

Claude, à l'audition de ces terribles mots, sentit le sang affluer à son cerveau, ses idées se brouiller.

Il lui sembla que son coeur allait éclater.

Suzy Percy vivante ! Suzy Percy dans les bras de Henri ! Ç'en était fait d'elle.

Avec un sourd gémissement, elle s'abattit sur le tapis, ne bougea plus.

Joachim la repoussa du pied.

— Je t'ai arraché ton venin, vipère... Je ne m'abaisserai pas à te châtier davantage. Je te réserve un supplice plus affreux... C'est celui pour qu' tu as commis ce crime qui t'infligera ce châtiment que tu mérites.

« A Henri, maintenant...

Elle dressa l'oreille...

Une trompe d'auto venait par trois fois de lancer un bruyant appel dans la rue...

« C'est Jean Bardier... Il arrive à point... »

Joachim, sans plus se soucier, mit son chapeau et sortit de l'appartement, ayant le soin de ne pas refermer la porte à clef.

« Lorsqu'elle reviendra à elle, elle pourra tranquillement sortir et regagner son logis, où M. de Vilaret ne tardera pas à la rejoindre.

« Je crois que ce duo d'amour ne ressemblera pas aux précédents. »

VI — La morte vivante

L'auto de Joao entra dans la cour qui précédait la villa en décrivant une courbe gracieuse, stoppa, et tout de suite Joachim sauta à terre, suivi de Joao, qui, ouvrant brusquement la porte d'entrée, cria :

— Mercédès !

Mercédès se précipita dans le vestibule.

— Elle est là, Joao ! dit-elle simplement.

Elle regarda avec effarement sa maîtresse, qu'elle n'avait jamais vue habillée en homme.

— Oh ! fit-elle, c'est la senora...

— Oui, mon enfant, c'est moi . Conduis-moi à ta chambre où Joao a déposé la valise... Tu m'aideras à m'habiller.

« Toi, Joao, veille sur Mariette.

« Tu prépareras de quoi écrire, et tu la délieras quand Mercédès te préviendra.

Joao inclina la tête silencieusement, alla retrouver Mariette, qu'il débâillonna.

Il ne lui dit pas un mot et elle, épouvantée, n'osa rompre le silence.

Elle n'osa même pas supporter le regard de Jean Bardier.

Elle ferma les yeux, feignit de dormir.

Plus que la haine l'épouvante, une épouvante sans nom, avait pris possession de son âme.

En haut, aidé par Mercédès, Joachim retirait ses vêtements masculins, redevenait Rosario.

Mercédès, intriguée, n'osait interroger, tant la baronne avait l'air sombre.

Sur un signe d'elle, elle ouvrit la valise, en retira une robe dont l'aspect lui arracha ce cri involontaire :

— Oh ! mais elle n'est plus à la mode. C'est une robe comme on en portait il y a cinq ou six ans.

— C'est pour cela que je l'ai choisie, dit sèchement Rosario.

« Trêve d'observation, Mercédès, et dépêchez-vous.

« Apportez-moi ces bas, ces chaussures... ah ! et puis ces cheveux noirs.

« Posez ces cheveux sur la table, retirez-moi ces souliers d'homme et les bas... Merci.

Mercédès, agenouillée, mettait à la baronne des bas de soie grise, chaussait ses petits pieds de souliers à hauts talons.

Pendant ce temps, Rosario cachait ses cheveux blonds, coupés courts, sous la longue perruque brune.

Suzy ressuscitait, la Suzy Percy d'autrefois, aux cheveux d'ambre, au clair regard.

La résurrection fut complète lorsqu'elle eut revêtu la robe choisie par elle et qui était la copie d'une robe qu'elle avait portée jadis, au temps de ses amours avec Henri de Vilaret.

Elle se regarda longuement dans la glace.

Au bord de ses cils une larme trembla.

Suzy Percy revivait le passé..

Quelques minutes, elle resta là, pensive.

Dans le silence de la pièce, on aurait pu entendre battre son coeur

Mercédès, apeurée, tapie en un coin, retenait son souffle, sentant confusément qu'un drame poignant était en train de se dérouler et que de ce drame, sa maîtresse était l'héroine, l'actrice principale...

Suzy, poussa un soupir, releva la tête.

Ses yeux, voilés de tristesse avaient repris leur éclat.

— Le sort en est jeté, dit-elle. J'ai trop souffert... Qu'ils souffrent à leur tour !

Elle se retourna vers Mercédès :

— Dis à Joao de délier sa prisonnière et va guetter dans le jardin l'arrivée de M. de Vilaret.

Légère comme un sylphe, Mercédès disparut.

De nouveau, Suzy se voyant dans la glace, soupira :

— Ah ! s'il avait continué à m'aimer... j'aurais été si heureuse ! Et rien de tout cela... Mais à quoi bon revenir sur ce qui aurait pu être. Oubli, crime, trahison, tout s'est ligué contre moi et j'ai failli succomber... Qui m'aurait regrettée, personne...

« Allons, soyons forte, comme doit l'être un justicier.

Elle descendit à pas lents l'escalier, se dirigea vers le salon où Mariette, déliée et craintive, sous l'oeil de Joao, attendait.

Une tenture se souleva.

— Bonjour, Mariette !

Mariette, au nom de cette voix, frémit, se retourna brusquement, jeta un cri étouffé.

— Madame... Madame !... balbutia-t-elle... Oh ! non... non... ce n'est pas vrai.. Madame est morte ! Les journaux ont annoncé sa mort, il y a huit ans.. elle a été écrasée par une auto...

— Les journaux ont menti, Mariette, puisque je suis devant toi.

— Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai ! hurla Mariette hors d'elle... C'est une comédie pour me faire peur... Au sec...

La main de Suzy se posa sur la bouche de Mariette.

— Tais-toi ! ordonna-t-elle... Encore un appel, encore un cri et tu seras bâillonnée et tu perdras l'unique chance que tu peux avoir d'échapper à ma vengeance...

« Non.. je ne suis pas morte..

« Par quel miracle je suis vivante, cela ne te regarde pas...

« Mais je suis bien Suzy Percy... celle qui était pour toi bonne jusqu'à la faiblesse et que tu as trahie.

« Assieds-toi et écoute-moi.

« Je n'ai pas de temps à perdre en vaines discussions...

« Ou tu vas m'obéir et faire aveuglément ce que je te dirai, et alors tu auras la vie sauve...

« Si tu refuses, je te livre non pas au bourreau, tu serais capable de lui échapper, mais à Jean Bardier...

Mariette frissonna...

Elle sentait que Jean Bardier serait impitoyable et que le coltineur, sans la moindre hésitation, l'étranglerait ; et puis, il y avait aussi l'autre, cette créole qui semblait adorer Jean Bardier et qui lui avait promis de la poignarder.

Non... non... tout plutôt que tomber entre les mains de ces deux-là...

— Ordonnez, dit Mariette d'une voix étranglée, j'obéirai.

Suzy Percy prit place dans un fauteuil, face à Mariette, plus morte que vive...

Près d'elle, les bras croisés, se tenait Joao, farouche et muet.

— C'est toi, dit Suzy Percy, qui as donné ou vendu mon coupe-papier à Claude Aimery ?

Mariette, les yeux à terre, murmura :

— C'est elle qui l'a pris.

— Comment aurait-elle pu le prendre chez moi ?... Allons, parle... dis la vérité...

— Voilà... Les deux soeurs sont venues un jour pendant que vous étiez au théâtre. Mlle Simone et Mlle Claude... Vous aviez donné congé de votre appartement et il venait parfois des visiteurs... Elles ont su cela... Elles ont eu la curiosité de voir l'appartement de Suzy Percy... Elles savaient que M. de Vilaret et vous...

— Passe ces détails.

— Bref, elles sont montées avec la concierge... Elles ont tout regardé curieusement. La concierge et moi, nous suivions.. A un moment, j'ai vu l'une des jeunes filles, Mlle Claude, profiter de ce que sa soeur parlait à la concierge, qui lui tournait le dos s'emparer de votre coupe-papier et le glisser prestement dans son sac.. Alors, je me suis approchée d'elle pour le lui faire rendre, mais elle m'a pris par le bras, m'a entraînée vers une fenêtre et m'a murmuré doucement :

« — Vous n'avez rien vu... Combien ?

« Et comme, à ce moment, sa soeur et la concierge se retournaient, elle m'a dit gracieusement :

« — Venez donc demain chez moi... Justement, ma soeur va se marier et cherche une femme de chambre ?... Peut-être nous entendrons-nous... »

« Et avant que j'aie pu repondre, elle me glissait sa carte de visite dans la main et allait vers sa soeur lui disant :

« — Non, ma chérie, cet appartement ne peut convenir, il est trop petit. »

« Et puis, elles sont parties.

« J'ai su, le soir, par le concierge, que Mlle Claude lui avait remis cent francs pour l'avoir inutilement dérangée.

« Le lendemain, j'ai été rue Fortuny, chez ces demoiselles.

« J'ai vu Mlle Claude, qui m'a remis cinq cents francs en me disant : « J'avais envie de ce coupe-papier. Dites qu'il a été perdu. »

Elle s'arrêta.

— Et puis ? continua Suzy, impassible.

— Et puis... c'est tout.

— Non, ce n'est pas tout. Pourquoi à la cour d'assises, n'avez-vous pas révélé ce détail aux jurés ? Pourquoi, vous qui pouviez m'innocenter, m'avez-vous chargée ?... Vous savez bien que j'étais innocente de ce crime. Vous saviez que c'était Claude Aimery qui avait frappé sa soeur.

« Veux-tu répondre, misérable fille !

— Réponds ! dit Joao, mettant sa lourde main sur l'épaule de Mariette, qui jeta un cri d'effroi.

— Grâce ! grâce ! Je ne suis pour rien dans cet assassinat, je vous le jure... C'est Mlle Claude qui a tué toute seule... Moi, je ne savais rien... Je n'ai compris qu'après... Et Mlle Claude est venue me voir, m'a suppliée

de me taire, m'a promis de me faire riche... Ce jour-là, elle m'a donné dix mille francs... puis, plus tard cinquante mille francs, puis cent mille lorsqu'elle s'est mariée... Alors... j'ai dit ce qu'elle a voulu devant le tribunal.

— Gredine ! gronda Jean Bardier... Vipère !...

Suzy Percy ne manifestait aucune émotion.

— Je crois que tu as dit la vérité...

— Oh ! ça, madame je vous le jure...

— Eh bien ! ce que tu as dit, tu vas l'écrire...

— Moi, que je...

— Tu vas écrire cet aveu...

— Jamais... jamais...

— Tu vas l'écrire, rugit Joao la prenant par le bras et la tournant vers la petite table sur laquelle il avait disposé de quoi écrire d'après l'ordre de Suzy.

— J'écrirai ! consentit Mariette, que son compagnon venait de faire asseoir brutalement.

— Ce n'est pas tout, dit Suzy... Tu écriras ensuite que tu as accusé faussement Jean Bardier du meurtre de Gaston, alors que tu savais qu'il n'était pas coupable.

— Je... je le croyais...

— Tu mens... le coupable ne serait-il pas l'homme avec qui tu vis en ce moment ?

Suzy parlait au hasard.

Or, elle avait deviné juste.

Mariette, affolée. crut que son expatronne connaissait la vérité sur le sieur Georges. elle bégaya :

— Je vous jure que je ne savais pas... Je n'ai su qu'après lorsque j'ai rencontré de nouveau Georges... que j'avais connu autrefois du temps de...

— Et de Jean Bardier ! ricana Jean. Ah ! la gueuse.

« Ah ! c'est le nommé Georges qui a tué... C'est bien... son compte est bon...

— Tais-toi, ordonna Suzy.

« J'ai promis la vie sauve à Mariette si elle m'obéit. Cet homme aussi aura la vie sauve... Tais-toi...

— Veux-tu écrire, Mariette, sauver ta vie et celle de cet homme... le temps passe... Dans quelques minutes, il sera trop tard...

— Oui... Oui... dit précipitamment Mariette, je vais écrire... mais vous me promettez...

Mariette prit un porte-plume, le trempa en tremblant dans l'encrier :

— Je dicte : « Moi Maria Guilleret, je reconnais avoir reçu de l'argent de Mlle Claude Aimery pour lui avoir vendu le coupe-papier-poignard de mon ancienne maîtresse, Suzy Percy. C'est avec cette arme que Mlle Claude Aimery a tué sa soeur, dont elle était jalouse parce qu'elle épousait M. de Vilaret. Je reconnais avoir reçu à plusieurs reprises des sommes d'argent importantes de Mlle Claude Aimery pour ne pas révéler ce que j'avais deviné. »

La sueur au front. lentement, Mariette écrivait.

Par-dessus son épaule, Jean Bardier lisait, et elle sentait sur sa nuque le souffle puissant du coltineur

— J'ai écrit, murmura Mariette.

— Ce n'est pas tout. Ajoute ceci :

« Sur mon âme et conscience je jure que l'assassin de mon ancien ami Gaston n'est pas, comme on l'accuse et comme j'ai aidé la justice à le croire, Jean Bardier, condamné, pour ce crime dont il était innocent aux travaux forcés. L'assassin de Gaston est mon ami actuel, le nommé Georges.

— Oh ! jamais... jamais je n'écrirai cela ! s'écria Mariette, révoltée. Georges me tuerait...

— Préfères-tu que ce soit moi qui t'étrangle, gredine ! hurla Jean Bardier, lui prenant le poignet.

« Ecris.. Ecris le nom et signe...

Son visage était si bestial, si effrayant, que Mariette, en gémissant, mit le nom, signa...

— La date... la date ! ordonna Jean Bardier.

Mariette obéit.

La malheureuse était sur le point de s'évanouir.

Entre Suzy, froide, implacable, et Jean Bardier, déchaîné, Mariette se sentait irrémédiablement perdue, incapable de réagir...

— Donne le papier, Joao, et garde Mariette, que tu introduiras près de moi lorsque je sonnerai...

— Je... je ne suis donc pas libre, hasarda timidement Mariette, vous m'aviez promis...

— Tout à l'heure... Je tiens à te présenter à quelqu'un que tu connais bien et qui vient d'arriver, conduit par Mercédès

« Un peu de patience...

« Cette formalité accomplie, tu pourras te retirer librement, comme tu es venue.

— Et ma vengeance à moi ?

— Elle aura lieu... pas par toi... ni par moi ! dit Suzy.

« Laisse-moi faire... Obéis, toi aussi.

« Maria Guilleret a ma parole. Ne lui fais aucun mal...

Mariette, un peu rassurée alla se blottir dans un fauteuil, loin de Jean Bardier.

Mercédès annonça :

— M. de Vilaret vient d'arriver, madame...

— C'est bien... j'y vais...

Elle sortit lentement.

Mercédès resta auprès de Joao et de Mariette.

VII — De l'amour à la haine

HENRI de Vilaret, mis avec une suprême élégance une fleur à la boutonnière, l'oeil joyeux, examinait distraitement le mobilier du salon où il se trouvait.

— Bonjour, Henri ! entendit-il soudain.

Henri de Vilaret, saisi, se retourna.

— Oh ! fit-il, pâle de saisissement... Vous... Toi... ce n'est pas possible, je deviens fou...

— Bonjour Henri ! articula une seconde fois Suzy de sa voix la plus caressante...

« Suis-je à ce point changée que tu ne me reconnais plus...

Henri de Vilaret l'oeil ardent, haletant, regardait cette apparition

C'était le passé sortant de sa tombe...

C'était l'amour défunt.

C'était Suzy !

C'était Suzy et aussi... oui... oui... c'était Rosario...

Les deux n'étaient qu'une...

Et cette constatation, au lieu de ranimer Henri, le fit chanceler.

Derrière ce sourire glacé, figé sur les lèvres de Suzy, il entrevit les morsures aiguës de la haine.

Derrière l'image charmante évoquée de l'ancienne Suzy, tant aimée, il sentit une femme impitoyable dont le coeur était désormais inaccessible à toute pitié...

Il bégaya :

— Vous êtes la baronne Rosario da Costa, n'est-ce pas ?

— Je suis Suzy Percy...

— Non... non... dit le malheureux, se débattant contre l'évidence... ce n'est pas possible... Un moment, j'ai cru en effet voir Suzy... mais ma raison rejette une telle absurdité... Suzy Percy est morte... Vous la connaissiez... vous savez que je l'ai aimée et vous avez pris son apparence... ce qui est facile, puisque vous lui ressemblez... Ses cheveux ne sont pas les vôtres. Vous avez des cheveux d'or... Vous êtes la baronne Rosario.

— Je suis Suzy Percy ! Henri...

« Pour te convaincre. dois-je te rappeler des choses que seuls savent Suzy et Henri ?

« Faut-il éveiller les ombres si délicieuses et si tristes de nos premières journées d'amour ?

« Henri, regarde-moi bien.. regarde et lis au fond de mes yeux...

« Lis jusqu'à mon coeur... ce coeur que, le premier, tu fis battre.

— Mais... Mais Suzy est morte, voyons... tout le monde le sait...

— Tout le monde l'a cru et tout le monde s'est trompé... Celle qu'on a prise pour moi est une pauvre suicidée que j'avais revêtue de ma robe et dont le corps fut horriblement écrasé ensuite par l'automobile d'Antonio da Costa, mon mari...

« Qui a jamais vu les traits de cette pauvre morte ! Son visage était réduit en bouillie, son corps déchiqueté, brisé.

« Pour l'identifier, il n'y eut que des vêtements, les miens.

Henri de Vilaret avait avidement écouté ces paroles.

Oui, cela devait être ; oui, c'était la vérité... Suzy, crue morte par tous, avait vécu, épousé ce riche Brésilien...

Sa première pensée était donc vraie : Suzy et Rosario était une seule et même personne...

Et cela expliquait tout !

Suzy, sous le nom de Rosario, voulait faire sa fortune à lui, Henri de Vilaret, qu'elle n'avait cessé d'aimer. Elle voulait, par là, racheter son crime... le meurtre odieux de cette pauvre Simone, tuée dans une crise de jalousie.

Ce fut infâme, mais l'amour excuse bien des gestes criminels.

Pouvait-il lui tenir rancune encore de cet affreux acte ?

Suzy !

Oui, c'était elle.

Plus belle peut-être qu'autrefois.

L'angoisse avait disparu du visage de Henri et, revenu de sa surprise, il était prêt à s'égayer de cette extraordinaire aventure qui avait fait de Suzy Percy, la grande actrice criminelle par amour, la femme du richissime Brésilien dont les millions allaient le tirer d'embarras.

Affectant un air dégagé, Henri demanda :

— Voyons... de quel nom vous plaît-il que je vous appelle... Que devez-vous être pour moi, la baronne Rosario ou Suzy Percy ?

— Suzy Percy ! dit Suzy lugubre.

« C'est à Suzy Percy que, ce soir, vous allez rendre des comptes, monsieur de Vilaret...

— Que voulez-vous dire ?

— Suzy Percy a été soupçonnée par vous, presque accusée d'un crime...

— Je vous en prie, Suzy.

— Laissez-moi parler. Vous m'avez quittée pour épouser Simone Aimery. Votre fiancée morte, vous m'avez cru coupable, parce que la victime avait été frappée par un coupe-papier m'appartenant.

— Suzy...

— Vous allez voir la preuve que je suis innocente.

« Une question, auparavant.

« Votre femme, Claude, vous aimait, n'est-ce pas, lorsque mourut sa soeur ?

— Elle m'aimait comme un frère... Mais pourquoi cette question ?

« Quel rapport...

— Claude, interrompit Suzy, vous aimait et elle détestait sa soeur, qui devait vous épouser. Claude voulait être votre femme.

« Commencez-vous à comprendre ?

— Pas du tout...

— Vous avez toujours été d'une intelligence moyenne, lança Suzy, méprisante.

« Je vais donc mettre sous vos yeux, brutalement, des preuves irréfutables, que votre femme ne pourra démentir lorsque, ce soir, elle rentrera en votre logis, brisée d'amour.

— Madame..

— Ayant passé auprès de mon frère les heures que vous passez auprès de moi.



Irrétrécissable. Indéformable. Mi-chaussette $1.50. Chaussette montante $1.75. En vente dans les meilleurs magasins pour hommes. Distribution par Caulfeild, Burns & Gibson Ltd., Toronto.



Henri de Vilaret bondit :

— Une accusation aussi infâme...

— N'est rien à côté de celle que vous allez lire.

« Préparez-vous à juger la vertueuse Claude, dont l'amour vous fit oublier Simone, qui m'avait remplacée dans votre coeur.

Elle sonna.

Mercédès parut.

— Faites venir cette fille ! dit-elle.

Henri de Vilaret, interdit, mais pâle de colère, regardait Suzy.

— Vous allez revoir quelqu'un que vous connaissez bien dit-elle, et dont le témoignage vous ouvrira peut-être les yeux.

Mariette, poussée par Mercédès, entra...

— Monsieur le comte ! s'exclama-t-elle...

— Mariette ! fit Henri... que signifie...

— Mariette, dites à M. le comte de quelle façon mon coupe-papier sortit de chez moi pour se placer dans les mains de l'assassin.

« Allons, parlez...

Mariette aurait bien voulu se taire.

Mais Suzy sortit de son corsage le papier accusateur, l'aveu qu'elle avait signé, et, Mariette, la sueur au front, bégaya :

— Le coupe-papier a été volé à Madame par Mlle Claude.

— Que dites-vous ? s'écria Henri.

— Continuez, Mariette... Dites la vérité... toute la vérité.

La tête basse, et en phrases entrecoupées, Mariette refit son récit

Henri, livide, écrasé, écoutait.

Il entrevoyait la tragique vérité, mais si sa raison admettait le récit de Mariette, son coeur se refusait à y croire, repoussant avec indignation le monstrueux soupçon...

Il se débattait contre l'odieuse accusation.

— Non... non... protesta-t-il... Cela n'est pas... Vous mentez... vous avez été payée par Suzy pour faire ce mensonge infâme...

« Je ne vous crois pas...

— Je jure à Monsieur le comte que j'ai dit la vérité...

— Relevez-vous, Mariette, vous êtes libre...

« Joao, Mercédès, laissez sortir librement cette femme.

« Allez-vous-en...

Mariette ne se fit pas répéter l'invitation, ne perdit pas son temps en remerciements.

Comme une couleuvre, elle se glissa entre Joao et Mercédès, courut vers la porte, s'éloigna en courant.

Suzy et Henri étaient seuls.

Henri de Vilaret, debout, prononça :

— Tout ceci n'est que mensonge... Le coupe-papier a pu être volé par Claude... Et après ?... L'assassin lui aura volé cette arme, et cet assassin, c'est vous...

— Lisez, dit Suzy, tendant à Henri l'aveu de Mariette.

Il lut avidement, fiévreusement...

Un tremblement nerveux s'empara de ses mains...

Suzy lui reprit le papier, le glissa dans son corsage.

— Commencez-vous à croire, monsieur de Vilaret, que Suzy Percy est étrangère au meurtre de Mlle Simone Aimery ?

— Oh ! mon Dieu... mon Dieu.. gémit Henri... serait-il possible ?... Mais non, non... je ne puis admettre cela... Une soeur ne tue pas sa soeur...

— L'amour ne fait-il pas commettre les plus grands crimes ? Est-ce que vous ne m'avez pas crue coupable d'avoir tué par amour pour vous, par jalousie ? Ce que moi je n'aurais jamais fait, Claude l'a osé... poussée par son amour pour vous par haine de sa soeur...

Henri n'écoutait pas.

Sous l'afflux de pensées violentes les plus contradictoires, il sentait sa raison chanceler, s'égarer...

Suzy Percy, implacable, s'approcha...

— Voilà la femme qui m'a remplacée dans votre coeur.

« C'est pour elle que vous avez oublié votre fiancée, après avoir dédaigné mon amour...

« Cela, j'aurais pu vous le pardonner.

« Mais ce que je n'ai pas pardonné, ce que je n'ai pu oublier, c'est que, m'ayant aimée, vous vous soyez mis au nombre de mes ennemis. C'est que, lâchement, devant le juge, devant les jurés, vous ayez dit les paroles accusatrices qui ont décidé de mon sort.

« Pas une fois votre voix ne s'est élevée pour me défendre.

« Même si j'étais coupable, vous auriez dû prendre ma défense, implorer la pitié de mes juges, dire ce que fut mon amour pour vous.

« Vous ne l'avez pas fait...

« Votre conduite a révolté même ceux qui étaient convaincus de ma culpabilité...

« Et, votre fiancée morte, l'oubliant comme vous m'aviez oubliée, vous avez couru à d'autres amours.

« Les bras de Claude se sont refermés sur vous et les baisers de cette créature ont achevé d'avilir le pauvre être que vous étiez, sans volonté, sans énergie, qui se laissa mener par l'astuce d'une femme indigne...

« Eh bien, suis-je vengée, à présent, de votre dédaigneux oubli, de votre mépris ?...

« Vous avez épousé Claude Aimery...

« Vous avez cru trouver près d'elle le bonheur...

« Mais vous comptiez sans Suzy Percy, dont le fantôme n'avait jamais troublé vos amoureux duos.

« Suzy Percy était morte, et, lorsque vous pensiez à elle, — si toutefois vous avez daigné y penser, — c'était pour hausser les épaules et vous réjouir que sa mort vous eût débarrassé d'un souvenir fâcheux. Et voici que Suzy est ressuscitée.

« Elle vient pour mettre un terme à votre coupable bonheur.

« Assez d'amour, assez de caresses à celle qui a tué.

« Le sang de la morte crie vengeance contre la soeur meurtrière...

« Abel dit à Caïn : « A ton tour de souffrir et d'expier.

« J'en ai les preuves, Henri de Vilaret...

« Si tu ne fais pas justice, à tous, je crie l'infamie de ta femme et la tienne, car on te croira son complice.

« Pour l'honneur des Vilaret, punis toi-même la coupable.

Il était convaincu à présent... Il croyait...

Claude était bien la coupable !

Mais comment aurait-il pu soupçonner chose pareille ?

Claude n'avait jamais eu l'ombre d'un remords.

Il l'avait vue toujours souriante et caressante à ses côtés, l'entourant de ses bras, lui prodiguant les plus tendres caresses, l'enveloppant d'une affection toujours grandissante...

Et lorsqu'elle parlait de sa soeur, sa voix avait des inflexions mélancoliques, apitoyées.

Elle la plaignait, étant morte, de n'avoir pas connu l'amour de Henri.

Quel monstre de perfidie et de perversité !

Et voici que la vérité se faisait jour, qu'un scandale sans nom menaçait le nom sans tache des Vilaret !

La comtesse Claude, meurtrière, si elle n'était pas retranchée du nombre des vivants, monterait à l'échafaud, portant le voile noir sans doute, comme les parricides, et tout le monde se détournerait avec horreur de son mari, qu'on accuserait peut-être d'avoir été le complice ou l'instigateur de ce crime horrible.

— Comte de Vilaret, dit Suzy, d'une voix sourde, vous pouvez vous retirer.

« Suzy Percy est morte pour tous — surtout pour vous...

« Que votre faiblesse ne la fasse pas sortir de sa tombe !

Eperdu le visage baigné de larmes, Henri de Vilaret tomba à genoux, et, tendant ses mains suppliantes vers elle, il cria :

— Grâce... Suzy... Pitié pour moi... pour Claude...

— Lâche ! jeta Suzy, méprisante...

« Et dire que je l'ai aimé !

— Suzy, au nom du ciel, écoutez-moi... Je chasserai Claude.. je divorcerai...

Suzy n'était plus devant lui

Hébété de se trouver seul, les idées vacillantes, Henri se leva.

La menace de Suzy le fit frissonner.

— Oh ! murmura-t-il, elle n'a donc pas de coeur ? Elle songe à me déshonorer.

Et, avec une inconscience navrante, égoïste et puérile, il ajouta :

« Comment peut-elle oublier que je l'ai aimée ? »

Paroles bien dignes d'un fantoche et qui justifiaient le regret amer de Suzy lorsqu'elle songeait qu'elle avait aimé un tel être, le parant de toutes les qualités qu'il n'avait jamais eues.

« Je veux voir Claude, dit-il enfin, l'interroger, et, si elle est coupable... Mais non... non... ce n'est pas possible... Elle a été victime d'apparences trompeuses, de circonstances, d'événements qui tendent à la faire croire coupable. Elle n'a jamais fait cela. »

Soudain, son coeur se serra...

« Oui, mais si ce que Suzy a dit est vrai... si Claude est en ce moment auprès de ce Joachim. Si elle l'aime... Oh ! me tromper... Elle aurait fait cela ! Allons donc... mensonge... mensonge... Claude est chez moi.. Je vais la retrouver. Elle se justifiera. »

Et Henri, relevant la tête d'un air de défi, sortit d'un pas saccadé.

Il jeta un regard courroucé sur l'auto de Suzy, se rendit dans le garage voisin où son chauffeur avait remisé l'auto

— Pierre, dit Henri, nous rentrons en vitesse.

Quelques minutes après, l'auto, à toute allure, filait vers Paris

Dans sa chambre, Suzy, à bout de forces, pleurait.

La justicière se retrouvait femme et son coeur meurtri, souffrait... mais c'était pour la dernière fois...

VIII — Les événements se précipitent

Claude de Vilaret n'avait repris ses sens que longtemps après le départ de Joachim... Il lui fallut de longues minutes pour se rendre compte de sa situation, de ce qui s'était passé.

De la conversation précédente, elle ne retenait qu'une chose, c'est qu'on savait que c'était elle la meurtrière de Simone et que Suzy vivante, par on ne sait quel miracle, était en possession de ce terrible secret.

Mais si son mari était un être faible, inapte à réagir, à se défendre, il n'en était pas de même de Claude.

« Je nierai tout ! dit-elle froidement... Où sont les preuves ? Le témoignage de cette Mariette... Je dirai qu'il a été payé par Suzy Percy, qui veut reprendre mon mari.

« Est-il parti avec elle ? Non, le Joachim a menti. Il me disait cela dans l'espoir que, par vengeance, je céderais à son amour, et j'ai failli tomber dans le piège.

« Peu s'en est fallu que l'inévitable s'accomplît.

« C'est lui-même qui m'a repoussée lorsque, la tête perdue, folle de colère, je suis tombée dans ses bras...

« Alors ! Je ne comprends plus...

« Pourquoi a-t-il choisi ce moment pour me parler de Simone, de ma soeur ?...

« Mais, d'abord, Suzy n'avait pas de frère que je sache ?

« Ce Joachim serait-il donc pour Suzy Percy autre chose que son frère ?

« Mais oui, c'est cela... Il est son amant et elle l'emploie à seconder ses projets... »

Elle ricana :

« Bien joué, ma foi, Joachim, sur l'ordre de Suzy, m'a fait la cour pour me perdre dans l'esprit de Henri, qui, naturellement, sera informé de ma visite chez ce jeune homme.

« En même temps, Joachim, adroitement, m'a tiré les vers du nez, a su, par ses brusques questions, provoquer mon trouble, m'arracher un aveu. »

Elle réfléchit :

« Cela, je peux le nier aussi. Je dirai qu'il se venge, parce que je me suis refusée à lui... Oui, mais mon mari le croira-t-il ?

« Il faut qu'il le croie.

« Il n'est pas sans reproche, puisqu'il est auprès de cette fausse baronne, qui, en ce moment, sans doute, déploie toutes ses séductions.

« Pourvu qu'il ne cède pas à cette dangereuse sirène...

« Malheur à lui, s'il m'a trompée ! Cela, je ne le pardonnerai pas Après tout ce que j'ai fait pour l'avoir... »

Ses sourcils se froncèrent :

« Pour lui, j'ai tué... et jamais je n'ai regretté mon geste... Jamais le fantôme de Simone n'est venu troubler mon sommeil.

« Lorsque, parfois, son souvenir m'effleurait, je me jetais dans les bras de Henri et, redoublant de tendresse, j'oubliais vite ce souvenir importun Pourquoi, aujourd'hui, me vient-il comme un regret de mon crime ?

« En pensant à ma pauvre soeur, j'éprouve comme un remords...

« Allons... allons... ce n'est pas le moment d'évoquer le passé.

« Il faut défendre le présent, assurer l'avenir... J'ai commis un crime pour épouser Henri, j'en commettrai un autre, s'il le faut, pour le garder tout à moi... A nous deux, Suzy Percy... »

Elle mit en hâte son manteau, son chapeau, sortit précipitamment de la garçonnière.

Devant la Trinité elle héla un taxi, se fit conduire rue Michel-Bizot.

Elle dîna rapidement, congédia sa femme de chambre et, soucieuse, s'installa dans le salon, un livre ouvert sur les genoux, attendant avec impatience le retour de son mari.

C'était la première bataille à livrer.

Il fallait que ce fût une victoire.

Elle venait d'entendre rouler dans la cour l'auto de son mari...

« Déjà, murmura-t-elle, vaguement inquiète. Que s'est-il passé ? »

Quelques minutes et Henri de Vilaret parut.

La lividité de Henri, son air égaré la clouèrent sur place...

— Qu'as-tu, balbutia-t-elle... Serais-tu souffrant ?...

— Comment se porte M. Joachim ? ricana Henri...

Claude, d'abord interloquée riposta du tac au tac :

— Est-ce que je te demande des nouvelles de Suzy Percy ?

Henri chancela sous ce coup direct.

— Nous parlerons d'elle tout à l'heure ! dit-il.

« Réponds d'abord à mes questions. Est-ce vrai que tu as été chez Joachim ?

— Est-il vrai, répliqua Claude, ironique, que tu viens de chez Suzy Percy ?

— Trêve de railleries, Claude gronda-t-il, ce n'est pas le moment de plaisanter, car l'heure est grave.

« Ton refus de me répondre prouve que Suzy a dit vrai..

« Tu as été chez ce Joachim tu es sa maîtresse.

— C'est faux, protesta Claude avec violence... Loin d'avoir été la maîtresse de ce monsieur, je l'ai repoussé et avec une telle indignation que ce jeune misérable m'a quittée en jurant de se venger de ma résistance.

« Tu ne me crois pas...

« C'est la vérité, Henri. Je n'ai pas été sa maîtresse... je te le jure, je te le jure sur...

— Sur la tête de Simone ! jeta Henri, la regardant fixement.

Claude se troubla.

— Si tu veux ! dit-elle en détournant les yeux.

— Misérable !

— Henri !

— Misérable ! tu oserais prendre à témoin de ton mensonge celle que tu as assassinée...

— C'est faux ! c'est faux ! C'est Suzy Percy qui a inventé cette abomination pour te prendre à moi...

— Et l'aveu écrit de Mariette, ta complice... Est-ce faux aussi ?...

« Lorsque tu iras en cour d'assises et que cette femme racontera de quelle façon tu t'es procuré l'arme du crime, diras-tu aussi que c'est faux ?

« Nieras-tu avoir attiré Mariette chez toi, lui avoir donné de l'argent à plusieurs reprises ?...

« As-tu pensé à cela ?

« As-tu pensé qu'il me faudra comparaître comme témoin, ainsi que je le

lis pour Suzy Percy, qui va demander la revision de son procès ?...

« Ah ! ne nie pas !... ne nie pas ! J'ai voulu douter... je t'aime tant malgré ton crime... mais ton attitude achève de me convaincre...

« Oh ! Claude... Claude... pourquoi as-tu fait cela ?

Claude assommée, courba la tête.

Nier toutes ces évidences était chose impossible.

Elle serait accablée sous les preuves...

Elle devait chercher ailleurs son salut, dans l'amour de son mari pour elle.

— C'est moi, dit-elle dans un souffle, j'ai fait cela. J'avoue.

« Je t'aimais... Je t'ai aimé dès que je t'ai vu et, lorsque j'ai compris que tu me préférais Simone, en moi s'est élevée contre elle une haine sauvage...

« J'ai souhaité sa mort...

« Lorsque j'ai vu que le mariage était inévitable, j'ai perdu la tête.

« J'ai pensé : « Puisqu'il aime ma soeur et non moi, il n'aura pas celle qu'il me préfère »

« Je l'ai tuée parce que j'étais folle d'amour pour toi...

« Que tout le monde me condamne... Toi seul tu n'as pas le droit de me juger... puisque tu as accepté cet amour né dans le sang et la haine...

— Pouvais-je prévoir ton geste fratricide, malheureuse !

« Si j'avais su... je t'aurais repoussée avec horreur...

— Et je me serais tuée à tes pieds...

« Ton amour aurait fait une nouvelle victime...

« Henri, j'ai été bien coupable et je suis bien punie, puisque tu me méprises. Qu'exiges-tu de moi ?...

Henri retira sa main, alla s'asseoir dans un fauteuil.

— Claude, j'ai besoin de savoir... Je ne t'excuse pas... mais je te plains...

— Tu m'aimes toujours, je le sais, je le sens.

« Nous pourrons encore être heureux...

« Fuyons ce pays...

— Claude, j'ignore la décision que je prendrai

« Peut-être existe-t-il un moyen de te sauver de nous sauver...

« Dis-moi la vérité tout entière... je jugerai après...

— La vérité !

— Oui... Comment le crime a-t-il été commis ?... Ah ! je le veux, je l'exige.

— Soit, dit-elle... Tu sauras tout...

Sa voix sonnait, âpre et dédaigneuse.

— Tu sais de quelle façon je m'étais procuré le coupe-papier de Suzy Percy... Je cachai soigneusement cette arme dans ma chambre et j'attendis le moment propice où je pourrais tuer ma rivale sans crainte d'être soupçonnée...

« L'occasion se présenta...

« Un soir, ma mère, ma soeur et moi, nous étions allées au théâtre...

« Le chauffeur était malade, nous étions revenues en taxi.

« En rentrant dans l'hôtel, maman me remit les clefs de la porte, me demanda de fermer tandis qu'elle montait, suivie de Simone.

« Je jugeai que c'était l'occasion favorable, inespérée...

« Avec grand bruit, je tournai la clef dans la serrure et la retournai. Je poussai isolément le verrou, que je tirai ensuite doucement, et j'entrebâillai la porte, que j'avais d'abord poussée avec fracas...

« C'est par là que l'assasin devait s'être enfui... l'assassin que l'on crut plus tard s'être caché durant le jour dans l'hôtel...

« Je rejoignis ma mère et ma soeur, qui, fatiguées, gagnèrent aussitôt leurs chambres et se dévêtirent elles-mêmes, la femme de chambre ne nous attendant jamais lorsque nous allions au théâtre...

« Simone était déjà couchée que j'errais encore à travers ma chambre...

« J'entrouvris sa porte, la vit qui se disposait à dormir...

« Elle me jeta un bref bonsoir et tourna le commutateur...

« Alors, je me dirigeai vers la commode et pris sous une pile de linge le coupe-papier.

« Je pris l'arme dans ma main droite, et pieds nus, à pas de loup, je me glissai vers le lit de ma soeur.

« J'avais éteint l'électricité...

« Si je manquais mon coup, si Simone, seulement blessée, s'éveillait et criait, à la faveur de l'obscurité, je pouvais regagner ma chambre et me glisser dans mon lit...

« Qui donc oserait m'accuser ?...

« Et puis cette arme ce coupe-papier, n'appartenait-il pas à Suzy Percy, la femme délaissée ?

« C'est à elle que l'on penserait tout d'abord...

« La haine est plus prévoyante que l'amour, et je haïssais terriblement ma soeur.

« Ma main gauche étendue rencontra le lit...

« Je me penchai et, doucement, j'effleurai le corps de Simone, qui ne s'éveilla pas...

« Je sentis sous mes doigts battre son coeur...

« Ma main droite, lentement, s'abaissa, vint rejoindre ma main gauche... J'appuyai la pointe sur le coeur et, saisissant la poignée à deux mains, j'enfonçai de toutes mes forces jusqu'à la garde et fis un bond en arrière...

« J'entendis un faible gémissement, le mouvement convulsif d'un corps et ce fut tout...

« Alors, mon courage m'abandonna.

« Défaillante, je regagnai ma chambre, fermai la porte et me glissai dans mon lit...

« Pendant près d'une heure, je restai là, claquant des dents, la fièvre aux tempes, agitée de tremblements nerveux, l'oreille aux aguets...

« Etait-elle bien morte ?

« Enfin, je m'armai de courage et je m'en fus réveiller ma mère...

« Tu sais la suite...

« Tu sais aussi quelle fut ensuite mon attitude envers toi, et avec quelle patience, quelle douceur, cicatrisant la blessure faite à ton amour, j'arrivai peu à peu à remplacer dans ton esprit celle qui n'était plus, à me faire aimer de toi...

« Ah ! ce jour-là, vois-tu, j'ai été payée de toutes mes tortures et j'ai bien cru mourir de bonheur...

« Enfin, tu étais à moi !

« Avoir tué ma soeur ne m'apparaissait plus comme un crime.

« Ah ! qu'on fasse de moi ce qu'on voudra... Je ne regrette rien...

« Un amour comme celui qui me dominait échappe à l'intelligence de tous...

« J'ai été sa proie et j'ai obéi aveuglément à ce qu'il me conseillait.

« Pour toi, pour t'avoir, Henri, pour devenir ta femme, sache qu'aucun crime ne m'aurait effrayée, et tuer ma soeur ne fut pas un crime à mes yeux : c'était supprimer une rivale, une ennemie...

Pendant ce long discours, Henri de Vilaret avait gardé une étrange attitude.

Elle vit à ses lèvres une mousse blanchâtre tandis que son regard vitreux semblait privé d'expression et que ses yeux mornes paraissaient regarder sans voir.

Elle s'étonna d'abord, puis s'alarma...

— Henri ! Henri !... que te prend-il ? Tu m'as entendue... C'est toi qui as exigé cette confession... Je savais bien qu'elle te ferait de la peine... mias tu l'as voulu... Voyons regarde-moi.

Elle le prit par le bras...

Henri hocha doucement la tête, bégaya :

— Ne faites pas de bruit, Mariette... ne réveillez pas Madame... Elle doit être fatiguée... Cette représentation s'est prolongée fort tard... Ah ! ah ! ce coupe-papier te plaît... C'est un vieux poignard de mes aïeux qui n'était point destiné à cet usage...

— Henri ! Henri !

— Embrasse-moi, Suzy... Tu sais bien que je t'adore... Quand nous marions-nous ?...

— Seigneur ! s'exclama Claude... il a perdu la raison.

— Oh ! oh ! quelle est cette belle fille qui crie ?... Je ne la connais pas. Ah ! oui... c'est une ennemie de Suzy, une envoyée du Guépéou, une émissaire de ces damnés bolcheviks. Ah ! tu viens ici pour asassiner Suzy, misérable ! Et tu crois que je te laisserai faire ?

Henri de Vilaret, le sang aux yeux, écumant, se jeta sur Claude, terrifiée, la prit à la gorge.

— Tu vas mourir, chienne... je vais t'immoler au chevet de Suzy que tu as poignardée, scélérate !...

C'est en vain que Claude se débattit.

Il serrait encore que Claude n'était déjà plus qu'un cadavre entre ses mains furieuses.

Et toujours il secouait ce corps pantelant, haletant à présent de toutes ses forces, appelant à l'aide, criant qu'il fallait venger Suzy...

Les serviteurs, éveilés en sursaut, accoururent : la femme de chambre, la cuisinière le chauffeur.

A leur vue, Henri se calma, jeta à terre le corps inanimé et dit froidement :

— Elle voulait tuer Suzy... J'ai fait justice... Dites à Claude que nous nous marierons dans quinze jours et que Simone sera sa demoiselle d'honneur...

Puis, sans que rien pût faire prévoir ce nouveau geste dément, Henri de Vilaret, allant à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, jeta vers le ciel une clameur insensée et, enjambant le balcon, se précipita dans le vide, en disant :

— Me voici, Simone... allons vite à l'église.

Sur le trottoir, avec un bruit sourd, s'écrasa le corps.

Lorsqu'on accourut, on constata que le comte de Vilaret était mort, le crâne fracassé.

IX — Suzy Percy renonce trop tard à sa vengeance

DANS l'hôtel de la rue Fortuny, à cette même minute Suzy causait avec Antonio...

— Oui, mon cher mari nous quitterons Paris dès demain, puis la France.

« Vous savez tout ce que j'ai fait et vous m'approuvez...

« Mais moi, je me blâme...

« En revenant de Colombes ici, j'ai réfléchi.

« M. de Vilaret m'a fait pitié et je regrette d'avoir exercé ma vengeance contre lui...

« Il a dû rentrer chez lui, se quereller avec sa femme et finalement pardonner...

« Eh bien ! toute réflexion faite, moi aussi, je pardonne...

« L'écoeurement et le mépris ont étouffé en moi toute pensée de vengeance...

« Que M. de Vilaret vive avec sa femme...

« Qu'ils oublient que leur bonheur est dû à un crime et qu'ils continuent leur lamentable existence...

— Et votre réhabilitation, Rosario ?

— En ai-je besoin à vos yeux, Antonio ?...

— Vous savez bien que moi j'ai cru tout de suite et toujours à votre innocence... Mais pour vos amis...

— Me du Gange sait à quoi s'en tenir et aussi ce mystérieux M. Patin qui, le premier, me mit sur les traces de la criminelle.

« Que me fait l'opinion des autres.

« Nous allons retourner au Brésil, Antonio, et mon unique but, désormais, sera de vous rendre heureux...

— Ma chère Rosario, je suis pénétré de joie et je ferai vos volontes, mais ne croyez-vous pas que la misérable qui a tué sa soeur ne mérite un châtiment ?

— Henri de Vilaret est désormais seul juge.

Elle prit l'aveu de Mariette, déchira le papier en mille morceaux...

— Que faites-vous, Rosario ?... Cet aveu prouve votre innocence...

— Et la culpabilité de Claude de Vilaret, je sais. Mais comme je n'ai pas l'intention de me servir de cette arme, je juge inutile de la laisser traîner... Ce papier pourrait s'égarer, être lu... et il en résulterait des ennuis pour tout le monde.

« En le détruisant, c'est le passé que j'anéantis avec tous ses souvenirs douloureux.

Elle tendit ses deux mains à son mari, qui l'attira contre lui et la prit dans ses bras.

— Oui, ma Rosario bien-aimée... Vous avez raison de bannir de votre mémoire ces tristes souvenirs... Votre grand ami vous aidera à oublier totalement et son amour veillera désormais sur vous...

— Mon cher Antonio...

Ils s'embrassèrent longuement ; puis, le premier, Antonio Gomez aborda une question qu'ils avaient négligée...

— Et cette Mariette, lui faites-vous grâce aussi ?

« Joao m'a paru de furieuse humeur ce soir et peu disposé à partager votre clémence...

« Il serait bon de partir au plus vite, de crainte que ce brave garçon ne commette quelque sottise.

— Il n'en aura pas le loisir. Mariette ne tardera pas à expier ses trahisons...

— Comment cela ?

— Elle va être obligée de dire la vérité sur ce qui s'est passé à Colombes à l'homme qui est son protecteur actuel. Elle sera contrainte d'avouer qu'elle a signé ce terrible papier dans lequel elle accuse formellement de meurtre son protecteur...

— Oh ! oh ! cela va en effet amener de la brouille dans le ménage

— Ou l'homme se débarrassera immédiatement de Mariette sous la poussée d'une colère furieuse, ou il pardonnera, et tous deux quitteront à l'instant Paris et sans doute la France.

« Jean Bardier, vous le voyez, ne pourra se venger de Maria Guilleret.

« C'est l'autre qui le vengera...

— Oui, mais sa réhabilitation ?

— Il partira avec nous, et les beaux yeux de Mercédès se chargeront de lui faire oublier, et sa réhabilitation, et ses projets de vengeance.

« J'ai dit à Mercédès que, le jour de ses noces avec Joao vous lui feriez don d'une de vos fermes du Brésil.

— Certes, avec joie... Et pour Joao, que ferons-nous ?

— Joao n'accepterait rien. Il sera du reste trop heureux d'épouser Mercédès.

« Sur ce, mon cher Antonio, comme il se fait tard...

— Oh ! c'est vrai, vous devez être fatiguée, ma chère Rosario, je vais vous laisser gagner votre chambre...

— Notre chambre, n'est-ce pas, Antonio ?

— Rosario...

— Accompagnez-moi, mon ami... J'ai autorisé Mercédès à se coucher... et je n'ai personne pour m'aider à ôter cette robe compliquée...

« Venez, ami trop discret, Rosario est bien heureuse de récompenser votre fervent amour...

VAYRE et FLORIGNI

Les Mots Croisés du "Samedi"

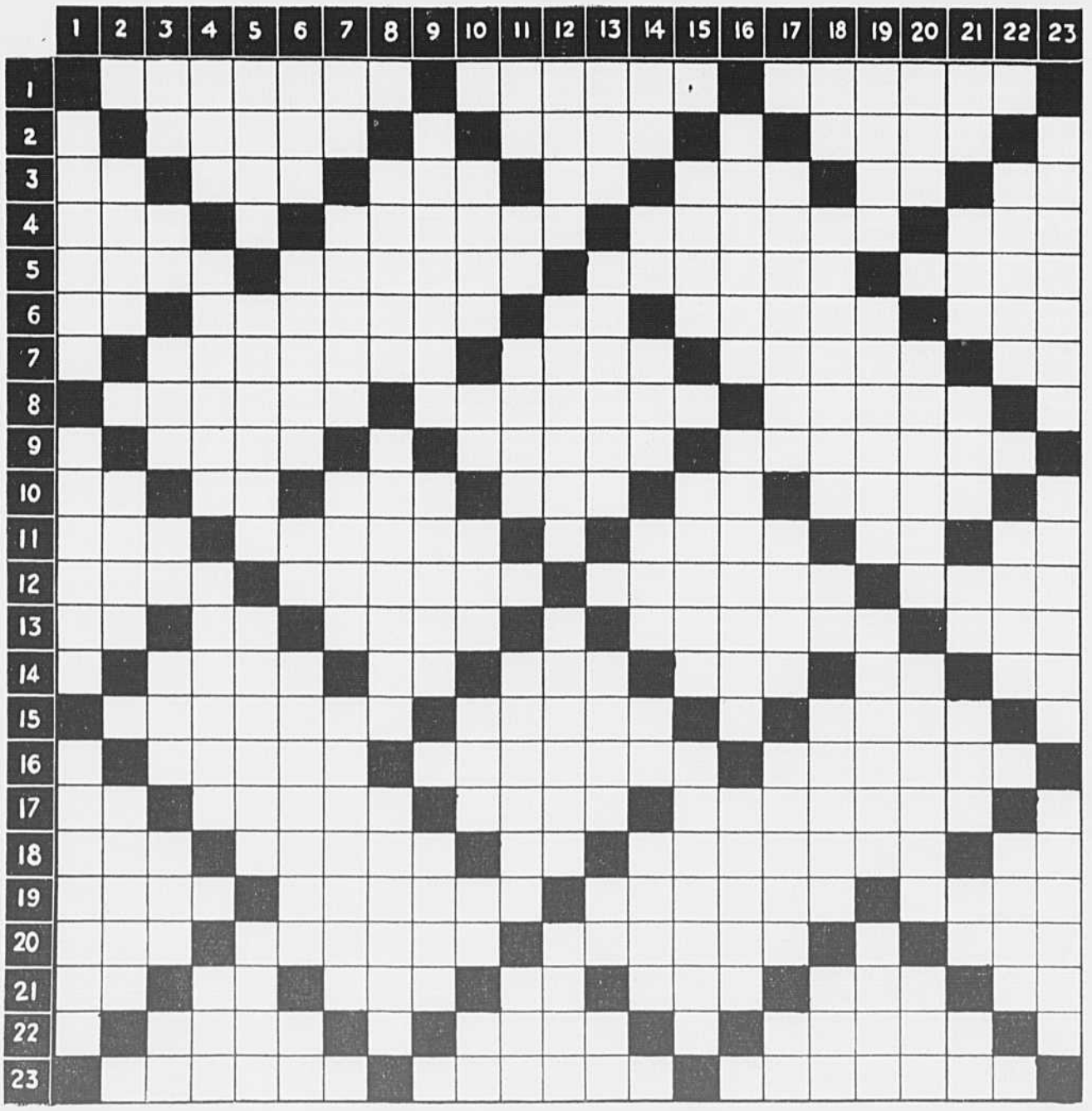
Problème No 1432

HORIZONTALEMENT

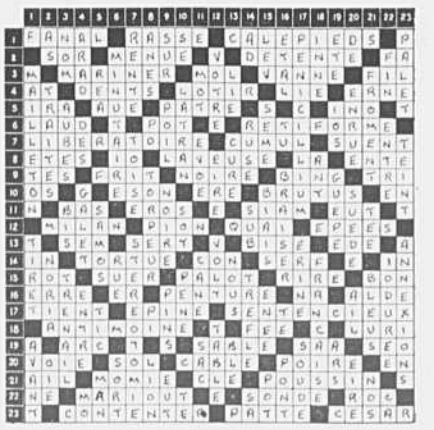
1. — Madrier épais et peu large. — Partie par laquelle on tient un instrument. — Qui a lieu avec vitesse.
2. — Mouvement ondulatoire de la mer. — Fil fin et brillant. — Vent sec et chaud qui brunit la peau.
3. — Chemin de halage. — *Allez*, en latin. — Démonstratif. — Lui. — Evénement fortuit. — Règle double. — Dans la gamme.
4. — Saison. — Flatterie, caresse. — Hutte. — Triage.
5. — Maki de Madagascar. — Respiration forte et prolongée, occasionnée par la douleur. — Qui concerne les vaisseaux de guerre. — Qui existe réellement.
6. — Petit ruisseau. — Passer par le tamis. — A toi. — Discours à la louange de quelqu'un. — Argile.
7. — Lieu où l'on boit. — Nettoya avec un liquide. — Débris que la mer rejette. — Lac du Soudan d'Afrique.
8. — Médicament en forme de petite boule. — Petite étoffe mince, non croisée. — Allongea.
9. — Economiste allemand auquel est due la première idée du Zolivereln. — Choisir par la voie des suffrages. — Sorte de castagnettes dont se servaient les prêtres de Cybèle.
10. — Préfixe d'abstraction. — Voyelles jumelles. — Mesure agraire. — A la témérité. — A lui. — Fruit d'une plante d'Arabie dont on fait un sirop pectoral.
11. — Dénué de jugement. — Grâce que l'on accorde à un condamné. — Manteau sans manches. — Lui. — Fleuve d'Italie.
12. — Chute d'eau dans le courant d'une rivière. — Action de raser. — Enveloppe extérieure des fleurs. — Cor poussé au sommet de la tête d'un cerf.
13. — En les. — Route Rurale (abr.). — Liste, catalogue. — Pointes d'une montagne. — Eux.
14. — Hormis. — Négation. — Préjudice. —Rongeur. — Alterre Royale (abr.). — En les.
15. — Abris fermés pour avions. — Blessée. — Avertissement.
16. — Qui a rapport à l'âne. — Toutes personnes d'un même sang. — Outil dont on se sert pour sarcler.
17. — Carte à jouer. — Greffas. — Laisse, abandonne. — Instrument de chirurgie en forme de cuiller.
18. — Grand baquet de bois. — Fils d'Hellen. — Chemin de halage. — Temps qui s'écoule depuis le point du jour jusqu'à minuit. — Symbole chimique du *baryum*.
19. — Petite île. — Corps de troupes. Humeur qui humecte la bouche. — Destinée.
20. — Substantif. — Jeune. — Billet sous seing privé. — Pronom.
21. — Dans. — Dans la gamme. — La première femme. — En cet endroit. — Colère. — Onomatopée d'un choc. — Préfixe qui signifie réunion.
22. — Levier de la bride. — Archevêque de Reims, né à Cerny. — Belle constellation de la zone équatoriale.
23. — Qui a de grosses pattes. — Flexible, maniable. — Chevron à la manche d'un soldat indiquant les années de services, etc.

VERTICALEMENT

1. — Membrane séreuse qui tapisse le thorax et enveloppe les poumons. — Pétrir avec les mains les parties du corps pour donner de la souplesse. — Bureau.
2. — Instrument pour serrer fortement les objets. — Ophidiens. — Pièce réservée aux visiteurs.
3. — Abréviation de *ampère-heure*. — Fin de verbe. — Poil des paupières. — S'emploie dans l'intimité. — Mesure algérienne. — Préfixe. — Qui est à moi.
4. — Pronom. — République de l'Europe méridionale. — Frayeur. — Bien qu'une femme apporte en mariage.
5. — Caleçon bouffant des danseuses. — User mal. — Instrument de chirurgie pour racler les os. — Retrait d'une côte maritime pour offrir un abris aux vaisseaux.
6. — Espace de terre. — Verre que l'on colore en bleu au moyen de l'oxyde de cobalt. — Infinitif. — Spectre. — Connu.
7. — Négation. — Etoffe à reflet changeant. — Conventionnel robespierriste, ennemi des girondins. — Existence effective.
8. — Motif, sujet. — Lieu où l'on enferme les criminels. — Pièce de bois destinée à soutenir le plancher.
9. — Violente perturbation de l'atmosphère. — Espèce d'euphorbe. — Paysage.
10. — Dernière partie du jour. — Pronom. — Epoque. — Petite étendue d'eau. — Démonstratif. — De l'alphabet grec.
11. — Carte à jouer. — Ville de Chaldée. — Compositeur français, auteur du *Roi d'Ys*. — Débat, querelle. — Unité monétaire roumaine.
12. — Sombre. — Fleuve d'Angleterre, qui traverse Londres. — Cellule sporifère des champignons hyménomycètes. — Lieu où s'établit une armée.
13. — Poil des paupières. — Vaisseau. — Mélangé. — Pronom. — Lui.
14. — Symbole chimique de l'*hélium*. — Cela. — Mammifère solipède. — Avant d'un vaisseau. — Article espagnol. — Synanthérée du Chili, cultivée pour ses graines.
15. — Lieu souterrain où l'on conserve le vin. — Rendre impur. — Pellicule dure de certains fruits.
16. — Ensemble des partisans d'une doctrine. — Chose essentielle. — Qui rend service.
17. — Faire très mal un travail. — Tronc d'arbre. — Passereau dentirostre. — Métal.
18. — Interjection. — Nom de l'électron négatif. — Dans. — Désert de sable. — Triage.
19. — Farine détrempée et pétrie. — Esquivai. — Vieille pantoufle. — Chacune des douze divisions de l'année solaire.
20. — Espace de terre. — Ecorché légèrement. — Charrues sans oreilles. — Genre d'oiseau gallinacé.
21. — Petit cube. — Qui sont à toi. — Sorte de bière. — De l'alphabet grec. — Sainte (abr.). — Bon pour les chiens. — Sans ornement.
22. — Appareil qui arrête le mouvement d'une machine. — Chacune des deux extrémités de l'axe. — Grand vase de bois servant à transvaser du vin.
23. — Vieux lambeau d'étoffe. — Déveine (pop.). — Réunion d'hommes habitant un même territoire.



Solution du problème No 1431



Le nouveau feuilleton du Samedi

LA VISITEUSE INATTENDUE

par Claude Virmonne

No 1

ENTRE les hauts immeubles modernes ou les vieux hôtels particuliers, parmi les rues passantes ou désertes, Nancy conduisait sa petite voiture à toute allure, sans autre but que de s'éloigner le plus vite possible de l'endroit qu'elle voulait fuir. Elle sortit de Paris, prit au hasard la route qui s'alignait devant elle sans s'inquiéter de la direction. Cela lui importait peu. Le besoin de fuir la poussait comme un vent furieux ; et dans son désir d'échapper à sa peine, à son affreuse humiliation, de s'évader d'elle-même, de perdre dans la vitesse la pensée et le souvenir, elle appuyait sur l'accélérateur pour aller ailleurs, loin, toujours plus loin, dans une contrée où ne vous rejoint pas le souvenir.

... Elle ne sut jamais combien de temps elle roula, quels chemins elle prit ni à quels endroits elle s'arrêta pour faire le plein d'essence ou sommeiller un peu, appuyée au volant ainsi que font les routiers harassés. Quand elle s'éveillait, elle remettait le moteur en marche, enfonçant l'accélérateur, et filant sur la route — n'importe laquelle — qui se déroulait devant elle.

... On était aux premiers jours d'octobre, même en ce début d'après-midi une brume diffuse noyait le paysage ; il faisait doux, avec de brusques coups de vent frais qui mêlaient un goût d'arrière-saison à l'ardeur épuisée de l'été. Quelque chose de sournois comme un maléfice rôdait dans l'air ; les feuillages jaunissants s'inclinaient parfois les uns vers les autres en chuchotant une confidence triste qu'ils se murmuraient tout bas : la crainte des mauvais jours qui s'approchaient.

Devant la voyageuse, les maisons, les jardins fleuris de dalhias et d'asthers mauves — fleurs d'automne et de mélancolie — fuyaient. Des pierres parfois ricochaient sous les ailes de la petite voiture. Plusieurs fois, Nancy faillit s'écraser contre une autre automobile dont le conducteur au passage lui criait des injures. Le chauffeur d'un camion, devant sa pâleur, ses yeux hallucinés devina quelque drame, et avec cette piété, cette compréhension des simples pour les choses du coeur, se penchant hors de sa cabine, lui cria :

— Allons, ma jolie, ne vous tuez pas, ce serait trop dommage... S'il ne vous aime plus un autre vous aimera.

Elle n'entendait pas, souriait d'un air égaré, et continuait à rouler droit devant elle. La vitesse, le vertige du danger lui procuraient une sorte d'état second, que n'atteignait pas la mémoire. Elle ne sentait ni la faim ni la soif, c'était à peine si parfois, de loin en loin, un nom surgissait dans sa pensée...

— Luc...

Mais à quoi bon penser à Luc, se poser des questions à son sujet ?

— Luc.

Quand donc ce nom perdrait-il sa saveur, et le visage de celui qui le portait son pouvoir ? Quand donc cesserait-elle de porter au coeur la blessure cuisante de sa peine, de sa désillusion, de son atroce humiliation ?... Et son pied à nouveau pressait l'accélérateur.

Elle ignora toujours pourquoi elle choisit une route plutôt qu'une autre. Les plus sombres, les plus désertes, lui semblaient les plus tentantes, parce qu'elles répondaient le mieux à son besoin de solitude et d'évasion. Mais probablement sans qu'elle en eut conscience, obéissait-elle à un instinct qui la guidait, lui faisant suivre des chemins déjà parcourus, rechercher des lieux familiers ; et tout d'un coup elle reconnut la ville qu'elle traversait !... C'était Nantes ! Elle continua vers Saint-Nazaire, comprenant que sa course insensée avait un but, et qu'elle se dirigeait vers La Baule où, en compagnie de sa patronne, la romancière Dorine Bernard, elle avait l'été précédent passé d'agréables vacances.

La nuit était depuis longtemps venue, mais Nancy ne se souciait pas de l'heure. Qu'il fût 11 heures ou minuit lui importait peu. Depuis un moment il pleuvait et tombait une pluie serrée, ténue, qui semblait tisser un filet entre le ciel et la terre, et, ennuageait arbres et maisons, brouillait le contour des choses. Epuisée, la jeune fille cependant continuait d'avancer. Maintenant, du paysage qu'elle traversait, elle ne voyait plus rien que la ligne éclairée par les phares de sa voiture. La nuit supprimait la griserie de la vitesse, la distraction de la campagne, rendait tout plus difficile. Submergeant l'excitation, la fatigue commençait à accabler la voyageuse à qui le Grand Hôtel — où elle avait passé ses vacances, le confort familial de ses chambres, l'aimable hospitalité de ses directeurs — sembla soudain un hâvre bienfaisant...

Elle dépassa Pornichet, longea la belle plage en croissant, dont s'enorgueillit La Baule, mais sans en rien distinguer. Reconnaissant le bâtiment du Grand Hôtel à son vêtement de vigne vierge et à son haut perron, Nancy arrêta sa voiture devant le trottoir et sauta à terre.

L'établissement était sombre ; on n'y décelait aucune activité. Sur la terrasse abritée où après le bain, la jeune fille avait si souvent pris le thé avec Dorine Bernard, en regardant la mer, on ne voyait plus les tables ni les fauteuils de toiles aux vives couleurs, qui la garnissaient. Tout était vide, dénudé, désert. Son élan ralenti, Nancy monta cependant les marches du perron ; mais ce fut vainement qu'elle tenta d'ouvrir la porte. Le veilleur de nuit ne se trouvait pas à sa place, derrière son comptoir ; la voyageuse distingua vaguement dans le hall désert, les sièges rassemblés autour des tables. Et sur une feuille de papier collé en travers de la porte, elle lut :

Fermeture annuelle.
Réouverture en mars.

— C'est vrai, se dit la jeune fille. La saison est finie. Je suis stupide de ne pas y avoir pensé.

Désemparée, elle demeurait cependant sur place. Elle ne se décidait pas à s'en aller, à chercher un autre hôtel pour passer la nuit. Alors qu'il lui semblait relativement facile de se présenter en cet endroit familier, à des gens qu'elle connaissait, avec ses vêtements froissés et son visage défait, la perspective d'affronter la curiosité d'inconnus lui semblait redoutable.

Et tout d'un coup une idée lui traversa l'esprit, saugrenue, insensée... Mais qui peut savoir l'étrange travail qui s'accomplit dans un esprit surexcité et fiévreux ? La source des pensées souvent se perd dans l'inconscient et plus tard, quand elle se souviendrait de cette impulsion, Nancy lui chercherait vainement une explication.

... Elle éprouvait une attirance pour le Croisic, dont une douzaine de kilomètres à peine la séparait, un petit bien hérité deux ans plus tôt, selon une de ces filiations compliquées où les hommes de loi sont seuls à se reconnaître... Sur des morceaux de landes et de roches mordues par l'Océan, se dressait la maison très ancienne et en fort mauvais état ; il y avait également une de ces pierres branlantes, d'origine druidique, appelées ensuite pierres d'épreuve ou de vérité, car selon qu'elle oscillait ou demeurait immobile, quand une femme la touchait, sa vertu était affirmée ou sa réputation détruite. C'était à cela d'ailleurs que l'habitation devait son nom Kermen «Maison de la Pierre».

Une ancienne domestique de la parente défunte gardait la demeure et l'été en louait les meilleures pièces à des Parisiens épris de pittoresque et de solitude. Le maigre revenu de ce que Nancy, par plaisanterie appelait avec emphase «mes propriétés» servait à peine à payer une ou deux robes à la jeune fille — à moins qu'il ne fût tout entier dévoré par des travaux aux toits ou aux plafonds. Nancy eut pour elle-même un amer sourire, car ce ridicule héritage était à la base de l'imbroglio dont elle souffrait.

Et cependant, elle éprouvait le désir d'aller se réfugier à Kermen, pour y cacher sa peine et son humiliation. Chassée, puis reprise, l'idée s'imposait à Nancy.

— Pourquoi pas ? se disait-elle.

... Elle éprouvait une attirance singulière pour ces lieux misérables, auxquels elle devait son malheur et son humiliation. Il semblait que cet endroit fatidique fût le but naturel de cette journée incohérente...

Sans doute Linaïck, la vieille gardienne — une Bretonne aux pommettes rondes et au regard clair — s'étonnerait de cette arrivée tardive — mais elle prendrait cela pour une de ces fantaisies de Parisiens auxquelles les gens raisonnables et sensés n'ont pas à chercher d'explications.

Nancy remonta dans sa voiture, mit le moteur en marche, longea à nouveau la plage durant quelques centaines de mètres, puis tourna à gauche. Là aussi, tout était silencieux et désert. Les boutiques brillamment éclairées jusqu'à une heure avancée de la nuit quelques semaines plus tôt, montraient à présent des rideaux baissés et des façades obscures. Les créperies où les estivants aimaient à déguster des crèpes en buvant du cidre, les pâtisseries où ils se pressaient pour acheter des sorbets, ne répandaient plus leur haleine sucrée et si parfois un refrain s'évadait encore d'un bar vide de clients, il semblait dire le regret des fêtes finies et des amours perdues.

Sortie à présent de la ville, la jeune fille continuait à rouler. Elle se perdit plusieurs fois mais finit toujours par retrouver son chemin. Les maisons, les arbres défilaient, nimbés de brouillard ; la mer se cachait puis réapparaissait. Nancy reconnut au passage des endroits visités en cours d'excursion.

Depuis un moment, il ne pleuvait plus, et à travers les nuages mouvants, la lune diffusait sa clarté pâle sur les marais salants qui, dans leur réseau de digues et de sentiers, prenaient l'aspect d'un vaste damier de miroirs.

Nancy poursuivait sa route à toute allure. Elle ignorait la raison de cette impatience d'arriver qui la prenait à la gorge, elle ne comprenait pas pourquoi le désir de parvenir à son but la poussait avec cette force poignante, lui faisant accélérer la vitesse comme si, en vérité, une vie en eut dépendu.

Nancy n'était venue à Kermen qu'à deux reprises ; la première en compagnie du notaire, pour faire connaissance ave son héritage, et la seconde au cours de ses vacances à La Baule, avec une bande d'amis qui n'avaient pas manqué de s'extasier sur le pittoresque de l'endroit que certains même trouvaient un peu sauvage, à la ressemblance de son nom, rude comme le sont les noms bretons.

Mais sous la pâle lueur de l'astre lunaire, les choses prenaient un aspect bien différent de celui que leur donnait la lumière de l'été, et Nancy reconnaissait mal le paysage. Elle se souvenait qu'il lui fallait à un moment donné obliquer dans un chemin semé de cailloux, bordé d'épines et de joncs ; elle le trouva et tout à coup la maison se dressa, silhouette trapue, flanquée d'une tour ronde qui semblait monter une garde morose sur les roches et les dunes.

Un petit parc et un potager, où Linaïck, la gardienne, cultivait quelques légumes et des choux pour ses lapins, l'entouraient. On ne voyait pas le dolmen caché par un groupe d'arbres que dominait la silhouette noire d'un grand if.

Nancy bifurqua, s'approcha, et descendit de voiture. Le portail, à demi

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

effondré entre deux piliers qui marquaient l'entrée du jardin, s'ouvrit sous une simple poussée, démasquant une allée sertie de buis noirs que Nancy suivit jusqu'à la maison. Elle se dirigea sans hésiter jusqu'à la cuisine, domaine de Linaïck, où la servante passait ses jours et ses nuits, et frappa à la porte.

— Linaïck, appela-t-elle. Linaïck.

Mais Nancy avait négligé le côté superstitieux du caractère breton, le tyrannique pouvoir de la terreur sur ces natures qui ont gardé leurs croyan- primitives aux fantômes, aux revenants, à tous les monstres enfantés par l'ombre.. Et si la vieille servante entendit les appels de la voyageuse, elle dut se signer en tremblant, croyant qu'il s'agissait d'un de ces bruits d'épouvante qui annoncent le malheur : l'âme errante de quelque dome ou le « hopper noz » (crieur de nuit), ou encore le « harrick de l'ankou », ou le char de la mort, qu'il ne faut pas voir sous peine de trépasser dans la semaine — et ne répondit pas,

— Linaïck, ouvrez-moi, insistait Nancy.

Etait-il possible de ne trouver personne à ce rendez-vous fixé par le destin ? Nancy ne se résignait pas à le croire. Désemparée, elle fit quelques pas autour de la maison. Une partie, complètement ruinée, ne servait plus ; à vrai dire, il ne restait dans cette vaste construction que trois ou quatre pièces habitables et les phares de la voiture éclairaient d'une façon étrange, presque dramatique, les lézardes, les fissures des murs, les fenêtres aux vitres cassées... Piètre héritage, en vérité, que celui-là ! Une fois de plus, Nancy fut frappée par l'ironie des choses.

— Linaïck ! appela encore Nancy.

Rien ne lui répondit, sinon le miaulement grelottant d'une chouette, ou le cri terrifié d'une bestiole surprise, témoignant de la vigilance des hiboux dans les arbres. Avec un sanglot, la jeune fille murmura :

— Mon Dieu, que vais-je faire ?

La fatigue, l'épuisement et aussi la faim, car elle avait oublié de dîner, accroissaient sa déception et sa détresse. Elle se sentait seule, perdue, comme si, soudain, avec le silence, le manque d'accueil de cette maison, se dérobait l'appui sur lequel elle comptait.

Elle fit encore quelques pas, indécise, et allait se décider à retourner sur ses pas, à repartir vers une agglomération pour y chercher un hôtel où se reposer, lorsqu'elle s'aperçut qu'une lumière brillait à une des fenêtres de la tour...

... Qui se trouvait là ?... Certainement pas Linaïck.

Connaissant la force de la routine chez les personnes âgées, Nancy considérait comme peu probable que la vieille servante eut quitté sa cuisine, où elle avait ses aises, ses habitudes, où se trouvaient réunis les quelques objets qu'elle possédait en propre — et pour la plupart légués par sa défunte patronne — et le lit sur lequel elle dormait depuis un demi-siècle, pour aller dans la tour ! Il s'agissait plutôt d'un locataire, un de ces originaux que séduisaient la solitude et la sauvagerie de l'endroit, auxquels Linaïck louait l'été, et demeuré là malgré la saison finie.

Mais, qui que ce fut, c'était une présence et Nancy n'hésita pas ; elle se dirigea vers la tour. Bien que plus ancienne, cette partie de la maison paradoxalement, montrait moins de décrépitude que le reste. La jeune fille ouvrit sans difficulté la porte taillée en ogive, épaisse comme une porte de forteresse, cloutée de fer et surélevée de trois marches, qui donnait sur une pièce ronde au fond de laquelle un escalier s'amorçait, vaguement éclairé par une lumière venue d'en haut...

Nancy risqua un pas sur les marches à claire-voie — curiosité de l'habitation, signalée par le notaire — et, sous son poids, cependant léger, le bois craqua avec un bruit qui, dans le silence, parut énorme... La jeune fille s'arrêta un instant, puis se remit à monter et, guidée par la lumière, parvint au premier étage. Elle se trouva alors dans une pièce ronde, à peu près semblable par les dimensions à celle du rez-de-chaussée mais richement meublée... Dans la cheminée monumentale ornée d'un écu, un feu de bûches répandait sa tiédeur, et le reflet des flammes dansait sur les murs, se mêlant à la lueur des bougies placées dans les flambeaux d'argent pour éclairer un couvert dressé pour deux personnes, posant leur lueur sur le linge d'une blancheur éclatante de porcelaine, les cristaux, les beaux fruits des compotiers, les salades dans les jattes, le poulet en gelée, intact dans son plat d'argent et dans un surtout de cristal des roses d'un rouge somptueux de chair meurtrie...

Les fleurs qui mettaient des reflets roses sur les gobelets de baccarat, le raisin aux lourdes grappes noires ou dorées comme un collier de topaze, les pêches veloutées, les mets choisis, la bouteille capsulée d'or dans le seau de glace, parlaient de fête amoureuse, de rendez-vous galant ; il semblait que tout cela fut destiné à une femme très aimée, très attendue dont le visage sourirait, dont les yeux brilleraient de joie et de gourmandise...

Mais devant la table, une place était vide. Une coupe de Sèvres contenait des cigarettes à demi fumées qui disaient une longue et vaine attente, les roses penchaient la tête. Devant l'autre couvert, rigide sur le fauteuil à haut dossier un homme en smoking se tenait. Et la lueur vacillante des bougies, le reflet du feu de la cheminée, éclairait un objet insolite, un revolver, dont l'acier bruni brillait près de la bouteille de champagne, des beaux fruits et des roses. Et la main de l'homme inconnu — une très belle main, aux doigts longs et brunis — se posait sur l'arme meurtrière d'un geste caressant.

— Entrez, dit-il. A la vérité, ce n'était pas vous que j'attendais.

II

« Non vraiment, ce n'était pas vous que j'attendais, reprit l'inconnu. Quand je vous ai entendu monter l'escalier, je croyais bien qu'une autre allait apparaître : celle que j'avais invitée à partager ce repas et qui n'est pas venue. »

Il avait un très beau visage, avec un profil classique, des yeux gris bleus aux cils foncést et sous des cheveux sombres qu'il portait un peu long et qui se divisajent en larges ondulations, un front haut et bien modelé. Et, chose singulière, dans ces traits, ce regard, ces lèvres bien découpées, le demi-sourire qui creusait une mince fossette dans la joue, Nancy trouvait quelque chose de connu, de familier. Et il lui semblait également avoir déjà entendu cette voix profonde aux intonations harmonieuses, à la diction soignée qui donnait aux mots toute leur valeur... Où donc avait-elle rencontré cet homme ? Vainement, elle fouillait ses souvenirs, cherchait à mettre un nom sur cette physionomie, mais n'y arrivait pas.

— Puis-je vous demander ce qui me vaut l'agrément de votre visite ? reprit l'homme.

Il parlait d'un ton courtois, mais au lieu d'avancer vers la jeune fille il restait assis dans son fauteuil, et malgré les paroles d'accueil la main qu'il étendait avait plutôt l'air de repousser que d'attirer, et la voyageuse dut surmonter une soudaine timidité pour répondre.

— Je m'appelle Nancy Guerrand. Et cette maison m'appartient.

Elle donnait ce nom, d'instinct Et, en vérité, n'était-ce pas le seul qui lui convînt.

Poursuivant son explication, elle ajouta :

— La fantaisie de venir à Kermen m'a saisie subitement ; je suis arrivée sans avoir pris la précaution de prévenir la gardienne qui ne m'a pas répondu. J'allais repartir lorsque j'ai vu une lumière à cette fenêtre, alors sans plus réfléchir, je suis montée.

— Je comprends, dit l'inconnu.

En réalité il semblait fort peu s'intéresser aux paroles de l'arrivante ; il ne se levait pas, et sa main, d'un geste négligent demeurait posée sur l'objet meurtrier qui faisait un si bizarre effet parmi l'argenterie, les cristaux et les fleurs. Et, tout d'un coup, alors qu'il détournait légèrement la tête, Nancy sut à qui appartenait ce profil et se demanda comment elle n'avait pas reconnu plus tôt les traits célèbres, si souvent reproduits du plus beau jeune premier de l'époque, le Prince Charmant de l'écran, renommé non seulement pour sa séduction physique, la distinction avec laquelle il portait aussi bien l'uniforme, le costume d'époque que les vêtements modernes, mais pour son courage et son adresse.

Tour à tour prince en pourpoint de soie et de velours, chevalier en armure

AUTOS-NOUVELLES . . .

[*Suite de la page* 14]

tout 29 oeuvres impressionnistes, qui ont atteint la somme totale de 219.020 livres, qui seront la contribution de Chrysler à la construction d'un musée d'art ancien et moderne, à Princetown, dans le Massachusetts.

► Complément à notre information sur la vente de la voiture personnelle de la Reine Elisabeth II : la Daimler dans laquelle elle roulait depuis trois ans a été remplacée par une Rover 3 Litres, à transmission entièrement automatique ; la Reine l'aurait achetée pour s'en servir lorsqu'elle veut conduire elle-même sa propre voiture, lors de ses sorties privées . . .

► Le système « faites-le vous-même » pour le stationnement . . . L'inventeur suédois Johnson a construit un appareil, de la forme et de la grandeur d'une boîte de cigares, contenant un mouvement d'horlogerie et que les automobilistes peuvent acquérir, contre le paiement — anticipé — du temps de stationnement qui est enregistré dans le compteur (10 heures, 20 heures, et plus), auprès de leur commissariat et aux pompes à essence. La boîte peut être fixée à l'intérieur de la voiture, derrière le pare-brise ; en garant sa voiture, le conducteur en règle le mécanisme selon le prix de perception local et le met en marche ; s'il amet (involontairement ou par distraction) de le faire, il se met en défaut et un petit disque rouge apparaît au policier contrôleur. Lorsque le temps total du stationnement prévu est écoulé, l'automobiliste devra « acheter » un nouveau compteur. Ce système a connu d'emblée le succès en Suède.

SUR TOUTES LES SCENES

[*Suite de la page* 28]

fluence peut être désastreuse ou, au contraire, bénéfique. Il faut savoir où s'adresser.

Un excellent artiste n'est pas nécessairement un bon professeur d'art dramatique. Son métier doit se doubler d'une observation exercée et de talents de pédagogue. Il faut que le professeur ait assez d'érudition pour répondre clairement au pourquoi des règles qu'il donnera dans son enseignement. Il faut qu'il soit préoccupé de trouver les défauts de l'élève, de les lui montrer de façon frappante, et qu'il ne cherche pas à imposer sa manière de dire. Il faut que l'élève ait en son professeur une confiance absolue, car, pendant longtemps, l'élève marchera à tâtons. Si le doute s'emparaît de lui, qu'il quitte son professeur. Il ne ferait aucun progrès. Qu'il cherche ailleurs son idéal et le suive résolument.

En guise de conclusion à ce traité, je vous invite à méditer les paroles suivantes dues à la plume de Bernier de Maligny : « Il est malheureusement à remarquer que presque tous les débutants qui promettent le plus sont ceux qui tiennent le moins. Ordinairement, plus il y a d'éclat, moins il y a de succès par la suite. La plupart des acteurs qui se sont fait de grandes réputations ont été peu ou point remarqués à leur première apparition, et même quelques fois repoussés ».

Francine Montpetit-Poirier.

brandissant son épée sur son fier destrier, ou bien coureur automobile au visage serré par le casque protecteur, ou bien encore acrobate réussissant les prouesses les plus difficiles, on l'aimait et l'admirait parce qu'on savait qu'il réussissait tous ces exploits lui-même sans jamais se faire remplacer.

Cependant il semblait qu'il y eût sur ce visage mâle et décidé quelque chose de différent ; une expression douloureuse marquait ses traits, un pli amer tirait ses lèvres au séduisant sourire, on eût dit qu'un drame avait courbé cette tête magnifique.

— Pardonnez-moi, murmura Nancy, je suis peut-être indiscrète, mais je ne crois pas faire erreur. Vous êtes... Ronan Gaël, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Vous ne vous trompez pas, dit-il. Je suis ou plutôt j'étais Ronan Gaël.

Péniblement, avec effort, il se levait et ses gestes raides, malhabiles, n'évoquaient en rien l'élégance et la vigueur avec lesquelles, sur l'écran, Ronan Gaël enfourchait son cheval, sautant un obstacle, passait par-dessus un mur, vêtu de la lourde armure des chevaliers et accomplissant leurs exploits légendaires. Les mouvements maladroits étaient d'un infirme, on eût dit qu'une de ses jambes demeurait raide, paralysée et pour se tenir debout, il se servait d'une canne.

— Aujourd'hui, ajouta-t-il, je ne suis plus qu'un invalide...

En un éclair, Nancy alors se rappela avoir lu dans les journaux, quelques mois plus tôt, que Ronan Gaël, le célèbre acteur, atteint de poliomyélite, venait d'être hospitalisé. Ensuite, pendant quelque temps, des bulletins de santé, publiés régulièrement, avaient donné au public des nouvelles du jeune artiste, puis le silence s'était fait sur lui.

— Oui, reprit Ronan Gaël, il y a seulement six mois que le mal m'a frappé, faisant d'un homme vigoureux, plein d'ardeur, un estropié, un infirme.

Il y avait dans ces paroles une telle tristesse, un déchirement si cruel que Nancy ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est affreux.

— Oui.

Cette tristesse découverte ajoutait, à la sienne, car toutes les douleurs se ressemblent. Avec douceur et pitié, elle ajouta :

— Je vous plains beaucoup.

— Merci.

Malgré la difficulté qu'il éprouvait à se mouvoir, le jeune homme avança un fauteuil à Nancy, qui s'y laissa tomber puis il prit lui-même place sur un siège, et reprit :

— Malheureusement, la compassion ne change rien aux choses.

Il parlait avec ironie et sarcasme, car durant ces longs jours de souffrance il s'était enveloppé d'une carapace d'amertume et refusait d'en sortir.

— Je ne suis pas seul à avoir subi cela, d'autres, et ils sont nombreux, ont connu la même épreuve, mais pour moi elle est plus terrible, car plus on tombe de haut plus la chute est dure. Il m'a fallu renoncer à tous les sports que j'aimais pratiquer et j'étais même champion de quelques-uns. J'ai dû également dire adieu à la profession qui m'avait apporté le succès, cette sympathie si chaude, si encourageante que le public témoigne à ceux qu'il a adoptés.

Il eut un petit ricanement.

— Imaginez la stupéfaction des spectateurs en me voyant tel que je suis aujourd'hui, moi qu'ils avaient coutume d'applaudir dans des rôles périlleux et exécutant des prouesses athlétiques. A aucun prix je ne voudrais montrer à ceux qui admiraient mes exploits sportifs la loque humaine, l'épave que je suis devenu.

Il criait son désespoir comme un homme perdu, et Nancy à présent comprenait que c'était la douleur physique et morale, l'humiliation de se voir ainsi diminué, qui marquaient et durcissaient ce beau visage.

— Voyez-vous, reprenait l'acteur sur un ton âpre, c'est affreux d'avoir connu la réussite, la popularité, l'adulation des foules qui monte à la tête, et de perdre tout cela. Il y a quelques années, je n'étais qu'un garçon obscur, un modeste employé de banque féru de sports, gagnant de plusieurs compétitions ; le hasard d'une rencontre avec un metteur en scène fit de moi un artiste de cinéma, et très vite je connus le succès et cet amour du public qui grise. Parfois je me dis que si j'étais resté simple employé j'aurais ignoré toutes ces joies mais que peut-être je serais encore un homme agile et vigoureux.

Oui, il avait goûté à toutes les satisfactions, touché au sommet du succès, mais il se retrouvait au fond d'un abîme, et d'une voix dont la violence brûlait comme un feu caché, il disait l'écroulement de ses rêves, la cruauté d'un destin qui lui avait donné des trésors pour les lui retirer ensuite. Nancy écoutait, la gorge serrée, il lui semblait en effet injuste que le sort après avoir paru le combler eut ainsi accablé ce beau jeune homme. Celui-ci, maintenant, disait :

— Mon père est mort il y a de nombreuses années, et ma mère, remariée, vit au loin. Elle a une autre famille et ne se soucie pas de moi. Un grand amour aurait pu me sauver.

Il eut un sourire d'une amertume infinie.

— Ce doit être une denrée assez rare à notre époque ; je ne l'ai pas trouvé... Pourtant, quand je tombai malade, j'étais fiancé : je devais épouser une jeune fille de la bourgeoisie, Cynthia Duchesne, la fille d'un armateur de Nantes.

Comme s'il rêvait tout haut, Ronan Gaël disait :

— J'aimais Cynthia depuis longtemps. Je l'admirais de loin lorsqu'elle venait toucher un chèque à la banque où je travaillais. Belle, très élégante, elle représentait pour moi un idéal que je n'aurais jamais osé espérer atteindre en raison de ma modeste origine, et je fus émerveillé lorsqu'elle me fit comprendre qu'elle accepterait de m'épouser. Il me sembla que le ciel s'ouvrait pour moi.

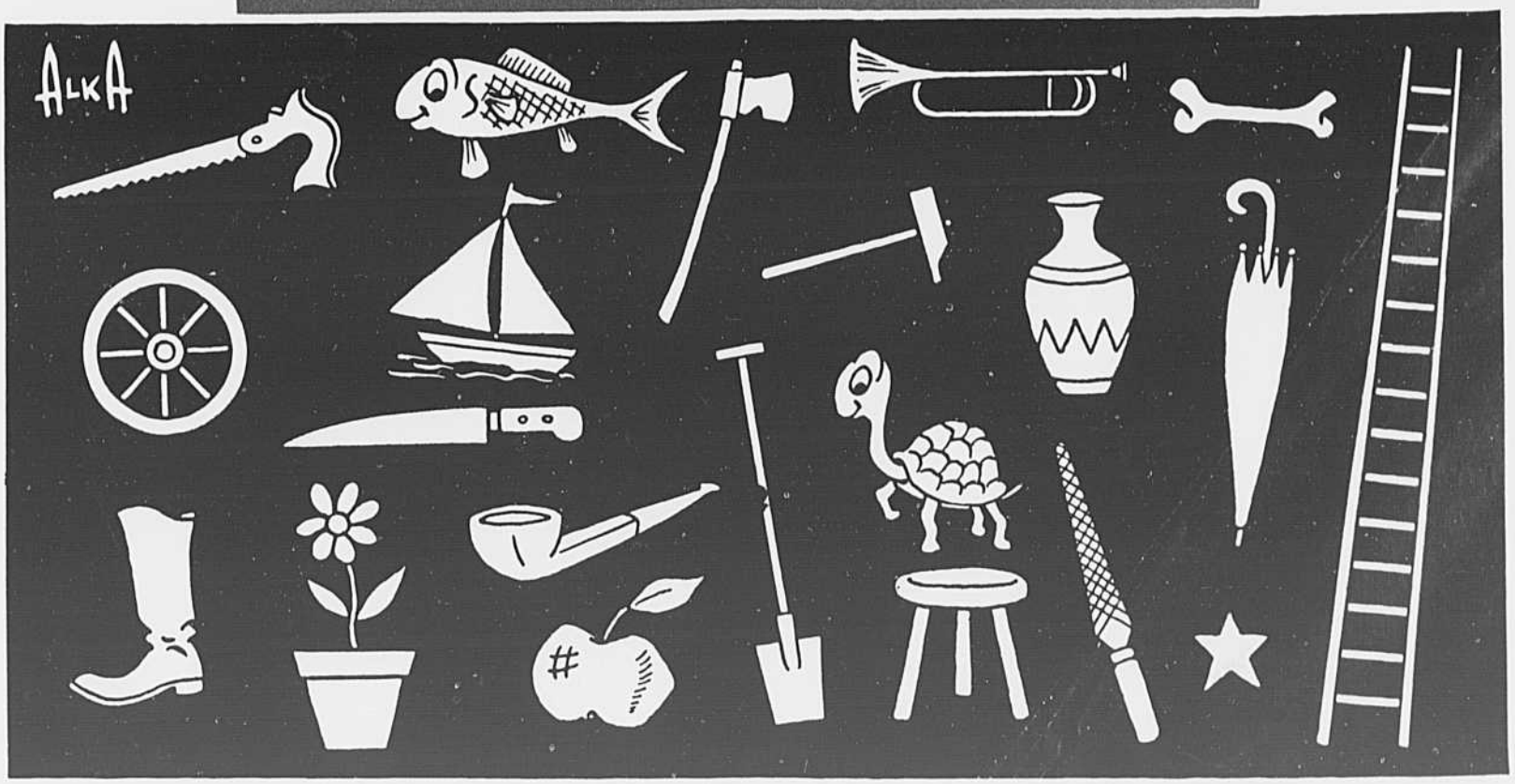
Il s'interrompit, rêvant à l'époque où il se croyait aimé de cette jeune fille revêtue à ses yeux de tous les prestiges. Et Nancy se représentait Cynthia avec un de ces visages stylisés que vous font les instituts de beauté, une silhouette de mannequin et l'aplomb que donne la fortune et l'habitude de porter des robes de prix. Elle connaissait ce genre de filles, frivoles, snobs, sans valeur morale dans la vie desquelles le coeur tient peu de place. Et sans doute dans son mariage avec Ronan, plus qu'une affaire de coeur, voyait-elle une satisfaction de vanité.

— Je me crus aimé, disait Ronan. Mais il y a une grande différence entre être la femme d'un acteur en vogue touchant de confortables cachets, et l'épouse d'un homme diminué, infirme, dont le succès et la fortune se détournent. Toutefois, je dois le dire, les premiers temps, Cynthia se comporta très bien, elle vint me voir régulièrement à la clinique, m'apportant son sourire, le rayonnement de sa beauté et aussi des fleurs, des fruits, des livres. Je ne vivais que dans l'attente de ces visites. Et puis, un jour, éprouvant, me dit-elle, le besoin de changer d'air, elle m'annonça qu'elle allait partir avec des amis faire une croisière autour du monde.

Il soupira et une expression d'amertume tira à nouveau sa bouche au beau dessin.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

Savez-vous observer ?



Regardez attentivement ce dessin pendant 1 minute et efforcez-vous de retenir mentalement le nom des 21 objets présentés. Tournez maintenant la page et essayez alors de vous rappeler le nom de ces objets en les inscrivant sur une feuille. Si vous les retrouvez tous : c'est parfait ! De 16 à 20 noms exacts : c'est encore très bien ! Mais si vous ne trouvez que 12 noms, c'est trop peu, il faut recommencer ! A vous de jouer maintenant !

52



LA MATINÉE A TOUT POUR PLAIRE:

BON GOUT...

DOUCEUR PARFAITE...

ET LE MEILLEUR FILTRE À TOUS POINTS DE VUE!

Les fabricants de la Matinée ont été les premiers à produire une cigarette à bout filtre assurant pleine douceur SANS *sacrifier le goût!* Grâce à des recherches et à des perfectionnements constants, ils restent toujours à l'AVANT-GARDE du progrès dans ce domaine.
Le nouveau filtre perfectionné de la Matinée est ultra-efficace . . . ne gêne pas l'aspiration . . . vous procure pleine SATISFACTION.

LA PLUS RENOMMÉE DES CIGARETTES À BOUT FILTRE

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT